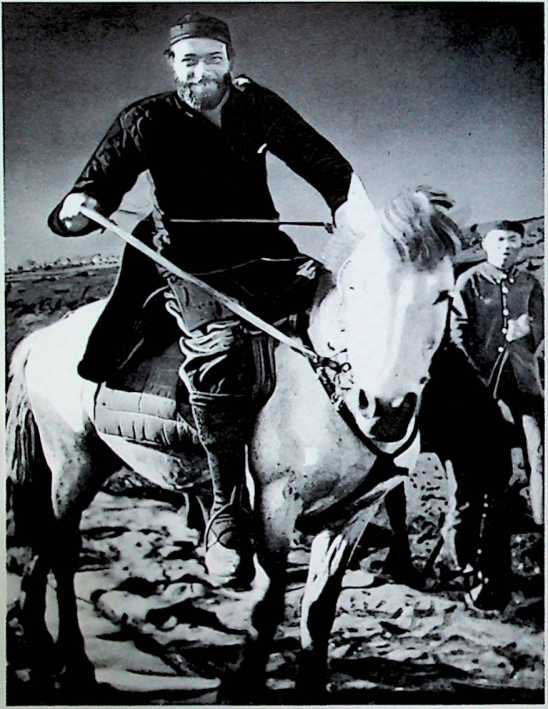


*Alfred Bosshardt*



*Alfred Bosshardt*

le jour de sa mise en liberté

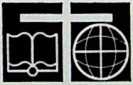
Alfred Bosshardt

avec la collaboration de Gwen et Edward England

***CONDUIT***

***PAR SA MAIN***

2e édition - 8e mille



**ÉDITIONS DES GROUPES MISSIONNAIRES**

L’édition originale de cet ouvrage a paru en anglais  
sous le titre

THE GUIDING HAND

Copyright © 1973 by Alfred Bosshardt and Gwen England. Printcd in Great Britain for Hodder & Stoughton Limited, St. Paul’s House, Warwick Lane, London, by Hazell Watson & Viney Ltd., Aylesbury, Bucks.

CONDUIT PAR SA MAIN

Copyright © de l’édition française: Editions G.M. (Suisse) 1983  
ISBN 2 - 88050 - 032 - 8

**Photo de la couverture - Copyright © : Pierre A. Pittct, Onex (Genève)**

NOTE DE L’AUTEUR

*Le récit de ma captivité en Chine a été raconté dans un livre publié en 1937 sous le titre de* Prisonniers des Soldats rouges en Chine. *A.u lieu d'en faire une nouvelle édition, j'ai estimé préférable d'écrire un nouveau livre, avec l'aide de Gwen et Edward Engl and, qui ne se limite pas à la période de ma captivité, mais couvre une longue vie de service missionnaire montrant la bonté et la miséricorde de Dieu.*

A. B.

PRÉFACE

*Nous avons été capturés par des soldats de P armée rouge, ma femme — née Rose Piaget — et moi, en octobre 1934. Nous étions mariés depuis trois ans et étions au service de la* Mission à l’intérieur de la Chine *depuis 1922. Notre union était fondée sur notre amour pour Dieu. Les communistes arrêtèrent sept personnes, dont deux enfants, mais ne retinrent que M. Haymann et moi, demandant une rançon de plus de 70 000 livres sterling. Cet argent devait servir à financer leur historique « Longue Marche». La rançon n'étant pas parvenue dans les délais au général Hsiao Keh, le jour de notre exécution fut fixé. Personne n'ignorait que nous étions en danger de mort. Le meurtre de fohn et Betty Stam, missionnaires comme nous de la* Mission à l’intérieur de la Chine, *était encore présent à la mémoire de tous nos amis.*

*Ils avaient été accusés d'être des espions au service des impéria­listes. John avait été étudiant à P Institut biblique Moody à Chicago. Betty était née aussi en Amérique, mais avait été élevée en Chine où ses parents étaient missionnaires. Ils sè rencontrèrent à P Institut biblique Moody où P un et P autre fréquentaient la réunion de prière pour les missions. Ils se marièrent en octobre 1933, et leur petite Hélène-Priscille naquit en septembre de l'année suivante. Peu de temps après cet événement, les soldats communistes arrivèrent. John avait vingt-sept ans et Betty vingt-huit. Leur bébé fut miraculeu­sement sauvé, mais eux moururent agenouillés dans un bosquet sur*

10

CONDUIT PAR SA MAIN

*une petite colline, hors de la ville. Un de leurs amis, qui intercédait en leur faveur, fut aussi exécuté.*

*Le jour de notre procès public, quelqu'un dit à nia femme que nous avions été mis à mort. Un témoin de l'exécution de huit personnes rapporta que nous étions parmi eux. Mais Dieu avait retenu la main de nos ravisseurs. Pourquoi, alors que John et Betty Stam avaient dû mourir?*

*Comment le comprendre ? L 'apôtre Jacques fut décapité et Pierre fut délivré. Pour ce dernier, la prière ardente de l'Eglise montait sans relâche vers Dieu à son intention.*

*D’histoire de notre longue captivité parut dans les journaux, un grand nombre de chrétiens intercédèrent en notre faveur.*

*Le journal de notre Mission* China’s Millions *lançait un appel pressant: «Nous devons avoir l'attitude du p salmis te et dire: « Je veux crier au Dieu très haut, à Dieu qui accomplit toutes choses ■ pour moi ; il m'enverra du ciel le salut. » Des groupes de prière se armèrent dans de nombreux pays, en cette veille du 9 mai 1935. 'armi ceux qui priaient pour nous se trouvaient les familles de John et Betty Stam. Dieu entendit ces prières pleines de foi.*

*Un journaliste décrivit dans le* Daily Dispatch *la réunion da prière de l'église à Manchester dont j'étais membre: «Dans une petite salle de mission, hier soir, une centaine de personnes inclinaient leur tête et priaient. En Chine lointaine, deux missionnaires aux mains de bandits attendaient la mort ; ils étaient détenus depuis plus de six mois. Les pensées de cette congrégation à Manchester fran­chissaient les milliers de kilomètres qui la séparaient des captifs — dont l'un d'eux leur était bien connu. Tandis qu'ils priaient, ils se posaient des questions à leur sujet: ont-ils été délivrés? Peut- être...'»*

*«M. Thompson, qui présidait, souriant en dépit de ses craintes, lut dans le livre des Actes des apôtres, au chapitre 12, le récit d’une telle assemblée, il y a mille neuf cents ans. L'apôtre Pierre, empri­sonné par Hérode, fut délivré par l'ange du Seigneur.*

PRÉFACE

11

*» Je crois, continua M. Thompson, que de grandes choses se passent ce soir en Chine et je crois que de grandes choses peuvent se passer ici, ce soir aussi. Ne serait-ce pas merveilleux si, au cours de cette émouvante réunion, quelqu'un se levait et disait : « J'irai en Chine, » non pour dire aux brigands ce que nous pensons d'eux, mais pour » leur dire que Jésus est mort pour eux. » Et dans sa prière, M. Thompson fit allusion aux paroles de Jésus : Père, pardonne- leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. .Alors, des hommes et des femmes se mirent à prier avec ferveur tandis que le reste de la congrégation approuvait. »*

*Ce journaliste du* Daily Dispatch *se rendit après la réunion au domicile des parents de M. Bosshardt où il rencontra les membres de sa famille et en particulier Mme Bosshardt dont le visage s'illu­mina quand elle sut que la réunion avait été excellente. «Nous pouvons seulement attendre et prier», dit-elle.*

CHAPITRE PREMIER

**LES CORBEAUX EN CHINE**

Il peut survenir dans la vie, subitement, un tournant décisif dont dépendront les années à venir. Il en fut ainsi pour moi, alors que j’avais dix ans.

Un missionnaire en congé visita notre église Baptiste à Manchester. Il adressa un appel à l’engagement personnel destiné aux adultes, mais je partageais l’attention des audi­teurs. M. Charles Fairclough avait passé dix ans en Chine. Il était célibataire, énergique, plein d’allant. Il était humble et cependant chacune de ses paroles laissait entendre qu’il faisait le travail le plus privilégié qui soit: être un témoin.

Dès ce jour, la Chine m’attira; c’est là que je voulais aller vivre.

M. Fairclough raconta comment la société missionnaire dont il dépendait, la *Mission à VIntérieur de la Chine,* ainsi que d’autres missions, avaient fait œuvre de pionniers dans les provinces de l’intérieur. Il parla aussi des millions de per­sonnes encore non atteintes par l’Evangile. La plupart des missionnaires originaires de notre église, quatorze en tout, faisaient partie de la *Mission baptiste.* Nous étions donc intéressés d’entendre parler d’une autre mission. Lorsque la *Mission à l'intérieur de la Chine* commença son œuvre, il n’y avait en Chine que quatorze stations missionnaires protes­tantes avec environ deux mille convertis. Le développement

14

CONDUIT PAR SA MAIN

de la *Mission à P Intérieur de la Chine* a fait l’objet d’un ouvrage de Leslie T. Lyall: *Passion pour P Extraordinaire^,* qui est le témoignage de la fidélité de Dieu.

La vie des missionnaires avec ses aventures et ses dangers excita mon imagination.

M. Fairclough n’avait reçu qu’une formation rudimentaire, mais il avait appris beaucoup de choses qu’on n’enseigne pas dans les universités et, de plus, il parlait la langue chinoise. Il croyait que Dieu pouvait suppléer à tout ce qui lui man­quait. Il avait été recommandé pour travailler en Chine par un groupe de chrétiens évangéliques parmi lesquels le Dr F. B. Meyer et le Dr Campbell Morgan.

Selon une règle bien établie dans sa mission, il ne faisait pas d’appels de fonds mais, ce soir-là, nous lui avons donné tout ce que nous avions, même l’argent qu’il nous aurait fallu pour rentrer en tram à la maison. M. Fairclough nous parla de l’Empire chinois d’une manière si vivante que dans notre imagination il nous apparaissait comme un nouveau faubourg de Manchester qu’il fallait gagner pour Dieu. S’il y avait eu un tram en partance pour la Chine, nous aurions sauté dedans, assurés que Dieu pourvoirait à tout. J’avais l’impression très nette, qui ne m’a d’ailleurs plus quitté depuis, que Dieu est parfois limité par l’existence d’un compte en banque, mais jamais par son absence.

En octobre 1909, lors de la réunion d’adieux de M. Charles Fairclough, le Dr Meyer apporta un message en présence d’un millier de personnes. J’avais la gorge serrée, j’étais ému en pensant que, peut-être, je ne reverrais plus jamais mon ami à Manchester. En une seule année, en 1900, cinquante- huit missionnaires de la *Mission à PIntérieur de la Chine* et vingt-deux enfants moururent. Quand l’un mourait, un autre le remplaçait. Serais-je l’un d’entre eux?

*1 Passion pour P Extraordinaire,* édition *Union Missionnaire d‘Outre-mer* (1965).

LES CORBEAUX EN CHINE

15

A Manchester, l’alcool et la pauvreté de certains quartiers auraient pu nous faire désirer de quitter cette ville au plus vite. En ce qui nous concernait, je n’avais pas à m’en plaindre. Pour mes parents, Suisses d’origine, tout allait mieux depuis leur conversion, car notre église, grâce au ministère du pasteur Streuli, passait par un temps de réveil. Deux fois par mois, il y avait des baptêmes d’adultes, et le nombre des membres de l’église avait passé de deux cents à plus de huit cents. La pluie, le brouillard caractérisaient la ville. La pauvreté se remarquait aux chaussures éculées, aux cols et manches effilochés. La menace constante du chômage planait sur le monde ouvrier. Trop de gens dépendaient de l’industrie textile dans cette métropole du coton. Mais la lumière qui inondait notre vie chrétienne nous aidait à voir les choses d’ici-bas moins sombres et, comme cela arrive souvent, les trésors du ciel étaient découverts par les plus pauvres.

J’avais seize ans lorsque je me rendis au Centre de confé­rences de Swanwick pour assister à une rencontre mission­naire interecclésiastique. A mon retour, ayant recueilli des informations, je fus chargé de présenter un rapport sur la situation en Chine lors de réunion de jeunesse.

La même année, Mao Tsé-toung, qui allait devenir l’un des plus puissants chefs politiques du XXe siècle, entrait à l’Ecole normale de Changsha. C’est là qu’il fit son appren­tissage d’homme politique. Les objectifs révolutionnaires étaient nés.

Dans notre pays, nous collections pour les missions en employant des cartes pour encourager les dons. Sur chaque carte, il y avait place pour inscrire douze noms. Chaque semaine, nous récoltions un ou deux sous auprès des personnes inscrites. J’avais trois cartes pleines et, en général, c’est moi qui obtenais les meilleurs résultats, jusqu’au jour où je lus la brochure de Marshall Broomhall *Faith and Facts* (foi et faits) qui bouleversa ma manière de concevoir les

16

CONDUIT PAR SA MAIN

collectes. J’appris quels étaient les principes de la *Mission à P Intérieur de la Chine,* en particulier ce que signifiait «vivre par la foi». Une telle marche implique de ne pas demander de l’argent aux hommes, mais de s’attendre entièrement à Dieu pour tous les besoins, sans avoir de cartes et sans faire de collectes. Hudson Taylor, le fondateur de la *Mission à P Intérieur de la Chine,* avait sans doute été influencé par son ami George Muller de Bristol qui s’attendait à Dieu seul pour subvenir aux besoins de ses nombreux orphelins. Cette manière de faire suscitait parfois des critiques, mais Hudson Taylor pensait que Dieu l’avait appelé, ainsi que ceux qui travaillaient avec lui, à marcher dans ce chemin de la foi.

*Nous pouvons accepter d’avoir aussi peu que le Seigneur le voudra, niais nous ne saurions consentir à avoir de l’argent non consacré ou des fonds placés d’une manière équivoque. Plutôt ne rien avoir, même pour acheter du pain, car il y a beaucoup de corbeaux en Chine, et le Seigneur saura bien nous les envoyer comme auprès d’Elie, avec du pain et de la viande... Je remarque que je n’ai aucune peine à me souvenir que mes enfants ont besoin de déjeuner le matin, de dîner à midi et de souper avant d’aller au lit. En vérité, il me serait impossible d’oublier cela, et je ne saurais imaginer que notre Père céleste eût moins de tendresse et moins de sollicitude que moi. Non, il ne nous oubliera pas l1*

Hudson Taylor

Les corbeaux sont nombreux en Chine... Le manque de moyens financiers dans la mission est un signal, un feu rouge. Est-il possible de faire entièrement confiance à Dieu et à ses corbeaux? Oserai-je suivre cette voie?

L’énergie que j’avais mise à collecter, je l’employai désormais à encourager la prière en faveur des pionniers de

*1 L’Aventure de la Foi,* pages 107 et 111 (Editions des Groupes Missionnaires).

LES CORBEAUX EN CHINE

17

Dieu, laissant au Saint-Esprit le soin de rappeler aux chré­tiens leurs responsabilités. Quelques sous furent certes perdus, ceux qui étaient offerts sans conviction; mais les dons missionnaires augmentèrent.

Cinq d’entre nous prirent l’engagement d’assurer entiè­rement les frais d’entretien d’un étudiant en théologie coréen de *Y Oriental Missionary Society* à Séoul. Nous nous rencon­trions pour prendre connaissance des rapports de ses progrès et pour prier pour lui.

Une réunion mensuelle, dans notre maison, devint bientôt un groupe de vingt à trente personnes de différentes églises qui se réunissaient chaque semaine pour prier. Tout en ayant à cœur la mission outre-mer, nous devenions conscients de la nécessité de témoigner sur place, et quand le temps le permettait nous organisions des réunions le soir en plein ai

Prends non seulement notre argent, disions-nous à Die mais aussi nos vies. Ainsi, une douzaine d’entre no quittèrent leur emploi pour un service chrétien à plein temp

Mon père était originaire du canton de Zurich, en Suisse. Il avait suivi son frère aîné à Manchester où il travailla d’abord dans l’industrie, puis avec son frère, comme agent en brevets. C’est alors que mon père fit la connaissance d’une jeune Suissesse de Saint-Gall qui enseignait la broderie à la machine. Ils se marièrent en Suisse, puis revinrent s’installer à Manchester.

A cette époque, je lus la biographie de Hudson Taylor, en deux volumes, par le Dr et Mme Howard Taylor. Tout à nouveau, je compris ce que Dieu peut faire avec un homme qui se consacre entièrement à Lui. Hudson Taylor était accablé à la pensée qu’un million de Chinois mouraient chaque mois sans avoir eu connaissance de la Bonne Nouvelle. Ce fardeau brûlait en son âme. Durant deux ou trois mois, le conflit fut intense au point de l’empêcher de dormir; il craignit d’en perdre la raison.

18

CONDUIT PAR SA MAIN

Quelques semaines plus tard, le dimanche 25 juin 1865, Hudson Taylor vécut une expérience décisive pour toute sa vie. Il était allé à l’église avec ses amis, mais la vue de cette foule se réjouissant des bénédictions qui découlent du salut lui fut insupportable. Il se rendit seul sur la plage de Brighton. «A ce moment précis, dit-il, là où j’étais, je demandai à Dieu vingt-quatre ouvriers, deux pour chacune des onze provinces de l’intérieur de la Chine qui n’avaient pas un seul mission­naire, et deux pour la Mongolie. J’écrivis ma requête dans la marge de la Bible que j’avais avec moi, et m’en retournai vers la maison, jouissant dans mon cœur d’une paix inconnue depuis des mois et rempli de l’assurance que le Seigneur bénirait son propre travail et que je partagerais cette béné­diction...

Deux jours après, Hudson Taylor ouvrit un compte en banque au nom de la *Mission à V Intérieur de la Chine.* La Mission était née.

Je lus plus loin dans la biographie de Hudson Taylor qu’il estimait de son devoir de s’identifier aussi complètement que possible avec le peuple chinois: porter sans cesse le costume du pays, manger de la nourriture locale avec des baguettes et s’adapter à la vie chinoise.

Une année après avoir terminé mes études, à l’âge de vingt-deux ans, je présentai ma candidature à la *Mission à l'intérieur de la Chine.* Je ne doutais pas de mon désir d’aller en Chine, mais j’hésitais, conscient de mes limites et de mon manque de maturité spirituelle. J’étais cependant convaincu que je devais offrir mes services, et cela sans me faire aucune illusion au sujet de la vie d’un missionnaire en Chine.

Je n’avais pas beaucoup à offrir sinon ma jeunesse. J’avais lu l’histoire des *Sept de Cambridge* et des universitaires qui, après la visite de Hudson Taylor en Amérique, avaient offert leur vie pour la mission. On faisait appel aux meilleurs, hommes ou femmes, pour le service de Dieu. Je ne pensais

LES CORBEAUX EN CHINE

19

pas être dans cette catégorie. Mes talents étaient moyens. Y aurait-il place pour des gens comme moi dans la Mission?

Une lettre venant de Londres apportait la réponse. J’étais invité à participer à la conférence de la *Mission à 1\*Intérieur de la Chine* à Swanwick où le Conseil de la Mission se réuni­rait, ce qui éviterait les frais d’un déplacement à Londres. J’avais assisté dans cet endroit à une réunion interecclé­siastique.

Je priais afin que le Conseil prenne la bonne décision.

Swanwick, presque au cœur de l’Angleterre, est entouré de beaux sites naturels, au milieu de rochers et de ruisseaux. Un endroit disposant à la solitude, propice à la prière et à la louange mais, cependant, je ne me sentais pas entièrement à l’aise.

Quand je me trouvai en présence des membres du Conseil, hommes conscients de leurs responsabilités, je sentis mon manque de maturité. Ils étaient courtois, mais prenaient à cœur leur rôle de responsables de la Mission et posaient des questions précises. Ils m’invitèrent à passer trois mois dans leur centre de formation à Londres, mais ne purent me donner aucune garantie que je serais accepté.

«Cela veut dire que vous devrez quitter votre emploi et il se pourrait qu’ensuite nous devions vous proposer de rentrer chez vous», dirent-ils gravement. Ils n’avaient pas besoin de me donner des détails sur ce que cela impliquerait. Le chômage régnait dans toute l’Angleterre; on voyait de longues files de travailleurs, découragés, devant la Bourse du travail. J’avais vingt-trois ans; ce fut mon premier pas par la foi.

Dieu avait ses corbeaux.

M. Taylor désirait que tous les candidats passent cette période à Londres pour faire personnellement leur connais­sance. Il estimait que les seuls candidats qui seraient à leur place dans la Mission seraient ceux qui, détachés du monde,

20

CONDUIT PAR SA MAIN

«regardent toutes choses comme une perte, à cause de l’excellence de la connaissance de Jésus-Christ, leur Sei­gneur» (Phil. 3:8).

A-t-on jamais vu quelqu’un atteindre un tel niveau?

La Mission avait attiré des hommes et des femmes excep­tionnellement qualifiés. Mais Hudson Taylor avait écrit: «Alors même que nous apprécions pour tous les candidats les avantages que procure une bonne éducation, nous atta­chons une importance plus grande encore aux qualifications spirituelles. Nous désirons des hommes qui croient que Dieu existe et, en conséquence, mettent en Lui leur confiance. Nous croyons qu’il récompense ceux qui Le cherchent et, à cause de cette recherche, sont des hommes de prière. Nous désirons des missionnaires qui croient que la Bible est la Parole de Dieu et qui, acceptant cette déclaration de Jésus: «Toute puissance m’a été donnée», veulent de toute leur volonté répondre à son appel: «Allez... enseignez toutes les nations», en s’appuyant sur Celui qui possède «toute puis­sance» et qui a promis d’être «toujours» avec ses messagers.

Un petit groupe jovial m’accompagna à la gare de Manchester. Mon vélo avait été expédié à l’avance, je le repris à la station de Saint-Pancras. On m’avait indiqué que le bus 73 conduisait au quartier général de la Mission; je le suivis donc à bicyclette au travers d’un trafic très dense. A un arrêt de l’autobus, je reconnus un missionnaire qui me donna une chaleureuse poignée de main et m’indiqua le chemin à suivre. Plus tard, il me fit visiter les bâtiments de la Mission. Au- dessus de la porte conduisant au hall où se tenaient les réunions de prière, on pouvait lire ces mots gravés sur la pierre: *Aje^foi en Dieu.*

A la fin de sa vie, Hudson Taylor écrivait: «Dieu veut nous donner tout ce dont nous avons besoin, au moment où nous en avons besoin. Il ne nous équipe pas *en une seule fois* pour toute la vie. Et quelles que soient ses ressources *pour*

LES CORBEAUX EN CHINE

21

*nous,* les mêmes ressources existent en Lui pour tous nos convertis. »

La Chine avec ses coolies, ses mendiants, ses marchands et ses magistrats, faisait l’objet de toutes nos conversations, de nos prières et de nos rêves. J’allai un jour avec deux autres étudiants dans le quartier chinois de Londres. Nous avions l’intention d’acheter des plumes chinoises, mais nous avons aussi pris un repas dans un restaurant chinois. Nous étions les seuls Européens, et nous avons lutté bien mal­adroitement avec nos baguettes.

Après trois mois de vie communautaire, durant lesquels nous mangions, dormions et priions ensemble, les respon­sables commencèrent à apprécier nos capacités et nos caractères. Ils en connaissaient les ombres et les lumières. Malgré les lacunes de mon instruction, le Conseil prit la décision de me garder pour les deux années complètes de formation biblique et pratique.

Le lundi était mis à part pour un cours à la Mission médicale Old Ford, où nous nous rendions à bicyclette à travers Londres. Notre professeur, le Dr Bragg, avait été en Chine et savait qu’à l’intérieur du pays nous ne trouverions que peu d’hôpitaux et peu d’infirmières et que nous aurions à faire face à des situations terribles. La plupart des gens à la campagne mouraient sans avoir jamais vu un médecin qualifié. Parfois, notre professeur était fort en peine, par exemple lorsque nous faisions maladroitement des panse­ments ou lorsqu’en toute bonne foi nous prescrivions des remèdes non appropriés. Pourtant, chaque fois qu’il le pouvait — mais c’était rare — le docteur nous disait : «Admirable.» Evidemment, nous ne serions jamais des médecins, mais il fallait bien que nous ayons un peu confiance en nous-mêmes, sans quoi nous ne ferions jamais rien. Les heures passées avec le Dr Bragg furent les plus importantes de notre formation. Nous dépassions le stade des premiers

22

CONDUIT PAR SA MAIN

secours, aidions à la fabrication des médicaments, prescri­vions des remèdes et traduisions des ordonnances. Après avoir donné son diagnostic, le Dr Bragg nous enseignait ce qu’il fallait faire. Il ne nous cachait rien, sachant par expé­rience à quoi nous serions exposés en Chine.

Ces mois passèrent trop rapidement. Souvent, plus tard, nous y avons pensé, nous souvenant des liens d’amitié noués alors. Le directeur du foyer de la Mission, le Dr Stuart Holden, était un homme de Dieu dont nous appréciions les rencontres occasionnelles.

Le jour vint où nous dûmes nous présenter devant le Conseil pour connaître sa décision et savoir si nous étions acceptés ou non pour partir en Chine. Il n’était pas question de faire du sentiment à ce moment-là; seule la recherche de la volonté de Dieu comptait pour les membres du Conseil.

Je ne me souviens pas de toutes les questions qui me □rent posées, mais je me rappelle qu’on me demanda si j’avais ait une expérience personnelle de l’aide de Dieu pour mes besoins matériels. Après avoir réfléchi, je répondis qu’avant de quitter Manchester j’avais économisé l’argent de mon voyage en Chine, mais je pensais que j’en aurais besoin pour acheter des livres et des vêtements durant les deux ans de ma formation. Or, Dieu a pourvu à tous mes besoins sans que j’aie besoin de puiser dans mes économies. Cela me semblait être un miracle.

Quand j’entendis la décision du Conseil, j’éprouvai une grande joie. Ces hommes partageaient ma conviction que Dieu m’avait appelé pour la Chine malgré mon manque de qualifications académiques. Des années d’étude de la langue m’attendaient, ce qui ne serait pas facile, parce que j’étais plus un manuel qu’un intellectuel.

Il y avait environ deux mille personnes, parents et amis, le 12 septembre 1922, au Kingsway Hall à Londres, pour faire leurs adieux à onze nouvelles recrues. Le lieutenant-

LES CORBEAUX EN CHINE

23

colonel Winn, qui présidait la réunion, fit quelques sugges­tions pour susciter et maintenir l’intérêt pour les mission­naires et pour la Chine. Chaque jour, il priait durant une demi-heure pour la Chine et la *Mission à P Intérieur de la Chine.* Il avait l’habitude de prier en ayant une carte de la Chine étalée devant lui, et c’était une grande joie de sa vie de pouvoir souligner en rouge les endroits où de nouvelles stations missionnaires étaient ouvertes. Le pasteur Panton parla ensuite d’Elisée et de l’armée de Ben-Hadad, roi de Syrie. Il décrivit Elisée et son serviteur entourés d’un cercle de fer, ce dernier criant à son maître: «Hélas! Maître, que ferons-nous?» C’est dans cette situation, nous rappela-t-il, que le prophète dit: «Seigneur, ouvre les yeux de ce jeune homme et qu’il voie! Et voici que la montagne était couverte par les armées de Dieu...»

Il termina son allocution en citant Raphaël, le grar peintre, à qui on avait demandé de faire un portrait c Seigneur Jésus. Jour après jour, pinceau en main, u Nouveau Testament ouvert devant lui, il se concentrait sut chaque détail, tout absorbé par ses pensées, jusqu’au jour où, soudain, il tomba à genoux et s’écria: «Mon Seigneur et mon Dieu!» Le tableau ne fut jamais exécuté, mais Dieu avait imprimé dans l’âme de Raphaël une image que rien ne put effacer.

Après le service, je rejoignis ma mère, venue de Man­chester. Je savais que mon départ lui serait pénible. Un , courant de compréhension et d’amour passa entre nous. Elle priait: «Seigneur, aide-moi à Te le donner complètement.»

CHAPITRE II

**UN MONDE NOUVEAU**

Ma mère, remplie d’un véritable amour, resta quelques jours au quartier général de la *Mission à P Intérieur de la Chine* à Londres pour m’aider à faire mes bagages. Mon admiration et mon affection pour elle augmentaient tandis qu’elle cherchait à cacher ce que lui coûtait mon départ. J’écrivis aux membres de la famille pour leur faire part de mes sentiments :

«L’arrachage des racines profondes fait mal, même lorsque cela se fait avec précaution; j’en sens maintenant la douleur. Que sera-ce quand il faudra dire adieu à maman? C’est un tel privilège de l’avoir ici, Dieu me soutient infiniment. Hier, lorsque je priais et remerciais Dieu pour l’amour d’un père terrestre, j’ai senti le bras de mon Père céleste autour de moi... Maman m’a acheté une belle Bible qu’elle va dédicacer. Je l’avais conduite à la *Scripture Gift Mission* (Société pour la distribution des Saintes Ecritures), où l’on nous fit une réduction importante.»

Le 28 septembre 1922, ma mère m’accompagna aux docks de Londres pour visiter le *Kitana Maru>* le bateau sur lequel j’allais embarquer. Un officier japonais très courtois nous montra tout ce que nous désirions voir, y compris ma cabine. Au départ, il y aurait sept passagers de seconde classe, et ceci jusqu’à Marseille où d’autres monteraient à bord. Ma

UN MONDE NOUVEAU

25

mère était abattue lorsque nous retournâmes à *Newington Green* (siège de la Mission). «Vendredi, dit-elle doucement, je te quitterai à la gare. » Cela me parut être préférable ainsi. On Lit beaucoup de choses concernant les missionnaires, mais on pense rarement à leurs mères auxquelles ils doivent tant pour leurs prières, leurs sacrifices, leur amour et leur foi rayonnante.

Des amis m’accompagnèrent aux docks. Ils étaient gais, excités, presque envieux. Ils montèrent à bord, puis me quittèrent pour prendre le train. Nous ne partîmes qu’à l’aube, je restai seul. Au moment où le bateau allait lever l’ancre, j’écrivis à ma mère: «Je n’ai pas pu te parler, mais mon silence exprimait peut-être plus que des paroles. Ma chère mère, que Dieu te bénisse richement. De tout cœur, je te remercie d’être venue ici, ta présence m’a été un vrai réconfort, mais je crains que cela n’ait pas été tout plaisir pour toi... Gloire à Dieu qui nous a aimés et n’a pas épargné son Fils unique pour nous. Maintenant, nous comprenons mieux ce que cela s:?nifie, n’est-ce pas, maman ? »

Me sentant fatigué, je me couchai de bonne heure, mais j’eus de la peine à dormir; un lit inhabituel, un équipage bruyant, des bruits inaccoutumés sur le pont et mes senti­ments partagés en furent la cause. A environ 6 h. 30, regardant par le hublot, je vis que nous avancions, mais si lentement que le mouvement n’en était même pas perceptible dans la cabine. C’était un glorieux matin clair, frais et plein de promesses. On nous remorqua lentement d’un dock à l’autre, puis le bateau s’engagea dans la rivière. En pensée, je respi­rais l’odeur du large et m’imaginais ce que serait la vie à bord. Sur un dock, des hommes se tenaient à notre portée. Aussi j’écrivis hâtivement l’adresse de la lettre que j’avais pensé mettre à la poste en France, j’y ajoutai un pourboire et la donnai à un homme pour qu’il l’expédiât. Puis il y eut

26

CONDUIT PAR SA MAIN

des exercices sur le bateau. Au son de la cloche d’alarme, nous devions mettre nos gilets de sauvetage.

Deux autres recrues de la *Mission à l’Intérieur de la Chine* nous rejoignirent à Marseille: Reginald Bazire et Gordon Welch. Arpentant avec eux les rues sombres de la ville, ce samedi soir, nous avons rencontré un groupe de salutistes, vendant le *Cri de Guerre.* Comme l’un des officiers savait l’anglais, nous avons prié à la lueur d’un réverbère et nous nous sommes quittés avec de nombreux alléluias!

A notre arrivée à Singapour, un étudiant chinois qui avait fait ses études à Newcastle nous invita à son club. Ce jeune homme, avec six autres Chinois, nous fit fête. Nous avions chacun une paire de baguettes, un bol, une cuillère de porcelaine, ainsi qu’un petit récipient rempli de sauce. Au centre de la table se trouvait un plat où nous nous servions de morceaux de porc, de poulet, de poisson, de crevettes, de nids d’oiseaux, d’algues et de pâtisseries. C’est ce jeune homme, né de parents riches, qui avait fondé ce club de jeunes gens avant d’aller en Angleterre. Il me demanda de leur parler, et ce fut ma première réunion chinoise.

En arrivant à Hong-kong, le 12 novembre 1922, la première scène à laquelle nous assistâmes fut des funérailles chinoises. J’écrivis à mes parents: «C’était une très longue procession avec des images de dieux, surmontées de fleurs artificielles et de papiers de couleur. Il y avait des offrandes de nourriture: un porc entier et une chèvre, rôtis et accom­pagnés de légumes, le tout porté sous des dais par de petits garçons chargés de bannières et de lanternes. Des amis suivaient en pousse-pousse. Ceux qui menaient le deuil portaient des vêtements écrus avec cape et robe. Un orchestre chinois faisait partie de la procession et des prêtres revêtus de la robe safran chantaient. Le fils aîné du défunt était soutenu des deux côtés tandis qu’il marchait tête baissée. L’immense cercueil, porté par des coolies, venait en fin de

UN MONDE NOUVEAU

27

cortège. Ce fut une véritable expérience de voir tout cela avant d’arriver à destination. Dans l’obscurité, le port apparut comme une féerie. »

Deux ou trois jours plus tard, nous étions à Chang-hai. Tandis que des coolies s’occupaient de nos bagages, nous parcourûmes en pousse-pousse les rues affairées de la ville; partout, des signes d’abondance côtoyant une effroyable pauvreté. Soudain, nous arrivâmes sur le magnifique emplacement de la *Mission à ï Intérieur de la Chine,* où tout était paix et tranquillité. Nous y passâmes cinq jours. Chang- hai est une grande ville, sise sur les rives du Huang Pu, à 24 km. de l’estuaire du Yangtse Kiang. Ce port occupe une position centrale sur la côte de la Chine; il est le point de départ de la plupart des voyages à l’intérieur du pays.

Lors d’une réunion groupant une cinquantaine de per­sonnes, parmi lesquels des missionnaires plus âgés, marqués par les difficultés et les persécutions endurées, nous avons parlé de l’appel de Dieu. Us connaissaient les conditions de vie que nous devrions affronter et ils savaient où nous trouverions nos ressources. Leur foi, leur patience dans la souffrance leur avaient donné une grande sérénité, une vitalité intérieure qui firent impression sur les nouveaux arrivés non encore mis à l’épreuve. En fin de réunion, D. E. Hoste, le directeur qui avait succédé à Hudson Taylor, prit la parole. Il était l’un des *Sept de Cambridge,* jeune officier de l’artillerie royale avant de partir pour la Chine. Après sa nomination comme responsable du Sud-Shansi, il devint directeur par intérim jusqu’en 1902, quand Hudson Taylor se démit de ses fonctions pour lui laisser l’entière responsabilité de la Mission. M. Hoste avait effectivement une énorme respon­sabilité. Malgré cela, l’un après l’autre, nous étions placés à côté de lui pour un repas. Nous l’écoutions avec une crainte respectueuse. Il m’enseigna les coutumes que je devais respecter, ce qu’il fallait accepter, ce qui devait être évité.

28

CONDUIT PAR SA MAIN

Il me mit en garde contre le danger de dresser des barrières entre les Chinois et moi-même. Il me parla de la nécessité de renoncer à soi chaque jour, d’accepter que nos droits soient foulés aux pieds, de me souvenir que le serviteur n’est pas plus grand que son Seigneur.

A Chang-hai, nous achetâmes notre équipement indis­pensable aux voyages à l’intérieur du pays: literie, grande toile imperméable, natte de fibres, panier à tous usages, dictionnaire chinois-anglais, livres pour débutants, Nouveau Testament en gros caractères et livres pour l’étude de la langue. Nous visitâmes un foyer chinois, un dispensaire, une école de jeunes filles et un club pour étudiants, tout en cherchant *à* développer notre goût pour la nourriture chinoise.

Depuis le départ de Marseille, cinq semaines auparavant, je n’avais plus eu de nouvelles de ma famille. J’écrivis: «Aucune lettre de la maison ne m’attendait à mon arrivée, mais ne croyez pas que je me plaigne. Les nouvelles seront l’autant plus agréables lorsqu’elles arriveront. Cette lettre /ous apporte mes vœux de Noël, le premier que je ne passerai pas avec vous.»

Le 12 novembre 1922, nous quittâmes Chang-hai pour l’école de langue de Chinkiang, là où Hudson Taylor et son épouse avaient vécu pendant un certain temps. L’équipe nous regarda partir en pousse-pousse pour la gare. Mon coolie essaya de se faufiler entre deux brouettes, lourdement chargées de tuiles, qu’il renversa. Sans regarder derrière lui, il se mit à courir, mais les propriétaires, furieux, le rattra­pèrent et un attroupement se forma. On frôla la bagarre. Heureusement, un missionnaire âgé remit les choses en place, évitant ainsi une scène déplaisante. A Chinkiang, Samuel Glanville nous attendait. Nous nous chargeâmes des bagages légers, de la gare à la maison; le reste suivit en brouettes. Durant les quinze minutes que dura le trajet, nous fûmes

UN MONDE NOUVEAU

29

importunés par les coolies et les cris des mendiants. A la maison, je fus enchanté d’apprendre que Mme Glanville avait passé deux ans à Manchester, en formation au Star Hall, près de vingt ans auparavant. En plus de nous trois qui venions d’Angleterre, il y avait deux nouveaux missionnaires de Suède, deux Australiens, ainsi que M. et Mme Herbert Griffin venus d’Amérique avec leur petit garçon; d’autres étaient attendus. Avec le zèle des coureurs qui s’élancent sur la piste, nous avons commencé les leçons le lendemain de notre arrivée.

M. Lui était notre professeur. On nous avait appris comment entrer en sa présence et comment faire la révérence. Ceux qui portaient des lunettes devaient les enlever en signe de respect. Il commença par nous enseigner les sons et les tons ; nous étions bien reconnaissants d’avoir suivi les classes de phonétique à Londres, d’autant plus qu’il ne savait pas l’anglais. M. Lui nous donna des noms chinois; le mien étai Boh Sha-Teo.

Il y avait chaque jour six heures d’étude, extinction des feux à 22 h., lever à 6 h. Tous les jours, nous passions un moment seul avec notre professeur, suivi de deux leçons en groupe avec lui et d’une leçon de grammaire donnée par M. Glanville. Deux fois par semaine, nous avions une leçon sur la manière d’écrire avec une plume chinoise.

«Certaines choses se déroulent en trois phases, disait Hudson Taylor: d’abord, cela paraît impossible, puis difficile et, enfin, c’est réalisé.»

Les lettres de la maison que je m’attendais à trouver à mon arrivée en Chine n’étaient pas là: s’étaient-elles égarées, ou avaient-elles été volées? Ma mère avait sûrement écrit. Ce n’est que dix jours plus tard, qui me parurent bien longs, que les premières nouvelles arrivèrent. J’allais entrer en classe lorsque je les reçus, mais de toute la matinée je n’eus pas le loisir de les lire. Il me semblait qu’elles me brûlaient

30

CONDUIT PAR SA MAIN

la poche! Dans la solitude de ma chambre, je lus mon courrier, ayant en pensée devant les yeux ceux que je ne verrais plus durant sept ans. Physiquement, mon corps était déjà en Chine, mais mon cœur faisait le voyage plus lentement! Hudson Taylor avait déclaré: «La croix ne devient jamais aisée.»

Un couvent bouddhiste se trouvait à côté de notre école; le gong retentissait sans arrêt. C’était un des bruits les moins étranges qui parvenaient dans nos classes et dans nos chambres. Des marchands criaient ou faisaient claquer des bambous, des petits garçons conduisant des aveugles fai­saient retentir leurs cloches à tout moment dans la rue, des coolies scandaient leur marche de: «heh ho! heh ho!» et ceux qui conduisaient des brouettes réclamaient le passage. Nos oreilles durent aussi s’accoutumer aux chants chinois. Le premier dimanche, dans la chapelle, nous avons essayé le nous montrer le moins étonnés possible. M. Glanville rêchait en chinois, le texte était écrit sur un tableau noir in que tous puissent le répéter. Nous étions une qua- .antaine.

J’écrivis à la maison: «Priez pour moi afin que je m’adapte à ce genre de vie. Jusqu’à présent, je me porte bien, j’ai parfois des maux de tête car l’étude est difficile. Je ne désire pas perdre l’habitude de vous écrire chaque semaine. Cette dernière a été bien chargée, car c’était mon tour d’assister à la réunion de prière des Chinois. Cinq employés, le portier, deux professeurs, M. et Mme Glanville et quatre étudiants y participaient chaque jour. Durant le week-end, nous avons eu la visite de M. et Mme Saunders, de Yangchow. Lui est aveugle, elle, presque entièrement sourde, suite aux souffrances endurées lors de la révolte des Boxers. M. Saunders a prêché dimanche; les Chinois l’ont écouté attentivement. J’étais fatigué, je me suis endormi deux ou trois fois; il faut que je veille à cela avec plus d’attention. »

UN MONDE NOUVEAU

31

Je savais que le fondateur de la Mission se levait de bonne heure, avant l’aube, avant que ne se réveillent les Chinois, priant et lisant à la lueur de deux chandelles.

Mon premier Noël loin de la maison! Nous avons marché durant une heure avant de trouver un arbre et d’acheter des décorations. Au déjeuner, nous avons trouvé des cartes sur nos assiettes, de la part des Glanville et des Hoste. Celle de M. Hoste portait ce texte: «Ne crains pas, car je suis avec toi, je te fortifierai, je t’aiderai et je viendrai à ton secours. » Après le repas, M. Glanville lut une promesse tirée du livre de Ruth: «... tu as quitté ton père et ta mère et le pays de ta naissance pour aller vers un peuple que tu ne connaissais point auparavant. Que l’Eternel te rende ce que tu as fait, et que la récompense soit entière de la part de l’Eternel, le Dieu d’Israël, sous les ailes duquel tu es venu te réfugier. > (Ruth 2: 11-12.)

J’écrivis à ce moment: «Dieu a agi tendrement enve moi, il m’a donné les désirs de mon cœur et m’a sevré < ce qui m’était cher.»

Le froid vint avec le Nouvel-An. Quand je me levai, il y avait une épaisse couche de glace sur l’eau de mon broc, dans ma chambre. Mais plus important que cela fut le fait que je pouvais réciter en chinois la prière dominicale. Non que cette prouesse eût une grande importance lorsque je marchais dans la rue principale de Chinkiang, longue de presque 5 km. A chaque pas, il y avait un sujet d’étonnement. Je m’étais imaginé que la rue principale d’une ville de 300 000 habitants devait être spacieuse, mais celle-ci n’avait que la largeur d’un de nos trottoirs permettant juste le passage de deux brouettes. Les mendiants, professionnels pour la plupart, y abondaient. Un pauvre homme, privé de ses pieds, se traînait au moyen de ses mains. Pour exciter la pitié, il s’était rasé la tête et avait placé des bâtons d’encens allumés dans un trou de son crâne, blessure qu’il s’était

32

CONDUIT PAR SA MAIN

probablement infligée lui-même. L’étroite rue était bordée des deux côtés de boutiques et d’éventaires s’ouvrant directement sur elle. Rien ne se passait en privé. Le coiffeur rasait sur la rue, le dentiste, à titre de réclame, avait orné son cabinet d’une longue rangée de dents arrachées par ses soins. Les enfants des mendiants, entraînés à pleurer, faisaient pitié et les chiens étaient encore plus nombreux qu’eux, n’appartenant apparemment à personne, cherchant leur nourriture. Puis il y avait des poules et des porcs et, partout, des porteurs de fardeaux. Je m’émerveillais en voyant la force des coolies qui portaient des fardeaux très lourds pour gagner leur pitance. Si le fardeau était trop lourd pour un homme, ils se mettaient à deux pour le porter et, pour les grosses charges, jusqu’à quarante hommes étaient requis. Les riches et les gens de la classe moyenne se dépla- aient en pousse-pousse. En tant qu’étranger, j’étais une uriosité. Si je m’arrêtais pour faire un achat, il se formait out de suite un groupe de badauds autour de moi.

Dans tout ce bruit, ce fut rafraîchissant de nous arrêter dans une petite chapelle, pleine de gens assis paisiblement, écoutant un évangéliste.

Au printemps, M. Hoste nous fit connaître nos différents champs d’activité. Chacun de nous avait une préférence, mais c’est la Mission qui décidait du lieu qui nous était réservé. Avant d’avoir mon entretien, j’allai faire une longue pro­menade. Tout en marchant, j’avais la conviction que M. Hoste m’indiquerait la place où Dieu voulait que je Le serve. Lorsque je me trouvai devant lui, il me dit: «Ayons un moment de prière.» Ensuite, devant une carte dépliée sur la table, il me désigna Tsunyi, la deuxième grande ville du Kweichow où, depuis longtemps, une église était établie.

Dès ce moment-là, Tsunyi fut mon objectif. Je crus que c’était le choix de Dieu. M. et Mme Oleson, missionnaires de cette station, avaient temporairement dû la laisser pour

UN MONDE NOUVEAU

33

conduire leurs enfants dans un collège. Une rencontre avec des brigands lors de leur voyage avait beaucoup effrayé Mme Oleson. Elle était cependant prête à retourner à Tsunyi et je devais les accompagner. Tout en parlant, M. Hoste me regardait, et je crois qu’il discerna dans mes yeux ma joyeuse acceptation. Il était un solitaire, isolé davantage par sa nature que par sa position de directeur. J’eus une fois le privilège de me joindre à lui pour un moment de prière. Il priait à haute voix, nommant tous les missionnaires de la *Mission à l\*Intérieur de la Chine* et leurs enfants. L’âge ne lui avait enlevé ni la mémoire, ni l’intérêt.

Des années plus tard, il nous invita, ma femme et moi, à nous joindre à lui et à Mme Hoste, une demi-invalide, pour prendre le thé dans leur chambre à coucher. Le Noël pré­cédent, lorsque nous étions à l’Ecole biblique de Kiang Wan, nous lui avions envoyé une petite portion de beurre avec la mention : *fabrication maison,* grâce au bon lait que nous avions. En entrant dans la chambre, nous vîmes le beurre dans la savonnière. «Merci pour le cadeau», dit Mme Hoste, rayonnante, qui venait de le mettre sur le lavabo. «Mais ce n’est pas du savon», avons-nous dit en hésitantI

Le départ pour Tsunyi fut renvoyé. J’allai à Chungking pour neuf mois afin de continuer l’étude de la langue. J’y étais depuis peu de semaines lorsque deux télégrammes arrivèrent de Manchester. L’un m’informait de la grave maladie de ma sœur Frieda, l’autre de sa mort peu après son trentième anniversaire. Je fermai les yeux et revis son image. Quelque temps plus tard, je reçus la dernière lettre qu’elle m’avait envoyée deux mois auparavant.

CHAPITRE III

**A L’INTÉRIEUR**

Les lettres que j’envoyais à la maison n’étaient pas écrites à la légère; elles pouvaient cependant causer de l’anxiété. Je n’écrivais pas d’une manière impulsive, ne désirant pas créer une situation d’angoisse, mais, afin que les prières des miens puissent être intelligentes, il fallait bien que les faits soient rapportés avec exactitude. Que peut partager un missionnaire avec sa famille dans des temps troublés? Je n’étais pas le premier à me poser cette question. Plus tard, en relisant les lettres conservées par ma mère que j’avais écrites au cours des premières années, je compris mieux son inquiétude. Elle insistait pour tout savoir, sans quoi elle se serait inquiétée de ce que j’aurais pu lui cacher.

Si des soldats ne se battaient pas dans le voisinage, des bandits pillaient. Un voyage de deux ou trois jours à l’inté­rieur n’allait pas sans difficultés. Les communications étaient difficiles, sur des milliers de kilomètres il n’existait pas de véritables routes. Il n’y avait ni hôpital, ni médecin, loin à la ronde. Les bontés de Dieu nous entouraient toujours, mais II n’épargnait pas nécessairement ses serviteurs des maux physiques et même de la mort.

En juillet 1923, Chungking fut assiégé pendant une semaine. Nous passions l’été sur les collines, mais un missionnaire avec deux autres personnes qui étaient descendus

A L’INTÉRIEUR

35

en ville pour des achats furent contraints d’y rester pendant plusieurs jours sous les bombardements. Le général de ce secteur avait la réputation d’être cruel. Des missionnaires invités à une fête s’évanouirent en voyant des prisonniers torturés avant d’être mis à mort. En août, il y eut des combats dans la ville et un missionnaire faillit être tué. Le général fit des excuses aux membres de la communauté étrangère pour avoir troublé leurs nuits. Lui et ses troupes quittèrent bientôt la ville, laissant derrière eux morts et blessés. Les magasins étaient barricadés par crainte du pillage. Il y eut de nombreuses exécutions. Nous vîmes passer une triste procession: deux hommes condamnés, escortés par une compagnie de soldats, étaient conduits, en haillons et avec des menottes, au lieu de leur exécution. Ils portaient une pancarte indiquant leur crime. Les spectateurs étaient nombreux.

Je quittai la ville pour aller vivre avec M. et Mme Curtis, à Kiangtsin, en amont sur le Yangtse. Je visitai les maisons de thé et les foyers, distribuant de la littérature, invitant les gens à notre service du dimanche. Ici, la vie était plus paisible malgré le pillage des maisons et la vue, un jour, d quatre soldats tués dans la rue. Je reçus l’autorisation q visiter la prison, incroyablement surpeuplée, d’une saleté c d’une odeur repoussantes.

On reçut l’ordre de préparer dix mille repas de riz bouilli pour des soldats fatigués et affamés qui allaient passer par la ville. Des femmes, craignant leur arrivée, demandèrent asile à la Mission.

M. et Mrae Curtis, missionnaires à Kiangtsin depuis dix- sept ans, étaient bien acceptés des Chinois. Dans la rue, les passants leur parlaient comme s’ils s’adressaient à leur père et mère. Le dimanche, il y avait environ cinquante adultes dans la chapelle, ainsi que quatre-vingts écoliers et écolières. Entre les leçons de langue, j’accompagnais M. Curtis au mar­ché où nous vendions jusqu’à cinq cents Evangiles par jour.

36

CONDUIT PAR SA MAIN

La nourriture était si rare à Chungking que je restai à Kiangtsin jusqu’en novembre. Je rejoignis alors M. et Mme Oleson et Mlle Brock (plus tard Mme Will Windsor) pour le long voyage à Tsunyi qui devait durer dix jours. Les dames étaient en chaises à porteur et les hommes marchaient, chaussés de sandales de paille. Mme Oleson, à cause de son expérience précédente avec les bandits, était à la fois effrayée et très courageuse. Lorsqu’elle accepta de continuer la route, j’appris ce qu’était le vrai courage. Au bout de trois jours, nous atteignîmes un avant-poste où circulaient des rumeurs concernant des bandits. Nous étions déjà si bien engagés sur la route de Tsunyi que je supportais à peine l’idée d’un nouvel ajournement. J’avais attendu des mois, j’étais malade de tout ce qui nous arrivait et fatigué de voyager sans jamais arriver au but. «Seigneur, conduis­ions à travers le danger. » C’est ce que je disais avec npatience.

Les Oleson exprimaient dans leur prière à Dieu leur désir l’aller de l’avant à moins qu’il ne nous en empêchât. Le lendemain matin, après un sommeil assez troublé, un fonc­tionnaire se présenta. «Impossible de continuer, dit-il; il vous faut retourner à Chungking.» M. Oleson refusa et prit les dispositions pour continuer avec une caravane commerciale, escortée par deux cents soldats. Je repris courage, mais pas pour longtemps. Notre chemin fut bientôt bloqué par une vive fusillade. Les coolies abandonnèrent leur charge et coururent se cacher, tandis que nous trouvions refuge dans un temple. La fusillade continuant, il nous fallut bien accepter que Dieu permettait que nous soyons arrêtés. Nous devions donc, bien à regret, revenir sur nos pas ; il n’y avait pas d’autre solution.

Ce fut une grande déception de devoir faire marche arrière. D’autant plus grande que la route du retour était maintenant plus dangereuse que lors de notre premier

A L’INTÉRIEUR

37

passage. Heureusement, nous pûmes traverser sans mal une zone occupée par des brigands. Le Seigneur avait pris soin de nous.

A Chungking, les Oleson durent prendre une grave décision. Mme Oleson et Mlle Brock devaient-elles rester et laisser M. Oleson et moi-même tenter d’atteindre Tsunyi? Les chrétiens de cette ville nous attendaient. Mme Oleson était anxieuse à la perspective d’une séparation prolongée et surtout du danger que constituait le voyage. Elle ne voulait cependant pas retenir son mari. Dans quelques semaines ou quelques mois, elle et Mlle Brock pourraient nous rejoindre avec une escorte sûre. «Allez, dit-elle bravement, que Dieu soit avec vous.» Elle me prit à part et me dit brièvement ce que serait la vie à Tsunyi. Après avoir prié, nous nous sommes dit au revoir.

Partout, il y avait du danger. Mon verset biblique po’ la nouvelle année était: «Ne dis pas: je ne suis qu’un enfa car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t’enverrai et diras tout ce que je t’ordonnerai.» (Jér. 1: 7.)

Tout d’abord, nous eûmes une escorte de trente soldatt sur une route détournée. Nous passâmes trois jours à Chinkiang où nous apprîmes que M. Lan, qui était avec nous lors du dernier voyage, avait été fusillé comme espion. Nous avions des lettres d’introduction pour un ex-chef de brigands qui tenait la route jusqu’à la frontière de Kweichow. Nous faisions 50 km. par jour par de mauvaises routes, escaladant difficilement des collines. Pour nos coolies chargés, c’était pénible, et les soldats les poussaient sans ménagement avec la crosse de leurs fusils. Nous ne pouvions malheureusement rien faire pour les en empêcher. Tous les villages, l’un après l’autre, avaient été pillés. M. Oleson et moi méditions des psaumes et en apprenions quelques-uns par cœur: «Je me couche et je m’endors en paix, car toi seul, ô Eternel! tu me donnes la sécurité...» (Ps. 4: 9.) Nous les répétions en

38

CONDUIT PAR SA MAIN

pensant aux chrétiens qui, au cours des siècles, avaient puisé leur force dans ces paroles lorsqu’ils étaient en danger.

Une nuit, nous vîmes un groupe d’une douzaine d’hommes assis autour d’un feu d’anthracite au milieu d’une pièce nue. Quel bonheur de pouvoir s’asseoir et se reposer! Un garçon tenait une bougie pour nous éclairer. Nous avons discuté des possibilités de voyage pour le lendemain. On nous conseilla de nous joindre à une caravane se rendant à Tsunyi, notre destination. Elle était composée de porteurs de sel, de soldats du Yunnan sans fusils, ainsi que de quelques autres soldats armés. Cela nous parut être une bonne idée. Nous avons voyagé à travers une contrée aride, le long d’une corniche surmontant une pente abrupte de 300 m. La vue était splendide et nous aidait à oublier nos pieds meurtris, la transpiration et l’épuisement. Lorsque je flanchais, j’étais encouragé par la grande foi de M. Oleson. Ce jour-là, nous fîmes 40 km. Le lendemain, je me trouvai séparé du gros de la troupe, sans amis, sans nourriture, sans literie. Nous venions de franchir la frontière de la province de Kweichow. Mes pieds endoloris saignaient. Les quelques soldats restés avec moi allumèrent un feu. Le gros de la troupe nous rejoindrait certainement, devant passer par obligation à cet endroit. En effet, M. Oleson me trouva le lendemain, après m’avoir cherché quelques heures dans la nuit avec anxiété. Il avait eu grand peur pour moi. Je ne pus cacher ma joie de le revoir.

Kweichow signifiait le «pays des démons». D’une super­ficie de 106 000 km2 et une population de dix-sept millions vivant dans la crainte des démons. Actuellement, Kweichow signifie: «région de valeur». Elle produit du riz, du blé, du maïs, de l’huile, du sucre et de la soie. On en exportait aussi de l’opium. Cette province ne possédait aucune route carrossable; tout le trafic se faisait à dos d’homme sur.des routes faites de pierres brutes avec des escaliers; impossible

A L’INTÉRIEUR

39

d’y faire rouler aucun véhicule. Les premiers missionnaires y sont entrés en 1887.

J’étais rempli de joie parce que Dieu m’avait enfin conduit dans cette province. Je confiai à M. Oleson que c’était le dixième anniversaire de mon baptême. Nous nous sentions déjà moins fatigués, tant nous étions heureux de nous trouver près de Tsunyi. Sur-le-champ, j’écrivis à mon pasteur, M. Streuli, afin qu’il puisse partager ma joie.

Notre voyage pour atteindre Tsunyi avait duré trois semaines par la route détournée, alors que normalement par la route directe, il aurait fallu seulement dix jours. Ici était la fin d’un voyage entrepris par un garçon de dix ansl

L’évangéliste avait réuni les chrétiens pour nous souhaiter la bienvenue. Il y avait là plus de cent visages souriants. Soudain, je me trouvai seul. Dans leur joie de retrouver M. Oleson après une année d’absence, ils m’avaient oublié Ce n’était pas mon arrivée qu’ils attendaient, mais le retou de leur ancien missionnaire. Leur oubli fut de courte durée, et bientôt je fis partie de la fête.

Je me promenai dans la ville comme si j’étais chez moi et passai la porte de la cité. A mon retour à la maison, j’appris qu’un homme avait été tué lors d’une rixe. M. Oleson décida bien à propos que, pour le moment, il serait préférable que je ne m’aventure pas seul hors de la ville.

Le 21 mars, jour anniversaire de ma mère, je donnai mon premier message en chinois. La leçon du jour étant difficile, je racontai alors l’histoire du Bon Berger. Après une sérieuse préparation, je l’écrivis en caractères chinois et la relus à mon professeur. Tout en parlant, j’avais un sentiment agréable, car je lisais sur les visages qu’ils me comprenaient. Bientôt, chaque semaine, je participai à mon tour à la réunion de prière dans cette langue que je souhaitais parler toujours mieux.

40

CONDUIT PAR SA MAIN

En mai, dix personnes furent baptisées à Tsunyi dont un homme âgé, son fils et sa bru, ce qui signifiait qu’un nouveau foyer chrétien nous était ouvert.

Deux chambres furent mises à ma disposition, l’une pour dormir, l’autre pour étudier. Elles se trouvaient dans une jolie maison chinoise bâtie entièrement en bois. Elle appar­tenait à une riche famille qui l’avait abandonnée parce que chaque nouveau-né était une fille au lieu d’un fils tant désiré et ils pensaient qu’elle était hantée. Ils en construisirent une à côté de la première qu’ils nous louèrent à un prix raison­nable.

En septembre, la Mission envoya M. Oleson à Anshun, et je restai seul. Je ne vis plus que des visages chinois et personne parlant anglais. Ces mois furent bénéfiques pour moi. J’accompagnai l’évangéliste dans les avant-postes le long des routes nouvellement construites et récemment ncore occupées par des bandits. Les villages semblaient ‘.vivre, leurs habitants y revenaient; certains, malheureu- ment, y trouvaient leurs maisons brûlées ou pillées.

Nous nous joignîmes aux chrétiens de cet endroit pour des services d’action de grâce. On nous dit que deux membres éminents de l’église avaient été emmenés dans les montagnes par des bandits. Grâce aux prières de l’église, tous deux purent se sauver. Une chapelle avait été en partie brûlée, une autre employée comme autel et profanée par l’opium. Elle fut ensuite soigneusement nettoyée. Un fermier dévoué, converti à l’âge de soixante-dix ans, s’y rendit trois fois par jour pour prier. Dans un autre lieu, nous apprîmes qu’un évangéliste chinois avait été tué par des bandits. Nous encourageâmes les chrétiens qui n’avaient pas pu être visités depuis des années à vendre des livres sur les marchés où l’évangéliste prêchait.

Deux missionnaires australiens, le Dr et Mme Rees, se trouvaient dans la capitale, à cinq étapes d’où nous étions, et

A L’INTÉRIEUR

41

j’allai les voir. Pour mon retour, le Dr Rees m’avait prêté un cheval. Vers le soir du troisième jour, alors que mon coolie était très éloigné parce que je laissais le cheval aller son pas sur les grosses pierres du chemin, tout à coup quatre hommes armés d’épées sortirent d’un petit bois. A ce moment, j’étais en compagnie d’un marchand et de son coolie chargé de marchandises. L’un des brigands saisit la bride de mon cheval et m’ordonna de descendre, tandis que les autres s’attaquaient au marchand et à son coolie. Pendant qu’on me liait les mains, mon cheval partit sur le chemin et disparut. Ils me prirent tout le contenu de ma ceinture: argent, couteau de poche, plume réservoir, et jetèrent les clés de ma maison à terre. Us nous attachèrent à des arbres et disparurent avec leur butin. Mon compagnon fut le premier à pouvoir se dégager, puis il me délia.

Au village suivant, nous racontâmes notre aventure, et on nous donna une escorte de vingt soldats armés pour parcourir l’étape suivante. Des marchands qui attendaient se joignirer à nous. A peine étions-nous éloignés du village que not fûmes arrêtés par une bande de brigands qui parcouraiei les collines. Un de nos soldats posa son fusil et alla parle menter. Il revint et nous dit que nous serions libérés si les marchands leur remettaient toutes leurs marchandises. Ils s’emparèrent de tout et laissèrent ces pauvres hommes à demi nus.

Le pasteur et Mme Robinson qui devaient être les nou­veaux missionnaires à Tsunyi durent retarder leur arrivée, en partie à cause de la neige. Il semble que mon lot était d’être seul. Le dernier mois de l’année chinoise a la réputation d’être mauvais. Les pillages sont fréquents et même de respectables citoyens, dans l’impossibilité de payer leurs dettes, perdent la tête et se mettent à voler, pour un temps.

M. Lui, un diacre, était une personne généreuse dont le seul souci était la gloire de Dieu. Il était vraiment mal­

42

CONDUIT PAR SA MAIN

heureux quand un chrétien ne se conduisait pas comme il aurait dû, mais sa joie était grande quand quelqu’un marchait selon la vérité. Deux fois par jour, je prenais mes repas chez lui. Occasionnellement, le dimanche, il invitait quelques chrétiens de l’église pour un repas, afin de créer une ambiance familiale. C’était un encouragement pour l’avenir. Jamais je ne pourrais désespérer ou me sentir seul tant que je serais en contact avec un tel homme. Sa foi était solide, son amour profond, sa courtoisie naturelle. Pendant ce temps de solitude, j’ai pu m’appuyer fortement sur lui, et ces mois eurent pour conséquence de créer un grand respect mutuel et une complète compréhension entre nous.

Je fus toutefois- soulagé lorsque M. et Mme Robinson revinrent avec leurs deux jeunes garçons.

CHAPITRE IV

**LA FAMINE**

Au printemps de l’année 1925, nous vîmes les premiers signes sérieux de la famine. Les champs d’opium n’étaient pas mûrs pour la récolte lorsque les pluies tombèrent plus tôt que d’habitude, en sorte que les champs de riz ne purent être ensemencés. Le riz doit être semé et amené à maturité dans l’eau. Après la récolte de l’opium, les champs doivent être inondés, mais cette fois c’était trop tard.

Nous avions envoyé un télégramme à Pékin pour deman der une assistance financière. Comme aucune réponse ne nom était parvenue, M. Robinson convoqua les diacres et nous nous reprochâmes notre incrédulité. Puisque nous avions répondu à l’appel de Dieu pour secourir les affamés, nous devions aller de l’avant avec foi. Dieu a aussi ses corbeaux en Chine.

M. Robinson persuada un fonctionnaire de nous donner un temple inoccupé pour en faire un refuge. Il accepta et nous remit même cent dollars avec quoi nous pûmes construire un fourneau et acheter des ustensiles de ménage. Le premier jour, une douzaine de femmes se présentèrent avec leurs bébés. Le lendemain, il y en eut une quarantaine et bientôt soixante, ce qui était la limite de nos- possibilités. Comment décrire la misère de ces mères ? Elles n’avaient plus que la peau et les os et elles essayaient de nourrir leurs bébés criant de détresse.

44

CONDUIT PAR SA MAIN

Il faisait froid. Nous n’avions pas de couvertures, mais un commerçant nous procura une pile de sacs que nous assemblâmes de façon à faire des sacs de couchage. Les enfants, un peu excités, y prirent place comme dans un lit, chose qu’ils n’avaient pas vue depuis des mois.

Tous ceux qui pouvaient travailler se mirent à l’œuvre. Nous confectionnâmes des bois de lit, les femmes allèrent chercher du charbon, d’autres firent des sandales de paille. Chaque matin, ils se réunissaient pour prier. «Il y a un seul Dieu, Il est notre Père céleste, Il nous donne la nourriture et le vêtement, Il a continuellement compassion de nous», disaient-ils. Le diacre, lui, plein de pitié et de compréhen­sion, allait et venait, négligeant ses propres affaires, dirigeant tout avec amour. Quelques personnes étaient malades avec de la fièvre et nous craignions une épidémie.

Finalement, la réponse vint de Pékin. On ne pouvait pas nous envoyer de secours, car la famine ne provenait pas de causes naturelles, mais de l’opium et du brigandage.

Les ressources nous manquaient, mais Dieu était avec nous. Nous étions angoissés pour les pauvres orphelins dans les rues. Enfants de cinq à six ans, sans personne, sans foyer, quelques-uns sans vêtements. Plusieurs étaient malades, transis de froid. Le diacre Lui s’en occupait à plein temps; il avait trouvé le secret de la joie en servant ses compatriotes par amour du Seigneur.

Partout en ville, des hommes, des femmes, des enfants, par milliers, mouraient dans les rues. Je songeais à toute la nourriture gaspillée en Europe alors que je voyais des mains squelettiques tendues vers nous. Des abris furent aménagés, car il n’y avait pas d’hôpitaux. On y allumait des feux pour tempérer l’atmosphère.

Des fonds commencèrent à nous parvenir de la *Mission à VIntérieur de la Chine* et d’un fonds de secours de Pékin, mais les affamés toujours plus nombreux affluaient dans la ville,

LA FAMINE

45

venant des contrées montagneuses environnantes. Dans le temple, des femmes moulaient le grain avec une grande meule, préparaient du porridge et cuisaient à la vapeur des galettes de riz qu’elles vendaient bon marché.

Une rumeur insensée et cruelle parvint à nos oreilles et fit rapidement son chemin dans la ville. Les missionnaires, disait-on, avaient l’intention d’exporter les enfants en Angleterre ou en Amérique ou de les engraisser pour les manger. «Que pouvons-nous faire?» demandai-je à M. Ro­binson. «Il faut prier», dit-il calmement. Quelques mères quittèrent le temple avec leurs enfants, mais leurs places furent rapidement occupées par d’autres. Les maladies se propageaient, affectant le moral de la population. Huit d’entre nous moururent de la fièvre; la peur augmentait.

Puis ce fut la sécheresse; le prix du blé monta, les galettes devinrent plus petites. Nous n’avions de l’argent que pour un mois. Des fonctionnaires avaient promis de l’aide, mais rien ne venait. Il y eut quinze décès au refuge; tous, sauf deux, étaient des enfants. En général, la population était bien disposée à notre égard, malgré le mouvement anti-étrangers.

Un après-midi de juillet (1925), le ciel se couvrit de nuages au moment où j’étais appelé auprès d’une femme qui avait tenté de se suicider en absorbant de l’opium. Au retour, le vent se leva, je me mis à courir. En un instant, toute la rue fut bouleversée; les gens cherchaient un abri, les éventaires furent promptement démontés. La poussière obstruait notre vue et de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber, à l’immense soulagement de tous les habitants. Arrivé chez le diacre Lui, je le vis, les yeux levés au ciel, louant Dieu à haute voix.

Il ne plut qu’une heure et demie, mais cela suffit pour chasser le désespoir de la ville; la vue des nuages rendait heureux. Plus tard, il y eut un double arc-en-ciel. Le lende­main, les prix du riz et du blé baissèrent. L’argent qui nous

46

CONDUIT PAR SA MAIN

restait servit à acheter une provision de blé. La pluie tomba encore et en peu de semaines la rue principale fut transformée en ruisseau dans lequel nous barbotions. Toutefois, nous savions que les récoltes seraient réduites de moitié.

Je recueillis dans le refuge un petit garçon de six ans. Il était sale, déguenillé, ne savait même pas s’il avait un père; sa mère et son frère aîné étaient morts. Il avait l’air d’un petit vieux. Je lui -fis prendre un bain avec un savon désin­fectant, et le diacre Lui paya son premier mois de pension. Au bout de quelques jours, il prit conscience que je l’aimais et me regardait de ses grands yeux noirs, tout étonné de cette nouveauté. Un jour, nous vîmes son premier sourire. Son visage se transforma et, au bout de quelques semaines, il était tout différent; il chantait toute la journée. Je lui avais consacré beaucoup de temps, j’en étais vraiment récompensé. Quand le souvenir de tant d’enfants morts me poursuivait, ie trouvais un réconfort dans sa confiance. Auparavant, il restait sans rien faire; chacun de ses mouvements semblait le faire souffrir; maintenant, il était actif, priant avec moi, me remettant en mémoire ce que j’oubliais.

Une superbe machine à écrire me fut donnée par des amis de Manchester, bien trop belle pour moi. Malheureusement, je dus l’employer pour faire connaître que les scènes tragiques de l’année précédente se renouvelaient.

A la fin de l’année 1925, le riz était de nouveau à un prix de famine. Les autorités de la ville ouvrirent de nouveaux abris pour les réfugiés. M. Robinson, le diacre Lui et moi- même les visitâmes. Dans le premier abri, cinquante per­sonnes se tenaient serrées autour d’un feu. Un homme nous demanda de l’argent pour enterrer sa femme. Un petit garçon et une fillette, réduits à l’état de squelettes, étaient assis auprès du feu sur le cadavre d’un homme mort.

En passant près d’un temple, nous entendîmes des voix. Dans deux pièces gardées par des soldats, nous vîmes des

LA FAMINE

47

gens encore plus misérables. Le diacre Lui nous dit: «Il nous faut à nouveau les nourrir, car il n’y aura pas de secours jusqu’à la moisson du blé, dans cinq mois. »

Nous nous rendîmes ensuite dans une grande maison. Je fus nommé surveillant des garçons qui vivaient là. Le chef de l’armée de cette ville fit un don, et nous en reçûmes aussi de la part des chrétiens. La famine s’aggravait, les abris étaient absolument insuffisants. J’en visitai un et je vis une femme si malade que nous ne savions qu’en faire. Les scènes de détresse dépassaient toute imagination. A la porte gisaient deux cadavres dont les habits avaient été volés, et des rats commençaient à les ronger. Plus loin, la puanteur était telle que je battis en retraite. Dans un autre abri, je vis un garçon mort devant la porte et dont personne ne s’occupait.

Un certain mardi, nous eûmes la joie de recevoir un hôte dans notre foyer. Mme Robinson mit au monde un gros garçon qu’ils appelèrent Jacques puisqu’ils avaient déjà Pierre et Jean. Aux yeux des Chinois, c’était une bonne fortune que d’avoir trois garçons, mais Mme Robinson avait désiré une fille!

Le diacre Lui visitait une centaine de foyers, distribuant du riz gratuitement. Dans la plupart d’entre eux, il n’y avait absolument plus rien à manger. A cause des chutes de neige et du froid intense qui sévissait, beaucoup de gens mouraient. Mon orphelinat de garçons était complet, mais comment renvoyer un enfant pleurant de faim et couvert de plaies? Une Américaine nous envoya un don. Elle avait entendu parler de la famine et avait décidé que son unique chapeau pouvait bien durer encore trois ans!

Auparavant, je passais trois heures avec mon professeur, mais l’étude de la langue par les livres dut être abandonnée; je l’appris avec les enfants.

Un Chinois, président des secours de Kweichow, vint à Tsunyi. Il se montra fort mécontent des autorités locales.

48

CONDUIT PAR SA MAIN

A l’intérieur d’un refuge, il avait trouvé sept ou huit cadavres que des chiens étaient en train de dévorer. Il annonça que les secours cesseraient à moins qu’ils ne soient remis entre les mains de NI. Robinson et du Père catholique de la vieille ville. Je fus nommé inspecteur. C’est à moi qu’incombait en particulier la tâche de veiller à ce que les morts soient ensevelis rapidement et de façon décente car, quand ce n’était pas le cas, les chiens et les loups déterraient les cadavres, et les corbeaux venaient aussi prendre leur part. «Nous ne cherchons pas de nouvelles responsabilités, avait dit M. Robinson, mais nous ferons de notre mieux. »

La température était au-dessous de zéro pendant la nuit, et nous n’avions que des nattes de paille pour couvrir les enfants. M. Robinson prit la grippe. Les enfants souffraient de violents maux de tête et il y avait peu de remèdes et aucune échappatoire à la dure réalité. Nous étions trop fatigués pour prier et tout près de la dépression nerveuse.

En février 1926, je tombai malade. Je me rendis quand même à un comité de secours qui se tenait dans une grande école. Il faisait très froid et les brasiers donnaient bien peu de chaleur. Il y eut de longs discours sur les enterrements, sur les croque-morts en qui on ne pouvait avoir confiance, et sur le danger d’infections. J’étais assis à côté du prêtre français. J’avais de plus en plus froid, je me sentais vraiment mal. Je titubais en rentrant à l’orphelinat. Le soir, j’eus une forte fièvre, j’étais vraiment bien malade. Croyant que je ne passerais pas la nuit, j’appelai l’instituteur des garçons, M. Li, un érudit non chrétien. Je lui dis que le salut n’était pas une question de mérites, mais qu’il consistait à accepter Christ comme Sauveur.

Trois garçons partageaient ma chambre; je les exhortai à croire sans délai. «Je ne sais pas si je vivrai demain, leur dis-je, c’est pourquoi je désire que vous sachiez que j’irai au ciel parce que je me confie en Jésus-Christ.»

LA FAMINE

49

«Naturellement, répondit l’instituteur, le pasteur a quitté son foyer et sa famille pour venir ici travailler pour Dieu. Vous irez certainement au ciel à cause de cette bonne œuvre. » — « Si je n’avais que cette confiance-là, je n’aurais aucun espoir, dis-je, mais vous pouvez, vous aussi, avoir la même certitude que moi si vous croyez que Christ est mort pour vous. »

Le lendemain, j’essayai d’aller jusqu’à la maison de la Mission. Je pouvais à peine me tenir debout, je vacillais, je tremblais de la tête aux pieds. Quelques-uns des plus grands garçons m’aidèrent. Arrivé chez les Robinson, je m’évanouis ; je délirais et restai inconscient plusieurs jours. J’allais de plus en plus mal, la fièvre montait, mes cheveux tombèrent. M. Robinson faisait ma toilette chaque jour, rinçait ma bouche avec de la glycérine et m’aspergeait d’eau de Cologne. Il craignait la contagion pour les enfants. Il télégraphia au médecin le plus proche, habitant à huit jours de marche, en lui expliquant les symptômes de ma maladie. Il diagnostiqua le typhus, mais comme il ne pouvait arriver avant la crise finale, il me laissa complètement aux bons soins de M. Robinson. Je sentais que j’allais mourir. Quand vint la crise, je tombai en défaillance. Les Robinson prièrent, et Dieu leur donna l’assurance que je m’en tirerais. J’étais suffisam­ment conscient pour me rendre compte que si Dieu me reprenait à Lui, je me sentirais bien confus en sa présence. Je ne croyais pas qu’il me dirait: «Cela va bien, bon et fidèle serviteur.» Le cinquième jour, je repris connaissance et m’écriai: «Seigneur, sauve-moi.» Quand M. Robinson entra dans la chambre, je dormais paisiblement; la crise était passée. Pendant ma maladie, une conférence à l’occasion de la nouvelle année avait eu lieu, et bien des prières étaient montées à Dieu pour ma guérison. Pour moi, c’était l’illus­tration du repos qui est notre privilège lorsque nous nous confions dans le Seigneur. La sollicitude des Chinois priant pour ma guérison était touchante.

50

CONDUIT PAR SA MAIN

Huit jours plus tard, je pus me lever durant quelques heures, mais sans pouvoir encore sortir. Je pris conscience alors de la dette de reconnaissance que j’avais envers les Robinson. Je commençai à prendre intérêt aux événements, aux lettres et aux livres. Le jour de Pâques, M. Robinson m’aida à faire quelques pas dehors. Il me semblait que mes jambes ne m’appartenaient pas, mais c’était si bon de regarder les collines, le cerisier et le pêcher en fleur, les belles petites roses que j’avais plantées l’année précédente. Mon appétit revint, je me mis à penser aux bonnes choses que nous mangions à la maison.

Le lendemain, je reçus deux paquets. Je fus surpris de leur grandeur. Ils étaient si bien emballés que je transpirai en les ouvrant. Ils contenaient du fromage suisse, du chocolat au lait, des biscuits et beaucoup d’autres articles doublement appréciés du fait que nous en étions privés depuis longtemps. Ces paquets venaient de loin, par chemin de fer, par bateau, portés à dos d’homme à travers la montagne. C’étaient les premiers colis de nourriture que je recevais. Dieu a permis leur arrivée juste au moment où j’en avais le plus besoin. Mon église à Manchester les avait envoyés pour Noël, mais ils arrivèrent au printemps.

Je restai confiné dans ma chambre pendant près de trois mois parce qu’on croyait que c’était une maladie infectieuse, n’osant même pas écrire à la maison. Au cours de cette année, quatre missionnaires moururent du typhus dans cette contrée.

Du quartier général de la Mission à Chang-hai, je reçus le conseil suivant: «Vu la grave atteinte de typhus que vous avez subie, il serait bon que vous viviez autant que possible en plein air. Il ne faut pas trop étudier, ni vous fatiguer. En observant ces conseils, vous serez bientôt tout à fait remis. » La lettre continuait en me remerciant de mon appré­ciation élogieuse des soins que M. et Mme Robinson m’avaient

LA FAMINE

51

donnés. « Dieu les récompensera car, ce qu’ils vous ont fait, ils l’ont fait comme au Seigneur. »

La famine était en régression; on pouvait maintenant obtenir plus facilement de la nourriture. Les prix dans tous les domaines avaient augmenté, mais tous nos besoins furent comblés.

CHAPITRE V

**UNE JEUNE SUISSESSE**

«Alfred, je connais une jeune fille que vous devriez épouser», m’avait dit confidentiellement Peter Oleson, peu après mon arrivée à Tsunyi. Je me mis immédiatement sur mes gardes.

«C’est Rose Piaget, continua-t-il, une aimable Suissesse; elle vous conviendrait de toutes manières. » Encore une fois, je me tins sur la défensive.

A l’arrivée des Robinson, Peter Oleson suggéra que ce serait gentil que nous les laissions seuls pendant que je l’accompagnerais à Kweiyang. Je n’osai pas refuser, bien que j’eusse la certitude que le but de ce voyage était de me faire rencontrer Mlle Rose Piaget.

Je découvris non seulement qu’elle était particulière mais qu’elle venait aussi d’une famille particulière. Elle était vraiment charmante. Mais, nous désirions avant tout connaître la volonté de Dieu à notre égard.

Rose naquit le 18 septembre 1894 à La Côte-aux- Fées, village ou plutôt série de hameaux des montagnes du Jura neuchâtelois, bien connu par son horlogerie et entouré de champs cultivés, de pâturages et de forêts. La fabrique Piaget s’est acquis une réputation mondiale et ses ouvriers sont parmi les plus fameux horlogers de la Suisse.

UNE JEUNE SUISSESSE

53

Engagée par la *Mission à l\* Intérieur de la Chine,* Rose partit pour la Chine en 1920. Comme moi-même, elle a entendu l’appel de Dieu par le message d’un missionnaire. Mlle Louise Kohler, de La Côte-aux-Fées également, a été missionnaire en Chine durant cinquante ans et est revenue une seule fois en congé. C’est à l’occasion de ce congé qu’elle a rencontré Rose Piaget, et Dieu s’est servi de cette circonstance pour lui adresser un appel.

Après avoir étudié la langue à Yangchow, Mlle Piaget fut envoyée dans le sud-ouest, accompagnée de Chang-hai à Kweichow par Mlle Kohler. Elle découvrit les difficultés, les dangers, les mauvaises communications, le voyage inter­minable et la constante activité des bandits. Elles arrivèrent enfin à la station de Mlle Kohler, Tungshow, en septembre 1921, après un voyage de quatre mois.

«C’est avec une profonde reconnaissance, écrivait Rose, que je peux revoir tout le chemin parcouru, par lequel le Seigneur m’a conduite. Il a accompli des miracles, il a envoyé des anges devant moi qui m’ont protégée. Il a veillé sur moi et m’a préparée pour son service. »

Dans l’ancienne cité de Kweiyang, capitale du Kweichow, elle continua l’étude de la langue. Il est extrêmement fatigant de mémoriser les dessins des caractères chinois. Un proverbe chinois dit: «Toutes choses sont difficiles au commence­ment.» Deux années s’écoulèrent avant qu’elle pût, pour la première fois, donner une seule leçon à l’école du dimanche. Le sujet était: l’appel de Samuel; elle fut heureuse de constater l’intérêt des enfants. Elle allait vendre des livres avec son professeur chinois, se rendait à l’hôpital, visitait des femmes en prison. En 1925, elle quitta Kweiyang pour Chenyuan, à sept jours de marche, dans la même province, où il y avait beaucoup de brigands menaçant une population sans défense. On entendait des coups de fusil autour de la station, de violents combats faisaient rage. Les bandits

54

CONDUIT PAR SA MAIN

s’emparaient de tout ce que les gens possédaient, même de leurs vêtements; plusieurs villageois furent enlevés.

En décembre 1926, lorsqu’une multitude de Chinois prirent position contre les étrangers, des milliers de mission­naires durent quitter la Chine. Rose se demandait si elle devait s’en aller. Elle put cependant rester jusqu’au terme de son premier séjour, et partit en congé l’année suivante.

Après un voyage de vingt-neuf jours en chaise à porteurs, pendant lequel elle prit soin d’un orphelin d’une année, elle continua le voyage par train pour Hanoï et Haiphong. Elle arriva à Marseille en septembre 1927, après une absence de sept ans.

Des volontaires missionnaires de la province du Kiangsi, où l’œuvre était déjà bien établie, vinrent dans notre province négligée pour tenter de lui donner un nouvel essor. Parmi eux se trouvaient Mlle Wray et Mlle Twidale, qui passèrent quelques mois avec nous avant de se rendre sur le champ de travail qui leur était assigné. Pendant leur séjour, Mlle Twi­dale tomba sérieusement malade. On me demanda d’accom­pagner ces demoiselles, pour les dix étapes jusqu’à Chungking. Pour gagner deux jours de voyage, nous prîmes un bateau et descendîmes une rivière aux nombreux rapides. Durant ce voyage/ nous rencontrâmes deux fois des bandits qui nous délestèrent de la plupart de nos bagages. Pendant quelques heures, ils me retinrent captif, mais me relâ­chèrent. C’est avec soulagement que nous atteignîmes Chungking.

Pour le retour, je pris une autre route plus à l’intérieur, ce qui me permit de visiter une missionnaire veuve, avec qui je passai quelques jours en attendant le départ d’un bateau à vapeur. Là, je reçus l’ordre de retourner à Chungking pour accompagner trois femmes qui se rendaient en province. J’ignorais qui étaient ces personnes et c’était bien la dernière

UNE JEUNE SUISSESSE

55

chose au monde que je désirais faire, après tous les dangers que je venais de courir avec les deux demoiselles mission­naires. Je changeai rapidement d’idée, car l’une de ces dames était Rose Piaget, de retour de congé. Etait-ce la main de Dieu?

Nous formions presque une caravane: les dames en chaise à porteurs et plus de vingt coolies. Avant d’atteindre Tsunyi, un coolie se sauva, emportant des effets appartenant à Rose. Le chef des coolies le poursuivit et retrouva les paniers à peu près vides dans un bois. Plus tard, on me taquina: «Vos yeux étaient davantage fixés sur la jeune fille que sur les coolies ! »

Personne ne doit se marier à la légère. Je savais que Rose avait consacré sa vie à Dieu et à la Chine, et qu’elle prendrait la chose au sérieux. Tout au long du voyage, nous avons parlé tout en nous tenant sur la réserve. fûlomètre après kilomètre, je pensais à tout cela en résistant à l’impulsion qui me poussait à prendre Rose dans mes bras. «La vie est courte, pensais-je, j’ai plus de trente ans!» Une autre voix me disait que je n’étais pas digne d’une telle jeune fille.

Nous nous séparâmes, puis je lui écrivis. Rose prit deux semaines de réflexion. Comme deux semaines peuvent paraître longues! Tourmenté, je priais, tout en ayant sans cesse le visage de Rose devant mes yeux. «O Dieu!... si cela était possible...» Elle demanda l’avis de sa supérieure; elles prièrent ensemble et Rose m’écrivit. J’eus de la peine à contenir mon impatience en allant joyeusement la retrouver. «Tout d’abord, il faut que je demande le consentement de mes parents », me dit-elle. Elle me montra les photographies de tous les membres de sa famille; il me sembla qu’ils étaient assez nombreux pour remplir un village. C’est le conseil de famille, dit Rose en riant; il vous faut leur écrire. J’écrivis deux lettres à ma famille, une par la voie normale et l’autre par la Sibérie:

56

CONDUIT PAR SA MAIN

«J’ai demandé à Mlle Rose Piaget d’être ma femme; elle y a consenti. Nous attendons l’approbation de nos familles pour annoncer publiquement nos fiançailles. J’étais seul ici à Noël, j’en fus heureux, bien tranquille pour prier et faire ma demande en mariage, ensuite pour écrire à ses parents. Que Dieu est bon de me donner une telle joie! A la fin de janvier, je fus invité par notre surintendant, M. Smith, à passer quelques jours à la station où vit Rose, à Kweiyang. Rose est si charmante, vous l’aimerez aussi. Nous avons eu beaucoup de plaisir à être ensemble. J’ai peine à croire que mon départ pour l’Europe soit si proche, après sept années passées ici. Je voyagerai par bateau, cela m’aidera un peu à me réadapter à la vie qui m’attend au pays; j’en ai bien besoin. »

De Suisse et de Manchester arrivèrent des lettres. Nos Barents approuvaient notre décision. Je n’avais jamais été issi heureux, mais avant notre mariage nous allions être parés par un congé abrégé. Je l’avais pourtant attendu, *r&c* impatience, ce congé; maintenant, il me paraissait moins irgent !

A la fin de mars 1930, je reçus un télégramme de Chang-hai, me donnant la permission de préparer mon départ et, à la fin d’avril, je descendais le Yangtsi sur le bateau S. S. *Ping Wo.* L’un des officiers était de Liverpool; j’eus grand plaisir à l’entendre parler son dialecte. Oh! comme j’avais besoin de me réadapter! Le premier officier se tenait devant la porte de sa cabine lorsque je passai par là. Provenant de l’intérieur, j’entendis un beau chant. Voyant mon étonnement, l’officier m’invita à entrer. Je vis que ces sons venaient d’un appareil de radio, le premier que je voyais. L’officier me regarda comme si je sortais de l’arche de Noé!

Le bateau mit quarante-deux jours de Chang-hai à Londres. J’en profitai pour étudier le français, en vue de la visite que je ferais aux parents de Rose. Je lui avais

UNE JEUNE SUISSESSE

57

promis de voir sa famille avant mon retour en Chine. Son père, qui avait été un habile horloger, était aveugle et diabétique.

Ma famille n’est pas démonstrative, mais elle m’avait préparé une chaleureuse réception et bien des surprises. Je vis de nouveaux visages, d’autres manquaient. Beaucoup de choses étaient inchangées. J’arrivai pour fêter le soixante- dixième anniversaire de mon père; je n’aurais pas voulu manquer cette fête. Cependant, je ne pouvais m’installer à demeure; la Chine était ma base, je n’étais plus qu’un visiteur en Angleterre.

Les mois passèrent rapidement. En février 1931, je fis mes adieux à ma famille et me rendis en Suisse, où je n’étais pas retourné depuis l’âge de cinq ans, pour rencontrer 1: grande famille de Rose et visiter l’institut biblique où ell avait fait ses études. Son père, très faible, était alité. Marna invita toute la famille à s’asseoir autour de la table: quatorze de leurs dix-sept enfants, sept filles et sept fils encore vivants, étaient présents, tous mariés sauf Rose.

«Je perds ma Rose», dit maman, sans pouvoir retenir ses larmes. Je me sentis coupable, mais, dès ce jour, je fis partie de cette merveilleuse famille suisse. Le père, pré­sident de l’Eglise libre, pria en tenant mes mains dans les siennes.

De retour à Chang-hai, je trouvai huit lettres de Rose; quelques-unes étaient revenues d’Europe. Notre mariage fut fixé au 10 juin à Kweiyang. De nombreux missionnaires étaient présents. La cérémonie, moitié en anglais, moitié en chinois, fut présidée par le pasteur Jones, assisté par le diacre Yeh. De nombreux amis chinois se joignirent à nous pour le repas de noce.

Nous nous rendîmes en chaises à porteurs pour nouveaux mariés jusqu’à Tsingchen, un avant-poste à 38 km. de Kweiyang, où nous passâmes notre lune de miel. Lorsque

58

CONDUIT PAR SA MAIN

nous approchâmes du but, des chrétiens vinrent nous saluer avec enthousiasme. Il était près de minuit lorsque nous fûmes enfin seuls.

Notre premier foyer fut à Chenyuan, à la frontière du Honan. Peu après notre mariage, nous reçûmes des nouvelles des noces d’or des parents Piaget. Tous les proches parents y assistèrent; il y avait trente-six petits-enfants. Papa fut conduit à la chapelle pour la cérémonie où il put, pour la dernière fois, s’adresser à la famille rassemblée. Il mourut le mois suivant.

Le problème le plus délicat à Chenyuan était l’opium. Certains drogués ne parvenaient pas à se libérer de cette passion ce qui les empêchait de devenir chrétiens. Mais un fumeur d’opium qui assistait aux réunions de notre chapelle devint croyant grâce au témoignage d’un colporteur biblique. Cependant, à son grand désespoir, le terrible désir de fumer ersistait. «Je suis chrétien, je ne dois plus faire cela», se sait-il. S’il était venu nous trouver, nous aurions pu l’aider, conseiller. Il vécut des journées difficiles. Le quatrième \*ur, n’y tenant plus, il alluma la lampe, prépara l’opium. Jomme il s’étendait pour fumer, il ressentit une douleur à la nuque. «C’est Jésus qui me dit de ne pas le faire», dit-il, et il mit délibérément l’opium de côté. Trois jours encore, il endura le supplice du besoin de fumer, mais les semaines suivantes il en souffrit de moins en moins. «Je suis libre», dit-il lorsque nous le vîmes. Bien qu’ayant été un esclave de l’opium durant trente ans, il devint l’un des plus fidèles chrétiens de l’église et, par cette délivrance, rendit un témoignage à la puissance de Dieu.

Nous avions aussi des causes de découragement. Nous étions peinés par l’état spirituel de notre évangéliste. Avec quatre missionnaires, nous priâmes durant trois jours pour demander sa délivrance ou son départ. Peu de temps après, il donna sa démission en tant qu’évangéliste tout en restant

UNE JEUNE SUISSESSE

59

membre de l’église. Les diacres et les membres de l’église furent un réconfort pour nous durant cette période difficile. L’œuvre se maintint grâce à leur bonne volonté pour assumer plus de responsabilités.

Entre 1930 et 1932, deux cents nouveaux missionnaires vinrent en Chine, en réponse à la prière. L’un d’entre eux, Gordon Smith, d’Australie, resta quelque temps avec nous, passant ses journées à étudier le chinois, puis s’en alla à Kuichow. Sa présence était pour nous un encouragement. Combien la Chine avait besoin de ces missionnaires. Pour des millions de personnes, la vie était incertaine. Les exécu­tions étaient chose courante. A quatre reprises j’avais eu maille à partir avec des bandits. Le fameux trio Mildred Cable, Francesca et Evangéline French avait été arrêté et retenu pendant des mois. «Nous sommes dans une tempête satanique», écrivait Mildred Cable.

C’est dans de telles circonstances que deux jeunes femmes. Grâce Emblen et Elizabeth Stair, vinrent rouvrir la statior missionnaire de Szenan. Rose et moi les accompagnâmes durant leur voyage de cinq jours et pendant leur installation. En les quittant, nous étions très inquiets à cause des bruits qui circulaient au sujet des brigands rôdant dans la contrée, et aussi parce que certaines routes étaient bloquées. Leur situation était celle de centaines de femmes missionnaires, pionnières de l’Evangile, se trouvant dans des endroits où des hommes auraient eu peur de se rendre. Des années auparavant, Hudson Taylor avait écrit: «Il n’y a rien d’autre que la protection de Dieu. Les villes étaient entourées de murailles, plusieurs d’entre elles abritaient dix à douze mille personnes. Elles étaient souvent en état de guerre l’une contre l’autre. Celui qui était bien reçu dans une ville devenait par là-même suspect dans une autre. Mais, dans de telles circonstances, la main protectrice de Dieu se manifestait d’autant plus.»

60

CONDUIT PAR SA MAIN

Il y avait aussi des encouragements. Lazarus Yang, le fils de notre colporteur biblique, âgé de onze ans, avait assisté pendant une semaine à des réunions de prière en vue d’autres réunions spéciales. Après l’une d’elles, il dit à son père qu’il ne se sentait pas bien. « Si tu as mal à l’estomac, tu ferais bien de prendre un remède», lui dit son père. «Papa, ce n’est pas l’estomac qui ne va pas, c’est mon cœur. » Il éclata en pleurs. «Pendant que nous priions, Dieu m’a montré la noirceur de mon cœur; je suis un grand pécheur.» Puis, il confessa ses fautes. «Depuis des années, et ce matin même, j’ai volé dans ta bourse une centaine de pièces. J’ai aussi été mauvais élève à l’école, j’ai juré et menti.» Seul le Saint-Esprit peut avoir conduit mon fils à s’humilier ainsi, nous dit son père; il ne l’aurait jamais fait si je l’avais battu pour qu’il avoue es fautes.

Les réunions spéciales commencèrent et Lazarus, à luveau convaincu de péché, avoua à son père qu’il n’avait nfessé qu’à moitié ses fautes, qu’il était prêt à tout dire laintenant.

D’autres personnes de l’église, convaincues de péché, trouvèrent le pardon. Ce fut un temps béni pour nous.

CHAPITRE VI

**CAPTIFS**

Notre surintendant pour le Kweichow invita les mission­naires à se réunir afin de prier pour un réveil. Des dizaines de milliers de gens des tribus de notre province s’étaient donnés à Dieu. En revanche, dans les villes, le nombre des chrétiens n’était que de quelques centaines malgré de: décennies de témoignage.

Après un voyage de dix jours jusqu’à Anshun, nous rencontrâmes plusieurs missionnaires. Rien n’avait été orga­nisé, il n’y avait que de la soupe à disposition. Nous étions vingt-quatre, nous désirions que Dieu nous accorde une nouvelle vision. Quelques-uns jeûnèrent et prièrent toute la nuit. D’autres passèrent par une véritable expérience spirituelle.

Les réunions avaient déjà commencé depuis deux ou trois jours lorsque nous arrivâmes; elles durèrent encore dix jours. Une lettre dans laquelle nous reconnaissions nos erreurs fut envoyée aux églises. Nous n’avions pas su remettre les responsabilités aux chrétiens chinois, nous les avions privés d’autorité et nous n’avions pas accepté notre véritable rôle de serviteurs. Nous ne nous étions pas attendus à Dieu comme nous aurions dû le faire.

Je confiai à Rose que Dieu m’avait donné une promesse spéciale durant une période mise à part pour la prière. La

62

CONDUIT PAR SA MAIN

voici: «Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » (Rom. 8: 37.) Et voici celle que j’ai reçue, dît Rose: «Toute puissance m’a été donnée dans le ciel et sur la terre.» (Mat. 28: 18.)

Nous prîmes congé de nos collègues missionnaires dans un esprit d’attente, conscients que le Tout-Puissant était avec nous. Nous pensions au refrain que nous avions chanté: «J’irai avec Lui dans le jardin, avec Lui au jugement, avec Lui partout.»

En cours de route, le dernier dimanche de septembre 1934, nous nous arrêtâmes à Kuichow, station nouvellement ouverte par M. et Mme Arnolis Hayman. Nous étions accompagnés par Su En-Lin. Lors d’une rencontre, je parlai de la trans­figuration, disant que sitôt après les disciples furent confrontés avec le diable. La plaine suit inévitablement la montagne. Pour Christ, après la gloire, il y eut l’agonie de Gethsémané et le Calvaire. Le soir, je prêchai dans la rue principale devant me grande foule, tandis que Rose parlait à des femmes, à ’intérieur d’une maison. Plusieurs d’entre elles manifestèrent le désir de suivre Christ.

Enthousiasmés par les jours de prière, encouragés par la décision des femmes, nous avons passé avec les Hayman un dimanche très agréable. Le lendemain matin, nous poursui­vîmes notre voyage avec joie. M. Hayman nous accompagna jusqu’à la sortie de la ville. «Bon voyage, faites attention.» Nous nous retournâmes pour lui faire signe de la main; bientôt il fut hors de vue. Nous ne pensions pas qu’en moins de vingt-quatre heures nous allions nous revoir dans une circonstance bien différente.

C’était le 1er octobre, douzième anniversaire de mon départ pour la Chine. Nous pouvions choisir entre deux routes: l’ancienne qui était plus longue ou une autre mieux protégée, en partie du moins, par des soldats. C’est celle-ci que nous suivîmes.

CAPTIFS

63

A environ 500 m. du village où nous avions l’intention de passer la nuit, alors que nous gravissions une petite colline, des hommes armés surgirent des buissons. Rose était un peu en avant dans une chaise à porteurs. Un revolver fut braqué sur elle. «Ne tirez pas, dit-elle, prenez ce que vous voulez. »

C’était difficile de communiquer avec ces hommes, leur dialecte était différent de celui de notre province, mais le revolver s’abaissa. Rose croyait qu’il s’agissait de voleurs qui en voulaient à nos bagages, comme d’habitude. J’essayai de lui faire signe. Je fus conduit, attaché par le bras, au bas de la colline. Avec soulagement, je vis que Rose continuait dans sa chaise à porteurs. Je me demandais qui étaient ces brigands. Ils me dirent tout de suite qu’ils étaient des communistes, soldats de l’armée rouge, des disciples de Lénine et de Marx. Tout en descendant la colline, je vis des gens entourant le village; la situation me paraissait tendue.

Sur les murs étaient inscrits des mots d’ordre en grands caractères, qu’on pouvait lire de loin. Parmi nos ravisseurs se trouvaient des femmes aux cheveux courts, vêtues comme des hommes.

Nous étions tombés dans les mains des communistes du Kiangsi qui étaient en route vers le Kweichow. Ils préten­daient battre en retraite. Us faisaient partie de ce que l’on a appelé ensuite la «Longue Marche». Le gros de l’armée comptait 85 000 soldats et 15 000 partisans.

Nous fûmes dirigés vers de grandes écuries, et là, selon la meilleure tradition de l’armée rouge, la plupart de nos bagages nous furent restitués, y compris les dollars que nous avions emportés pour notre voyage.

S’ils ne désiraient pas ce que nous possédions, pourquoi donc nous avaient-ils arrêtés? Nous l’apprîmes bien vite quand ces hommes nous conduisirent dans la maison où habitait le juge principal, qui nous accusa d’être des espions

64

CONDUIT PAR SA MAIN

à la solde d’un gouvernement impérialiste. Selon le credo communiste, les missionnaires sont des espions, des agents d’un gouvernement, dissimulant leurs intentions sous le couvert de la propagation de leur religion. Je lui dis que nous servions seulement Jésus-Christ. «Qui est votre Dieu pour qu’il vous laisse tomber entre nos mains?» dit-il en riant.

Je lui répondis: «Il nous a envoyés pour vous dire qu’il est le Dieu vivant.»

«Vous allez écrire des lettres, dit-il. Au consul de Suisse, à M. Gibb, directeur pour la Chine de la *Mission à ! Intérieur de la Chine,* à Jack Robinson, responsable de la Mission dans la province, et à l’église de Chenyuan. » Ces lettres réclamaient une rançon de 100 000 dollars pour chacun de nous.

«Impossible, murmurai-je, 200 000 dollars!» J’écrivis out de même ces lettres, sachant qu’elles inciteraient à la •rière.

La femme du juge était assise au bord d’un lit et m’obser­vait. Elle paraissait avoir été endurcie par la vie qu’elle menait, mais, lorsqu’elle parla, je remarquai qu’elle était plaisante et avait sans doute reçu une bonne éducation. Je m’adressai à elle en faveur de Rose: «Elle ne pourra pas supporter ces voyages, elle vient de mettre au monde un enfant prématuré qui n’a pas vécu; nous avons eu du chagrin. La vie des soldats sera trop dure pour elle.»

«Je suis aussi une femme, répliqua-t-elle fièrement; elle s’endurcira comme moi.»

Lorsque je dis au juge et à sa femme que nous appartenions à Jésus-Christ, elle lui dit que je prononçais des mots diabo­liques, ce qui signifiait pour elle quelque chose de super­stitieux, d’inconnu.

Il n’y avait pas beaucoup de place pour se loger au village et dans les environs où stationnaient des milliers de soldats.

CAPTIFS

65

Rose trouva un lit bas fait de quelques planches irrégulières, qu’elle partagea avec la jeune fille des Hayman qui était avec nous lorsque nous fûmes arrêtés. Autour de nous, les soldats dormaient entassés sur le plancher; je ne savais où me coucher. J’essayai de dormir sur une chaise à dossier droit mais, cette nuit-là, je n’aurais pu trouver du repos nulle part.

Avant l’aube, on nous apporta une petite corbeille de riz et une écuelle de choux, pour le déjeuner. Nous n’avions pas faim. Avant le lever du jour, la compagnie se mit en marche. Notre groupe comprenait la jeune fille des Hayman, notre cuisinier, quatre coolies et moi. Il pleuvait; les premiers kilomètres furent parcourus à une allure d’escargot.

«J’irai avec Lui dans le jardin,

Avec Lui au jugement, avec Lui partout.»

Ce refrain traversait nos pensées; cela avait été si facile de le chanter! La compagnie se dirigeait vers Kuichow où se trouvait la station des Hayman. En voyant cela, nous primes peur, craignant qu’ils n’aient pas le temps de fuir. La ville était bâtie sur une colline; ce n’était pas facile d’y pénétrer. Quand les citoyens virent les milliers de soldats, ils n’offrirent que peu de résistance. Ceux qui n’avaient pas d’armes jetaient des pierres aux assaillants, mais ils furent bientôt submergés.

L’armée rouge avait un slogan de quatre lignes: L’ennemi avance, nous battons en retraite; L’ennemi campe, nous le harcelons;

L’ennemi est fatigué, nous l’attaquons;

L’ennemi bat en retraite, nous le poursuivons.

A l’intérieur de la cité, les Hayman, avertis par un magis­trat, préparèrent leurs bagages et habillèrent les enfants afin de s’enfuir. Malheureusement, les événements se précipi-



66

CONDUIT PAR SA MAIN

tèrent. A 9 h. du matin déjà, la troupe entrait dans la ville. Un détachement de soldats qui se rendit à la Mission trouva la famille Hayman et Mlle Grâce Emblen qui furent emmenés où nous nous trouvions prisonniers.

Le général Hsiao Kch, de la 6e armée, le juge Wu et deux autres officiers, dont l’un avait mis le manteau de pluie de M. Hayman, vinrent discuter des conditions de la rançon. Ils nous dirent que nous devrions être exécutés, mais que par condescendance ils accepteraient une amende de 100 000 dollars pour chacun de nous. Le juge proposa de ne demander que 50 000 dollars pour chacun des deux enfants Hayman, mais le général insista en disant que les jeunes étaient des impérialistes en puissance et il exigea la même rançon pour chacun, à savoir 500 000 dollars pour les nouveaux venus.

M. Hayman et Mlle Grâce Emblen durent écrire des 'lettres. Rose me dit: «J’ai reçu un message de Dieu.» Elle rait pu garder sa Bible quand on avait essayé de la lui endre. Réveillée avant l’aube, elle attendait qu’il fasse fisamment jour pour pouvoir lire et elle ouvrit au hasard . Bible au psaume 124: «Notre âme s’est échappée comme /oiseau du filet de l’oiseleur. Le filet s’est rompu, et nous nous sommes échappés. Notre secours est dans le nom de l’Eternel qui a fait les cieux et la terre.»

Nos coolies furent relâchés le jour suivant. Après nous être concertés, nous avons adressé une pétition au juge pour obtenir la libération des femmes et des enfants, ce qui nous fut accordé. Mais comme nous représentions trois nationalités différentes, le juge et le général exigèrent qu’un ressortissant de chaque pays soit gardé comme otage. Mlle Emblen pour le Canada, M. Hayman pour la Nouvelle-Zélande et moi- même pour la Suisse. La libération des femmes et des enfants fut une grande concession de leur part, mais la rançon resta fixée à 700 000 dollars.

CAPTIFS

67

La perspective de la séparation me rendait muet, mais une grande paix remplissait le cœur de Rose. C’est entourés de monde que nous nous dîmes adieu. «Es-tu bien?» me demanda Rose. «Très bien, lui répondis-je, mais encourage les gens à prier pour nous. » Pendant quelques secondes, nous restâmes dans les bras l’un de l’autre. Je pensais que la séparation pourrait durer des jours, mais Rose me dit positivement: «Nous sommes dans la main de Dieu. »

J’étais très inquiet de la laisser sans protection. J’espérais que les soins aux enfants les occuperaient suffisamment, elle et Mme Hayman, pour qu’elles ne se mettent pas trop en peine pour nous. «Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons avec Lui», fut la pensée de Rose au moment de la séparation.

Elles retournèrent à la maison de la Mission qui avait été complètement saccagée. Seuls quelques livres et quelques poteries avaient été épargnés.

Rose désirait faire connaître à la Mission ce qui était arrivé. Malheureusement, la ville était dans un tel état qu’il était impossible d’envoyer un message. L’employé du bureau des télégraphes avait été battu à mort et son père fait prisonnier. Un colporteur débrouillard offrit d’aller à la recherche d’un autre bureau de télégraphe.

Rose écrivit à ses parents : «Nos cœurs sont déchirés. Nous savons que rien n’arrive sans la volonté de Dieu. Nous prions pour que M. Hayman et Alfred trouvent les réponses justes aux questions qui leur sont posées par ces hommes méchants et qu’ils soient revêtus de patience et d’endurance. J’ai confiance que le Seigneur vous aidera à recevoir cette terrible nouvelle comme étant permise par Lui. Job a été tenté, mais pas au-delà de ses forces; il en sera de même pour nos bien- aimés. »

Cet été-là, Rose avait écrit à ma mère pour l’informer de son accouchement prématuré. Maman lui avait répondu

68

CONDUIT PAR SA MAIN

longuement. Depuis notre arrestation, Rose considérait ce qui s’était passé d’une manière différente.

«Je vous remercie de votre sympathie. Je regrettais surtout à cause de mon cher Alfred qui aime tant les enfants et qui aurait été heureux d’en avoir un. Dieu savait ce que les prochains mois nous réservaient et maintenant je Le loue d’avoir conduit merveilleusement toutes choses. Il l’a fait par amour pour nous épargner de plus grandes souffrances et des situations dangereuses. Il fait tout pour notre bien; aussi, je veux croire que l’épreuve actuelle émane de son grand amour. »

En ce même mois d’octobre 1934, John et Betty Stam furent assassinés dans la petite ville de Miaosheo. Comme leur Maître, ils furent conduits sur une colline pour y mourir. >ur petit bébé, Hélène-Priscille, n’avait pas été vue par les iieurs; aussi fut-elle sauvée et durant plusieurs jours elle fut Soignée par l’évangéliste Lo, avec son propre bébé. La petite rescapée fut amenée au foyer de la *Mission à V Intérieur de la Chine,* à Wuhu, en décembre 1934. Elle portait les habits confectionnés par sa mère, qui l’en avait revêtue le matin où les soldats rouges avaient envahi la ville.

Dans sa propre angoisse et dans sa solitude, Rose souffrait pour cette petite.

«Quand le tentateur m’insinue des doutes et remplit mon cœur de crainte, je me réfugie dans ma Haute Tour, mon Refuge, mon Rocher, mon Seigneur.»

CHAPITRE VII

**ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE**

Les premiers jours s’écoulèrent avec des moments de profonde réflexion, et nous nous demandions si nous rever­rions nos épouses, si nous pourrions supporter le mauvais temps et les longues marches. Nous pensions à nos ravisseurs qui n’étaient certes pas tous des bourreaux; cependant, quelques-uns d’entre eux étaient des fanatiques capables d( tuer un homme aussi facilement qu’un poulet. Ils s’étaien. voués, avec cruauté, à ce qu’ils croyaient être une cause honorable.

Après une marche de 8 km. dans la boue, on donna la chaise à porteurs de Rose à Mlle Grâce Emblen. Mais, étant une personne plutôt corpulente, elle était trop lourde pour les deux porteurs dans de telles conditions; aussi devait-elle souvent marcher. Ce jour-là, nous ne fîmes que 24 km.

Alors que nous étions dans l’inquiétude, nos gardiens célébraient leur victoire de Kuichow en prenant un bon repas de porc frais, d’algues, d’œufs et de tout le butin conquis.

A Manchester, le jour de Pentecôte, des milliers d’enfants des écoles du dimanche, vêtus de leurs plus beaux habits, avaient coutume de défiler dans les rues de la cité, bannières et musiques en tête, lors de leur cortège annuel.

Ici, tout se passait avec hâte, comme si le temps était compté. Dans chaque localité, des affiches de plusieurs

70

CONDUIT PAR SA MAIN

couleurs étaient collées partout avec des slogans comme ceux-ci: «Le Gouvernement des Soviets est la seule espé­rance de la Chine», «A bas les propriétaires et les capitalistes qui se partagent notre pays», «Ne payez pas vos dettes aux riches», «La religion est l’opium du peuple», «Prenez vivant Chiang Kai Shek»! Les hommes chargés de la propagande formaient une équipe active. Munis de bidons de peinture et de feuilles imprimées, ils menaient à bien leur travail. Nous faisions partie de leur propagande; ce fut un choc de nous en rendre compte.

Quand nous marchions, nous devions garder notre rang dans la longue file. Grâce ne le pouvait pas, ce qui lui valut d’être accompagnée de gardiens. Un soir, M. Hayman et moi, étiquetés de bandes de papier rouge indiquant notre natio­nalité, fûmes contraints de nous asseoir sur des chaises, dans la rue principale du village. Comme nous, Grâce fut exposée lans la rue du village quand elle nous rejoignit une ou deux eûtes plus tard. Les curieux passaient près de nous en lisant des commentaires sur nos cheveux blonds et nos yeux jâles. «Grands nez, nez crochus, diables d’étrangers, impé­rialistes dignes de mort», criaient-ils, augmentant ainsi notre tension. Celui qui nous exhibait était rayonnant de joie. Il répétait sans cesse que les Rouges venaient de remporter une grande victoire sur les étrangers et que la société reli­gieuse devait payer une forte rançon. Les spectateurs se faisaient de plus en plus nombreux, car la nouvelle de notre épreuve s’était vite répandue. Cependant, tous les visages ne.reflétaient pas l’hostilité. Je pensais que Christ aussi avait dû chercher un regard aimable dans la foule. La plupart du temps, nous baissions la tête, par lassitude mais aussi pour prier pour nos épouses et pour Grâce, espérant que notre moral tiendrait bon.

Notre place de repos fut un tas de grains qui nous servit de lit. Un petit morceau de lard dans un bol avec une mèche

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE

71

faite de chiffon nous servit de lampe qui brûla toute la nuit. Un homme armé montait la garde dans l’obscurité.

A l’étape suivante, le général Hsiao Keh, qui n’avait que vingt-cinq ans, me fit appeler pour que je lui traduise une carte topographique en français de la province du Kweichow. Il voulait tout connaître des routes et des villes. Il cherchait à éviter les routes carrossables. C’était un chef vif, enthou­siaste, dont la foi et la détermination se lisaient dans ses yeux. Sa vie était continuellement en danger, mais il ne s’en plaignait pas. Il était facile de comprendre pourquoi ses hommes le suivaient si joyeusement.

A une halte suivante, un magistrat vint s’asseoir vers nous. Je lui montrai une Bible chinoise, lui faisant remarquer que c’était insensé de vouloir combattre Dieu: «Celui qui règne dans les deux rit, le Seigneur se moque d’eux. » Il prit alors la Bible et lut lentement le psaume 2 tout entier.

Le premier dimanche, nous entendîmes des coups de feu à une certaine distance. La longue colonne, qui avait avancé toute la journée sans s’arrêter, fit brusquement halte. Nous nous laissâmes tomber au bord de la route. Profitant de ce moment d’arrêt, nous avons lu dans *Lumière quotidienne:* «Vers Toi je lève mes yeux... A Toi qui demeures dans les deux... O notre Dieu, n’exerceras-Tu pas tes jugements sur eux? Car nous sommes sans force devant cette multitude nombreuse qui s’avance contre nous, et nous ne savons que faire, mais nos yeux sont sur Toi!»

Grâce souffrait terriblement, mais elle se montrait très courageuse. Ce dimanche-là, nous dûmes battre en retraite et escalader une haute montagne. Ce fut très pénible de passer la nuit à essayer de se reposer sur le flanc escarpé d’une colline. C’était si abrupt que nous glissions continuellement. A l’aube, nous repartîmes, pâles, les nerfs tendus. Grâce avait beaucoup de peine à garder le pied ferme sur ce sentier si glissant. Si elle se foulait une cheville ou se cassait une jambe,

72

CONDUIT PAR SA MAIN

sa vie serait en danger. Elle parlait peu, gardait toute son énergie pour ne pas flancher physiquement et moralement. « Elle ne pourra pas endurer cela plus de quelques kilomètres, pensai-je, et nous avons devant nous un voyage interminable.» Nous aurions bien voulu rester avec elle pour la secourir, mais il ne nous était pas permis de rompre les rangs. Il fallut la laisser en compagnie de Su En-Lin et de ses gardiens. «Que le Seigneur lui accorde une force surnaturelle», dit M. Hayman. Une nuit, le long d’un petit sentier, elle glissa vers le précipice au fond duquel coulait un ruisseau tumul­tueux. Miraculeusement, elle fut retenue par d’épais buissons. Une autre fois, elle tomba sur la piste, épuisée, elle s’évanouit; les gardiens craignaient qu’elle ne fût morte.

De nuit, les gardiens fabriquaient des sortes de torches avec des bâtons et des branches auxquelles ils mettaient le feu. Quand il leur restait un peu de souffle, ils chantaient; mais, le plus souvent, ils ne pouvaient même plus parler.

Nous pensions que Grâce ne pourrait pas survivre aux efforts qu’elle devait fournir quotidiennement. Nous ne pouvions que remettre sa destinée dans les mains de Dieu. «Seigneur, permets qu’elle soit bientôt délivrée, très bientôt», disions-nous dans nos prières.

Nos rapports avec les gardiens étaient très courtois, ce qui nous engagea à essayer de les persuader de relâcher Grâce. Malheureusement, le juge et sa femme, qui marchaient avec nous au centre de la colonne, refusèrent catégoriquement. D’autres tentatives semblaient inutiles. Grâce nous fit partager avec elle quelques versets puisés dans *Lumière quotidienne* pour cette semaine-là: «Je ne fais aucun cas de ma vie, comme si elle m’était précieuse, pourvu que j’accomplisse ma course avec joie.» (Actes 20: 24.)

Notre anxiété augmenta un soir quand, après deux heures de repos, Grâce ne nous avait pas encore rejoints. Notre inquiétude grandit encore quand nous vîmes arriver sa

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE 73

chaise vide... Notre seul espoir était de penser que notre fidèle Su En-Li était avec elle et qu’il en prenait soin, si elle était encore en vie. Grâce, se sentant à bout de forces, avait reçu cette parole: «Restez en place, et regardez la délivrance que l’Eternel va vous accorder en ce jour.» (Ex. 14: 13.)

La route était difficile, mais jusqu’à l’aube nous dûmes avancer en marche forcée. C’est à ce moment que le gardien de Grâce nous rejoignit et nous annonça que Grâce avait été libérée. Comme on parlait aussi de «libération» lorsqu’un prisonnier avait été exécuté, nous craignions le pire.

«Marchez plus lentement, lui dit Su En-Li. J’ai entendu vos gardiens discuter, ils vont vous abandonner.» Elle ralentit... «Restez en place.» Elle s’arrêta et, à son grand étonnement, les gardiens continuèrent leur route sans se préoccuper d’elle. Fatiguée, elle s’assit par terre et attendit que toute la troupe eut disparu. Alors, elle et Su En-Li descendirent la colline et arrivèrent à une petite ferme où ils demeurèrent deux jours. Ils se rendirent ensuite à Chenyuan où des sœurs catholiques allemandes les nourrirent, les vêtirent et les logèrent.

Onze jours plus tard, la jeune servante des Hayman, Li Kung-ching, fut relâchée. Des lettres officielles lui furent remises, spécifiant que les communistes désiraient maintenant des munitions, des pièces de radio et des médicaments étrangers plutôt que de l’argent. Nous lui confiâmes secrè­tement nos lettres pour nos épouses. J’avais commencé la mienne avant la libération de Grâce.

«Dans l’espoir de pouvoir te faire parvenir cette lettre, j’écris ces quelques lignes. Les jours que nous venons de vivre ont été marqués par la bonté et la miséricorde de Dieu envers nous; nous avons éprouvé son amour et sa fidélité. Le cher Su En-Li est si dévoué, rien n’est trop pénible pour lui. Il reste auprès de Grâce et fait tout ce qu’il peut pour lui venir en aide. Il est vraiment «un fils de consolation».

74

CONDUIT PAR SA MAIN

L’amour de Dieu adoucit toutes choses pour nous. Grâce et nous restons heureux, nous recherchons sans cesse la gloire de Dieu.

*vIO octobre 1934.* Quelques jours se sont écoulés durant lesquels notre Seigneur nous a dispensé ses bontés. Je suis en pensée avec vous dans votre anxiété, mais vous savez où déposer votre fardeau. La pauvre Grâce s’est montrée courageuse, elle a beaucoup souffert. Nous venons d’ap­prendre qu’elle a été libérée, nous ne savons pas comment, nous n’avons aucun détail. Nous sommes certains que Su En-Li fera de son mieux pour la conduire chez des amis. Nous espérons qu’elle récupérera ses forces rapidement. Nos souffrances physiques ne sont rien comparées aux siennes.

*»// octobre 1934.* Une occasion se présente pour vous écrire. Li Kung-ching sera libérée demain, l’armée a dû battre en retraite. Nous avons marché de nuit, silencieusement. Nous n’avons pas été ennuyés par la vermine et généralement il n’y a pas de poivre rouge dans les aliments. Je n’ai pas le temps de vous donner des détails de nos journées. Nous avons traversé la plus magnifique contrée que je connaisse; je peux me réjouir de toutes les œuvres merveilleuses de Dieu. Continuez à prier et que tous nos chers amis le fassent aussi. Dieu manifestera sa puissance en nous délivrant de la main de nos ennemis. Je suis si heureux que cette épreuve vous ait été épargnée; car, même pour nous qui pouvons marcher, c’est loin d’être une promenade. M. Hayman et moi avons une heureuse communion. Mlle Li a beaucoup souffert durant sa captivité, par les marches forcées, par les insultes et les mauvais traitements de la part des gardiens. Nous ne l’avions jamais estimée comme étant une remar­quable chrétienne; cependant, sa confiance en Dieu a été fortifiée par ses épreuves. Menacée d’être battue et même

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE

75

menacée de mort, elle a tenu bon, refusant de renier sa foi. Sa libération a allégé notre fardeau. »

Une nuit, tandis que nous marchions lentement, l’ordre fut donné d’éteindre toutes les lumières et de cesser toute conversation. Chaque homme mettait sa main sur l’épaule de celui qui était devant lui, tâtonnant du pied, à chaque pas, le sentier rocailleux. A un certain endroit, nous risquions d’être vus par les troupes gouvernementales qui se trouvaient dans la vallée. Une fois hors de danger, les lanternes et les torches furent rallumées, ce qui donna à la longue procession l’image d’un tableau fantastique.

Si nous avions pu nous sauver et atteindre les troupes gouvernementales ; si nos gardiens n’avaient pas été si vigilants, nous aurions pu nous glisser dans l’ombre... si nous avions été repris... Que de vaines pensées! Quel délice ce serait de se coucher et de dormir dans une couverture!

Trois gardiens conduisant chacun un prisonnier terrifié marchaient près de nous. A quelques pas, les captifs reçurent l’ordre de s’agenouiller. Mal à l’aise, nous nous sommes détournés. Puis nous vîmes un jeune homme d’environ dix-sept ans essuyer son épée après les avoir décapités. Nou aurions dû craindre ce jeune homme, mais il nous témoigna, une étrange gentillesse, allant jusqu’à nous donner un pré deux morceau de sel. Cependant, nous ne pouvions oublier ce qu’il avait fait et, depuis ce jour, nous l’appelâmes «le bourreau ».

Impossible de savoir si nous avancions ou si nous reculions. Nous allions d’un pas rapide, évitant la ligne de feu quand nous apercevions des troupes gouvernementales. Etant au centre de la colonne, nous étions en sécurité, ce qui n’était pas le cas de beaucoup de nos camarades. On entendait la fusillade, on voyait de la fumée, parfois il y avait des morts et des blessés, mais les conversations roulaient plutôt sur la nourriture que sur la munition. Sous une pluie battante, nous

76

CONDUIT PAR SA MAIN

atteignîmes un village. Notre misère était aussi réelle que l’eau qui ruisselait sur nos vêtements. Les gardiens, dans le même état que nous, firent un grand feu de bois et nous invitèrent à nous déshabiller pour sécher nos habits.

Un bœuf fut tué et un gardien nous donna un gros bol de cette viande crue, coupée en tranches. Tout en marchant, nous pensions à cette viande! Le soir, nous l’avons mise sur le feu et en avons fait un délicieux ragoût. Les gardiens en ont eu aussi leur part. Ce fut notre meilleur repas depuis notre arrestation, car la plupart du temps nous étions affamés. Le lendemain, l’homme qui nous avait donné la viande vint la chercher et nous demanda ce que nous en avions fait. Nous avons compris, alors, qu’il avait eu l’inten­tion de simplement nous la faire transporter. Il ne parut pas trop fâché.

Mes souliers étaient usés. Le lendemain de notre festin de bœuf, je dus marcher pendant 8 km. avec un seul soulier. Je le dis au capitaine des gardes, qui me promit de m’en procurer une paire, mais il oublia probablement de faire le nécessaire. Le matin suivant, j’enveloppai mon pied de chiffons. Le juge s’en aperçut. Il fit enlever des galoches à un camarade et me les donnât. Je dus les accepter tout en me sentant coupable. Je fis ce que je pouvais faire: je priai pour lui. Dans ce monde, le confort des uns est souvent l’inconfort des autres. Depuis des semaines, il n’y avait pas eu de haltes assez longues pour permettre aux camarades de confectionner des sandales de paille. Plusieurs pleuraient parce que leurs pieds étaient douloureux.

Pour nous aider moralement, M. Hayman et moi chantions des cantiques. Chaque soir, nous faisions mentalement la liste des choses pour lesquelles nous pouvions louer Dieu, y compris la force pour aller de l’avant. Chaque jour, nous lisions dans le Nouveau Testament; personne ne nous l’interdisait. Pendant le mois d’octobre, les textes de *Lumière quotidienne*

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE

77

furent vraiment frappants d’actualité. Ils nous rappelaient comment Dieu avait arrêté le soleil (Josué 10), fait surnager le fer de la hache (Il Rois 6), et ouvert un chemin pour traverser la mer Rouge (Ex. 14). Ce même Dieu pensait à nous, ses armées nous entouraient, nous étions les prisonniers du Seigneur.

Vingt-sept jours après notre arrestation, nous pûmes nous reposer une journée entière. Deux fois, nous avions marché sans nous reposer, un jour, une nuit et un jour. Nous étions alors dans le Szechwan. Je fis remarquer au capitaine que nous n’avions eu que trois bons repas: une première fois lorsqu’un bœuf avait été tué, une deuxième fois quand nous avions logé dans une maison où l’on faisait des galettes de blé et enfin lors de notre premier jour de repos, alors que nous avions pu acheter deux livres de miel à un paysan.

Nous avons lavé nos vêtements, pris un bain, le premier et fait la découverte que nous étions la proie des poux. C’étar un jour de gala pour les soldats. La musique jouait, les drapeaux flottaient, chacun avait le sourire car nous avions rejoint la 2e armée du général Ho Lung. Ses troupes étaient encore plus pauvrement vêtues que les nôtres. Par cette jonction, était formée une plus grande armée ce qui faisait paraître notre cas plus désespéré. « Plus le nombre est grand, plus nous devenons insignifiants», disions-nous.

Il était question d’avoir un autre repos à Yuyuan, mais nous sommes entrés dans la ville par une porte, l’avons traversée en hâte et en sommes ressortis par une autre porte. Les troupes gouvernementales nous poursuivaient. Notre faiblesse était si grande que la femme du juge suggéra qu’on nous donne un cheval pour nous deux. Les trois jours suivants, nous eûmes une monture et un désagréable muletier. On nous logea dans la maison d’un propriétaire foncier. Parce qu’il était riche, les soldats pillèrent ses biens et ordonnèrent aux paysans de vider les greniers. «Quelle est

78

CONDUIT PAR SA MAIN

la différence entre un paysan et un propriétaire?» demandai- je. On nous répondit que si un homme laboure ses terres, c’est un paysan, mais que si d’autres le font pour lui, il est un oppresseur.

Nous restâmes tout un jour dans cet endroit, où il y eut un festin de porcs, de dindes et de poulets.

On amena un garçon accusé d’être un espion et on lui fit faire des sandales. De temps à autre, il fondait en larmes, demandant qu’on aille chercher sa mère qui témoignerait de son innocence. Tout le jour et tard dans la nuit, il fit des sandales, grelottant, car on lui avait pris ses habits chauds. Le jour suivant, il fut exécuté.

On nous confia à la 2e armée, et durant un mois nous fûmes avec cinq prisonniers inscrits sur la liste de ceux qui devaient être traités avec considération. L’un d’eux était un garçon de quatorze ans de Pensui, station où était le missionnaire loward Smith qui avait lui aussi été arrêté. Ce garçon avait sisté aux réunions d’enfants dans la chapelle, vis-à-vis de ir magasin. On demandait 1000 dollars pour sa libération.

La 2e armée ne nous fournit pas de chevaux, comme nous /avaient promis nos anciens gardiens, mais on nous donna des sandales de toile; c’était mieux que celles que nous portions. La première fois que nous marchâmes de nuit avec cette armée, on nous attacha avec des cordes comme les autres prisonniers. Nous nous reposions dans une ferme quand on amena un prisonnier d’âge moyen, réputé très riche. Après des mois d’emprisonnement et de voyage, il était hagard et en haillons. Il avait de légères blessures à la tête et aux mains produites par des balles lors de sa deuxième arrestation, ce qui n’empêcha pas qu’il soit battu. Tandis que les autres prisonniers étaient logés dans un grenier, nous étions dans une chambre, avec un matelas de paille.

Nous marchions l’un derrière l’autre, un soldat armé placé entre M. Hayman et moi, immédiatement derrière le porteur

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE

79

du drapeau rouge à étoile noire sur laquelle on voyait le marteau et la faucille. Lorsqu’il était enroulé, le fourreau qui le protégeait était une toile imperméable, prise probablement dans la chapelle de Pensui, sur laquelle était peinte la nais­sance du Christ. Sur cette peinture, on pouvait voir les bergers, leurs brebis et l’étoile de Bethléem. Ainsi, nous suivions l’étoile de Noël et, comme les bergers, nous ne savions pas où elle nous conduirait finalement.

Nos routes n’étaient que des sentiers boueux avec des pierres glissantes et des fondrières, car des milliers d’hommes et de chevaux y passaient. Les chutes étaient fréquentes, nos vêtements étaient couverts de boue. Si l’un de nos gardiens perdait parfois son sang-froid, c’est que les conditions de vie étaient assez mauvaises pour mettre le plus paisible des hommes hors de lui.

A Yungshun, lorsque les Américains catholiques et les Finlandais protestants s’enfuirent, ils laissèrent derrière eux des journaux et des livres anglais. C’était bienfaisant de voir un livre en anglais. Pendant huit jours, nous restâmes dans des cantonnements propres avec un lit. Il y avait là cinq prisonniers de longue date, dont un garçon de quatorze ans, une institutrice et deux adolescentes. Tous les prisonniers devaient passer à tour de rôle dans une pièce voisine. Nous entendions comment ils étaient interrogés, battus, et nous entendions aussi le tintement de l’argent versé.

La station missionnaire fut pillée, mais nous savions bien que les missionnaires absents n’auraient pas regretté le lait, le beurre et les conserves qui nous furent donnés. Nous pûmes aussi acheter des fruits, des œufs et des mets à la farine, ce qui nous permit de récupérer des forces. Un homme de la Croix-Rouge vint une fois soigner nos pieds blessés. Nous serions volontiers restés là, mais des troupes gouver­nementales approchaient et nous dûmes partir. Parfois, nous nous mettions en marche de nuit. D’autres fois, à peine

80

CONDUIT PAR SA MAIN

avions-nous fait quelques kilomètres que nous nous arrêtions pour une demi-journée ou davantage. Ni l’armée, ni nous naturellement, ne savions ce qui nous attendait.

La mélancolie de nos gardiens s’évanouit lorsque des centaines de soldats du gouvernement, cernés dans la mon­tagne, furent faits prisonniers. Cette victoire nous permit de retourner à Yungshun. A l’approche de la ville, nous vîmes la plaine qui avait l’aspect d’un champ de bataille. Nous passâmes la nuit hors de la ville. Nous ne trouvâmes aucune nourriture et peu d’eau, mais nous possédions une boîte de lait condensé, un peu de lait et de sucre, ce qui nous permit de faire de la crème glacée. Ces marchandises nous avaient été données parce que nos compagnons n’aimaient pas les produits lactés.

Après un jour passé à Yungshun, nous partîmes pour Tayung, pensant que nous pourrions pénétrer dans la ville le samedi. Il était près de minuit; nous étions morts de fatigue et nous nous trouvions encore à quelques kilomètres de notre lestination quand, à notre grand soulagement, Tordre de ous arrêter fut donné. Le lendemain, nous nous sommes ?prochés de la ville après avoir traversé une rivière, .-ar précaution, c’est liés de corde que nous traversâmes, humiliés, les rues de la ville. Là, nous restâmes quelques jours, et nous eûmes la possibilité de parler de Christ à un prisonnier de soixante-dix ans, auparavant magistrat dans le Chekiang. Deux mois plus tard, il fut exécuté.

A cause du froid, on nous donna de longues robes chi­noises. L’ordre fut donné que la 2e armée devait lever le camp. Au milieu de la nuit, nous fûmes conduits dans une maison des gardes de la 6e armée qui devait nous servir de quartier pour la nuit. Comme il n’y avait pas de paille pour couvrir les pierres dures et froides du sol, nous utilisâmes des journaux en guise de lit dans un corridor où passait un courant d’air froid. Un prisonnier était attaché à une chaise dans une

ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE

81

position telle qu’il ne pouvait pas bouger. D’autres pri­sonniers se trouvaient dans un appartement voisin. Le len­demain, il n’y eut ni déjeuner, ni dîner. Tôt dans l’après- midi, nous fûmes conduits, liés, à 3 km. de la ville. Nous étions anxieux.

C’était un triste cortège. Un homme riche, qui s’était fait une entorse en essayant d’escalader une muraille de la ville, était porté sur un brancard par ses propres serviteurs. Les autres prisonniers, hommes et femmes âgés, garçons et filles, étaient environ une soixantaine. Cette nuit-là, nous devions partager un grenier d’un mètre cinquante sur trois avec deux autres hommes. Il fut impossible de nous étendre à cause d’une barrière au milieu de la pièce. L’un de nos compagnons était un vieillard de quatre-vingts ans, sénile et très agité. Sans respect pour son âge, il fut conduit dehors, lié, battu, sous prétexte de lui rendre la raison! Dans une chambre voisine se trouvaient d’autres prisonniers. Ils étaient couchés, les mains attachées derrière le dos, pleurant et demandant grâce alors qu’on les torturait cruellement. On leur défenda? de bouger ou de parler. Ils ne recevaient que deux maigre rations de riz froid par jour. On ne leur donnait pas d’ea pour se laver. Après avoir été battus, il arrivait souvent qu< des traces de sang restaient sur leur figure pendant plusieurs jours. Ne pouvant dormir à cause des gémissements et du bruit, je priais Dieu que la paix descende au milieu de cette violence. C’était un véritable enfer, les cris des torturés étaient angoissants.

De nouveau, on nous fit écrire des lettres.

Notre vie s’améliora lorsque nous fûmes transférés pour plusieurs mois à Taowo. Nous étions maintenant séparés des autres prisonniers. Nous avions une grande pièce dont le sol était de terre battue. Il n’y avait pas de lit, mais on nous donna de la paille. C’était un luxe de pouvoir enfin dormir confor­tablement.

CHAPITRE VIII

**UNE ÉVASION**

Si nous avions eu des nouvelles de nos familles durant les premières semaines de notre captivité, nos craintes auraient été un peu apaisées. En fait, Mme Hayman, ses deux enfants et Rose étaient arrivés à Kweiyang. Les chrétiens de cette ville, craignant que les troupes communistes n’atteignent ientôt la capitale, leur conseillèrent d’aller ailleurs. Rose ésirait rester dans la province, tandis que Mme Hayman ouhaitait se rendre à Chang-hai. Rose l’accompagna pour l’aider à prendre soin des enfants. Deux Américains, des adventistes, offrirent gracieusement de les prendre dans leur auto jusqu’à Kwangsi. C’était une grâce de Dieu. Ils partirent un dimanche matin, parcourant 320 km. ce jour-là et autant le lendemain. Aux environs de la ville, ils entendirent une détonation et pensèrent qu’un pneu avait éclaté, mais le chauffeur vit un trou dans le pneu provenant d’un coup de feu.

Nos épouses et les enfants avaient très peu de vêtements. Elles trouvèrent heureusement tout ce dont elles avaient besoin à la Mission adventiste et à la *Bible Churchmen' s Missionary Society* (Mission biblique de l’Eglise anglicane) et reçurent aussi de la nourriture, des fruits et 50 dollars de Hong-kong. Partout elles furent traitées avec considération, ce qui leur fut d’un grand réconfort dans ces circonstances particulièrement déprimantes.

UNE ÉVASION

83

De l’Ecole des aveugles à Canton, Rose écrivit à mes parents le 31 octobre 1934.

«De tout cœur, j’ai désiré pouvoir vous écrire. Vous devez être impatients de recevoir des nouvelles. Hélas! Je n’en ai pas à vous donner sinon des miennes. Je ne sais rien de nos bien-aimés en captivité. Il y a exactement un mois aujour­d’hui que notre grande épreuve de foi a commencé, la plus grande qui pouvait nous arriver, chers parents. Que le Seigneur, qui est fidèle, vous soutienne comme II le fait pour moi. J’ai constamment une paix profonde qui surpasse toute compréhension humaine... Lorsque nous avons quitté Kuichow, la station des Hayman, nous n’avions que 40 kg. de bagages à côté de ceux qui étaient dans nos chaises à porteurs. Avant même d’atteindre Wuchow, nous avons reçu bien des choses, y compris deux vêtements qui me von comme un gant. Dans cette ville, je parlai aux chrétiens d ma surdité d’une oreille. Le Dr Hayes, de Canton, qui e leur cher «Luc le médecin», est spécialiste pour les oreilles le nez, les yeux et la gorge. J’ai pour lui une lettre d’intro­duction. A l’Ecole des aveugles, on fêtait *V American Thanksgiving Day* (jour d’actions de grâce). Tout était inté­ressant et les chants spécialement beaux. Le soir, nous avons assisté à un concert dans une autre partie de la ville... Je pensais à mon cher Alfred qui aurait joui du piano et de la flûte. Une chanteuse imitait l’alouette, en parfaite harmonie avec la flûte. Les larmes coulaient sur mes joues, je ne pouvais m’empêcher de penser à mon cher mari qui aime tant la musique.

» Le lendemain, dimanche, nous sommes retournés à l’Ecole des aveugles où nous avons assisté à un culte en chinois, puis à un autre en anglais. Le prédicateur, le Dr Barnhouse, de Philadelphie, m’a parlé en français. J’ai eu de la peine à lui répondre sans hésitation dans ma propre langue.

84

CONDUIT PAR SA MAIN

» Le Dr Hayes a découvert que ma gorge est probablement à l’origine de ma surdité, les amygdales étant en mauvais état. Je bénis le Seigneur de m’avoir amenée ici où je peux être soignée. Je suis confuse de la grande bonté de Dieu. Il prend sûrement soin aussi de notre cher Alfred et de ceux qui sont avec lui. Il ne permettra pas qu’ils souffrent au-delà de leurs forces. Ne soyez pas anxieux, priez. La prière seule peut aider nos chers captifs au travers de cette épreuve et les en délivrer si c’est la volonté de Dieu et au moment marqué par Lui.»

Peu avant Noël, Rose reçut ma lettre du 7 décembre, censurée: «On nous a de nouveau demandé de vous écrire pour que vous montriez plus d’empressement à envoyer la rançon afin que nous soyons relâchés. Nous sommes à cette base depuis plus d’une semaine. Mon grand désir est que quelqu’un puisse venir à nous pendant que nous sommes encore ici. Nous aimerions tant avoir des nouvelles de vous " de vos collègues du Kweichow. Vous serez heureux [apprendre que nous sommes en bonne santé et qu’on nous .aite aussi bien que c’est possible dans les circonstances actuelles. Que Dieu vous guide dans tout ce que vous faites, ma bien chère. Nous écrivons aussi à M. Gibb, responsable pour la province du Hunan, et à nos consuls. Mes pensées sont continuellement avec toi et, naturellement, j’aspire au revoir qui nous sera accordé en réponse à la prière. Faites ce que vous pouvez pour nous envoyer quelqu’un. Mon amitié à tous les amis, avec tout l’amour de mon cœur. »

Notre Mission ne restait pas inactive. M. Hermann Becker, membre de la *Mission de LJeben^ell,* associée à la *Mission à l'intérieur de la Chine* apprit, lorsqu’il rentra de congé, que nous avions été arrêtés quinze jours auparavant. Il se mit à la recherche de deux chrétiens, des hommes de caractère, prêts à affronter la mort, qui accepteraient de servir d’inter­

UNE ÉVASION

85

médiaires. M. Yang et M. Tsai se présentèrent comme volontaires. Us partirent le 27 novembre 1934 avec des lettres de Rose, de Mme Hayman et de M. Becker. Ce dernier connaissait le général Ho Lung qu’il avait rencontré plusieurs fois dans son bureau. Le neveu du général avait été sauvé par des docteurs de la Mission, et le général avait écrit une lettre de remerciements. M. Becker demandait au général Ho Lung d’user de son influence auprès du général Hsiao Keh pour obtenir notre libération.

Ces deux messagers courageux n’atteignirent jamais leur destination. Alors qu’ils étaient à deux jours seulement du quartier général des communistes, ils furent dévalisés par des brigands de leur argent et de tout ce qui était destiné à notre confort. Les lettres furent brûlées et leurs vies furent mena­cées. Sans passeport, ils n’avaient rien d’autre à faire qu’à s’en retourner.

En pensant à l’approche de Noël, nous soupirions après la libération. M. Hayman n’avait pas vu quatre de ses enfants depuis trois ans. Cette année, la famille avait espéré être réunie à Chefoo où nous avions notre école. Selon une disposition propre à tous les prisonniers, nous rêvions d’évasion.

«Si nous étions repris, nous risquerions d’être exécutés», dis-je.

«De toute façon, ça peut être le cas », répondit M. Hayman.

Il y eut un silence tandis que nous réfléchissions à notre état physique, à nos forces, à l’avantage qu’il y aurait à rester ensemble plutôt qu’à nous séparer. Cela représentait un long trajet sur des sentiers de montagne difficiles, la traversée dangereuse de la ligne des troupes communistes. Mais ce rêve était séduisant.

«Je pense que nous devrions essayer», dis-je. M. Hayman approuva de la tête.

J’avais remarqué que la porte de derrière n’était que légèrement fixée. Notre gardien ne faisait guère attention à

86

CONDUIT PAR SA MAIN

nous. Souvent, il nous abandonnait et allait se chauffer au feu de la chambre des gardes. Chaque soir, avant la tombée de la nuit, les soldats se rendaient à l’appel. Le capitaine contrôlait l’effectif, leur adressait quelques paroles et chantait avec eux. C’était une sorte de rencontre de famille.

Le 17 décembre 1934, les hommes étaient à l’appel et notre gardien était absent. Profitant du crépuscule, nous sortîmes sans bruit, dans le jardin. Le mur qui nous séparait de la route fut bien vite escaladé et le ruisseau fut rapidement franchi. Nous entendions le chant de nos gardiens, cela nous rassurait. Les routes principales étaient surveillées. Le froid était très vif, il n’y avait pas de lune. Bien que nous ayons perdu le sens de la direction, il nous sembla tout d’abord que la vie était belle sous la grande voûte des cieux. C’est après avoir marché la moitié de la nuit que nous nous aperçûmes que nous étions presque revenus à notre point de départ. Il faisait sombre, une pluie fine et froide nous transperçait. Frisonnants, nous nous arrêtâmes au bord de la route, attendant l’aurore.

Avisant une maison, nous y entrâmes malgré le danger. On nous donna aimablement à déjeuner, mais nos hôtes étaient craintifs et souhaitaient que nous quittions les lieux rapidement, car ils attendaient ce jour même l’arrivée de l’armée rouge. Ils nous indiquèrent la direction à suivre. Les habitants d’une autre maison se montrèrent aussi très hospitaliers. Ils nous donnèrent à manger, n’acceptèrent pas d’argent et, même, nous appelèrent «pasteur». Eux aussi craignaient de nous cacher. Un jeune homme, au comble de la crainte, dut nous conduire vers un temple où nous pourrions nous cacher. Sa mission accomplie, il prit hâti­vement congé de nous et disparut. Le temple était barricadé, il était difficile d’en trouver l’entrée, jusqu’à ce qu’un vieux prêtre nous invita à pénétrer.

UNE ÉVASION

87

«Partez», dit-il en hâte, craignant une calamité. «Ils viennent le soir à la recherche de propriétaires en fuite. C’est dangereux. »

Nous étions exténués et ces avertissements nous remplirent de mauvais présages.

«Ce n’est vraiment pas sûr pour une nuit?» insistions- nous.

Il secoua la tête en affirmant que les soldats venaient régulièrement.

Le sol étant détrempé, nous ne pouvions pas nous étendre et dormir. Nous avons alors passé des heures à faire les cent pas dans un endroit à couvert. A la nuit tombante, nous nous remîmes en marche, mais, comme la nuit précédente, nous avons tourné en rond et, à l’aube, nous n’étions qu’à 8 km. environ du cantonnement que nous avions quitté.

«O Dieu! nous aides-Tu vraiment?»

Nous étions étonnés de la gentillesse et de la sympathie des gens. Dans une maison, on nous donna du riz et des œufs, mais visiblement nos hôtes étaient désireux de nous voir finir notre repas et vite partir, car un parent de leui voisin était capitaine dans l’armée rouge. Ce jour-là, nous avons trouvé une petite cave où nous avons pu dormir. Puis, nous nous remîmes en marche avant la nuit, afin de ne plus nous égarer encore.

Nous ne nous attendions pas à ce que cela fût facile, disions-nous en pensant à notre évasion. «Mais Dieu est avec nous.»

En parcourant une colline, nous avons rencontré une femme porteuse de seaux. Quand elle nous aperçut, elle parut terrifiée et courut dans sa maison d’où sortit un homme curieux de voir ce qui se passait. Quand il nous vit, il nous demanda si nous le reconnaissions. Il nous apprit qu’il était celui qui s’était rendu chez les Rouges pour négocier la libération de son parent «Fatty Liao». Il nous invita à

88

CONDUIT PAR SA MAIN

partager son repas, tout en insistant, lui aussi, pour que nous ne nous attardions pas. Notre présence dans n’importe quelle maison constituait pour le propriétaire un réel danger. En tant que personnes recherchées, nous ne pouvions pas nous attendre à ce qu’on nous offre l’hospitalité. Dans notre lamentable situation, nous ne nous sentions ni désirés, ni désirables.

Tandis que nous avancions péniblement, une femme rencontrée sur le chemin nous assura qu’il n’y avait pas de soldats rouges dans la vallée au-dessous de nous. Nous y sommes donc allés. Nous avions un urgent besoin de chaus­sures et, pour tenter de nous en procurer, nous entrâmes dans une ferme.

Ce fut notre perte. Le propriétaire, qui savait qu’une prime de 500 dollars avait été offerte à quiconque nous ramènerait vivants, envoya après notre départ un messager pour informer l’armée de notre présence dans les environs. Nous étions à peine repartis qu’il nous rappela en nous disant que nous prenions la mauvaise direction, et il nous invita à revenir :hez lui pour y rester jusqu’au soir. Nous ne savions quel sarti prendre. Nos soupçons ne tardèrent pas à s’éveiller en constatant chez nos hôtes une politesse excessive. Nous eûmes bientôt des doutes et repartîmes sur le chemin de la montagne, mais bientôt nous vîmes des hommes lancés à notre poursuite. Nous ne pouvions rien faire. Après avoir couru un moment, nous nous rendîmes. Us nous fouillèrent, prirent 3 dollars, notre Nouveau Testament et notre *LMmïere quotidienne.* Quelques gardiens de notre campement, qui étaient à notre recherche, vinrent et nous dirent spontanément que nous ne serions pas mis à mort. Cette remarque nous fit comprendre le grand danger auquel nous nous étions exposés par notre malheureuse tentative.

Au camp, le capitaine des gardes nous gifla et nous fit comparaître devant le juge. Ensuite, il nous mit en prison

UNE ÉVASION

89

avec les condamnés de droit commun, chacun dans une pièce séparée et dans des conditions incroyablement misérables. Plus tard, on nous emmena devant le général Hsiao Keh et d’autres personnes, pour être questionnés.

«Pourquoi vous êtes-vous évadés?» demanda le juge.

C’était une question absurde.

Tout en désirant être respectueux, je lui répondis: «Si vous aviez été à notre place, n’en auriez-vous pas fait autant?»

«Vous êtes des disciples de Jésus-Christ, qui a dit: «Si » un homme te frappe sur une joue, présente-lui aussi l’autre; » ... si quelqu’un te force à faire un mille de chemin, fais-en » deux avec lui.» Et vous, vous vous êtes enfuis. Je ne suis pas un disciple de Jésus, mais de Marx. »

Il voulait savoir qui nous avait cachés et aidés, mais nous n’avons trahi personne. On nous lia et on nous conduisit dans une chambre au plancher de bois où il y avait dans chaque coin un petit tas de paille qui devait nous servir de lit et des briques comme oreillers. Nous étions chacun dans un coin opposé; il ne nous était pas permis de parler. Lorsque nous désirions changer de position, nous devions en demander la permission au gardien et faire usage de k formule consacrée: «Camarade, je désire quelque chose.» — «Qu’avez-vous à dire?» — «Puis-je me retourner?» L. réponse était parfois «non», parfois il le permettait.

Ayant les mains liées derrière le dos et les jambes attachées l’une à l’autre, nous dépendions de notre gardien pour nous recouvrir si nous avions changé de position. Il arriva qu’un gardien laissa M. Hayman découvert durant des heures. Un autre vint et, constatant que mes liens étaient très serrés, sans dire un mot, il relâcha un peu les cordes, ce qui diminua ma souffrance. Dans ma situation, c’était un acte de grande bonté.

J’essayais de me représenter ce qui se passait ce soir-là à Manchester: les magasins regorgeant de marchandises et de

90

CONDUIT PAR SA MAIN

clients, les cadeaux enveloppés de papiers aux multiples couleurs, la musique de circonstance... Puis mes pensées se tournèrent vers Rose. Avant la naissance prématurée de notre enfant, nous nous imaginions que nous passerions Noël avec notre bébé, lui achetant ses premiers jouets.

Le lendemain, le juge nous interrogea longuement. Il nous informa que nous serions jugés publiquement sur la place du marché. «Vous verrez alors ce que le peuple appelle justice. Ayez soin, en répondant à nos questions, de plaire au public et d’obtenir ainsi une sentence moins dure.» Cet avertissement était pour notre bien, car ce serait effective­ment le peuple qui prononcerait notre sentence. J’étais anxieux, mais je me rappelai les paroles du Christ qui pro­mettaient d’inspirer à ses serviteurs, au moment voulu, ce qu’ils devraient prononcer.

Un millier de camarades et de spectateurs étaient rassem­blés, presque dans une ambiance de fête. Une estrade avait été montée, décorée de drapeaux et de fleurs en papier, sur laquelle on avait placé une table et trois belles chaises sculptées pour les juges.

Le premier cas fut celui d’un propriétaire terrien qui avait caché d’autres propriétaires. La foule à qui on demandait son verdict s’écria: «Shah» (à mort). Huit prisonniers furent jugés, tous condamnés et exécutés le jour même.

Cela ne nous donnait guère confiance. Mais les paroles de Jésus me revinrent à l’esprit et calmèrent mon cœur: «Quand on vous conduira pour être jugés dans les syna­gogues, ou devant les dirigeants ou les autorités, ne vous inquiétez pas de la manière dont vous vous défendrez ou de ce que vous aurez à dire, car le Saint-Esprit vous ensei­gnera à ce moment-là ce que vous devez dire. » (Luc 12: 11.)

Le juge était assis derrière nous, sur l’estrade, et nous faisions face à la foule. Il posait les questions et nous devions répondre au peuple. On me demanda de prononcer mon nom

UNE ÉVASION

91

en anglais, puis de l’épeler. Lorsque cet étranger déjà si bizarre articula des sons plus bizarres encore: R-u-d-o-l-f-A-l-f-r-e-d B-o-s-s-h-a-r-d-t, la foule éclata de rire. Ensuite, ils deman­dèrent à M. Hayman de dire les quelques mots qu’il con­naissait en langue miao. Cela aussi produisit de l’amusement.

«Pourquoi êtes-vous venus en Chine?» demanda le juge.

«Je suis venu pour vous parler du seul vrai Dieu, et pour vous appeler à la repentance», répondis-je au peuple. Je voulais continuer à prêcher l’Evangile, mais le juge m’inter­rompit en posant d’autres questions sur les trois chefs d’accusation portés contre nous. Premièrement, nous avions un appareil photographique et avions pris des vues de points stratégiques; deuxièmement, nous portions des habits chinois, parlions la langue du peuple et étudiions même les dialectes, pour dissimuler nos véritables desseins; enfin, nous prêchions la doctrine de Jésus-Christ de non-violence. De plus, nous nous étions évadés de la prison, ce qui est un crime méritant la mort. Lorsqu’il fut persuadé que nous étions des espions, le peuple dut prononcer son verdict. Un profond silence tomba sur eux tous. Alors, un jeune garçon s’écria «Shah» (à mort) et une autre voix: «Ta» (battez-les). Le jug se leva nerveusement et nous dit de nous retirer. Je pensa à Daniel dans la fosse; Dieu avait fermé la gueule aux lion.

Un peu plus tard, on nous rappela pour nous faire connaître notre condamnation. La rançon devait être portée à 150 000 dollars. M. Hayman devait subir un an de prison et moi dix-huit mois. L’aggravation de ma peine provenait du fait que j’étais considéré comme l’instigateur de notre évasion. Puis, lorsque nous avons été repris, M. Hayman s’était rendu sans résistance, tandis que j’avais essayé de m’enfuir. Ils m’accusaient encore, faussement, d’avoir frappé les gardiens venus nous reprendre.

Un jour, le juge me dit que le gardien de service lors de notre fuite avait été mis à mort et que son sang était sur

92

CONDUIT PAR SA MAIN

nos têtes. Nous devions être punis pour cela. Il me fit choisir entre trois châtiments: porter chaque jour cent charges d’eau; recevoir cent coups de fouet par jour ou ne dormir que deux heures sur vingt-quatre. Je n’avais pas la force de porter l’eau, les deux autres punitions auraient sans doute causé ma mort. C’est pourquoi je ne voulus pas choisir, mais je lui dis que s’il m’ordonnait quelque chose que je puisse exécuter, j’étais prêt à le faire. En réalité, ce n’était qu’une menace qui n’eut pas de suite.

Nous avions été troublés en pensant à notre gardien, mais quelque temps après, nous le revîmes vivant et... heureux!

Le silence entre M. Hayman et moi fut sévèrement maintenu. Le lendemain de notre jugement, c’était Noël. Les souvenirs affluaient: les sons, la vue, la bonne volonté, les odeurs appétissantes nous mettaient l’eau à la bouche. A en juger par les circonstances extérieures, on n’aurait pu trouver un jour plus lugubre. Le temps était froid, nous étions sans feu, nous devions rester assis chacun dans son coin, sur le plancher. Nos trois repas, composés de riz et de légumes, étaient la seule diversion à notre existence mono­tone. Mais le Seigneur m’envoya un message par ce seul mot: «Emmanuel» Dieu avec nous. Alors la journée s’illumina, les murs semblaient s’éloigner. «Emmanuel.» Je désirais communiquer ce mot à M. Hayman, mais comment? L’idée me vint de former des lettres avec des brins de paille; ainsi, sans que le gardien le sache, ce mot devint aussi pour mon compagnon une source de réconfort. Nous avions l’assurance que notre détention ne durerait pas plus longtemps que le Seigneur le permettrait, ce qui nous réjouit dans la tribulation. La joie se répandit sur nous. Dieu était avec nous.

Le juge nous fit à nouveau comparaître devant lui. Il nous dit que nous pouvions choisir entre l’emprisonnement auquel nous avions été condamnés et le paiement d’une amende d’un dollar par jour pour la période de notre

UNE ÉVASION

93

détention, ce qui ferait 365 dollars pour M. Hayman et 548 pour moi. «Nous n’avons pas d’argent», lui dis-je. «Nous ne pouvons pas vous laisser autant de liberté qu’avant votre fuite», expliqua-t-il. Puis il nous fit écrire des lettres demandant deux canons antiaériens, ce qui diminuerait considérablement la rançon. Nous retournâmes péniblement à notre prison. On nous permit alors de converser, mais en chinois seulement. Quand le gardien nous entendit murmurer une prière en anglais, il nous fit coucher à la manière chinoise appelée « tête-à-queue » (tête-bêche) et cela pendant plusieurs mois.

Le jour du Nouvel-An, qui était aussi celui de mon anni­versaire, nous avions besoin du secours de Dieu. Après avoir prié, je demandai à Dieu de nous donner un message rassu­rant. Les paroles du psaume 37 se présentèrent à moi: «Confie-toi en l’Eternel. Attends-toi patiemment à l’Eternel, et il t’accordera les désirs de ton cœur. Recommande ton sort à l’Eternel, mets en lui toute ta confiance. Ne t’irrite pas contre celui qui vient à bout de ses mauvais desseins.» L’aria d’Elie de Mendelssohn retentissait comme un écho dans mes oreilles. Sur la paroi de notre chambre, nous avions gravé: A. D. 1935 *(Anno Domini).* En lisant ces signes, le gardiens comprirent qu’il s’agissait de l’année nouvelle, mai les lettres, que voulaient-elles dire? En leur expliquant que cela signifiait «l’an de notre Seigneur», je pus leur rendre mon témoignage. Les communistes n’employaient pas la date de l’année commémorant la naissance de la République chinoise, mais, comme nous, celle du début de l’ère chrétienne.

Les autres prisonniers étaient traités très durement, et ceux qui essayaient de s’enfuir étaient battus sans miséricorde, les gardiens se relayant pour administrer les coups. Des instru­ments de torture en bambou étaient appliqués le soir à certains prisonniers et retirés le matin. Ceux qui mouraient d’épuisement, de faim ou de mauvais traitements étaient mis

94

CONDUIT PAR SA MAIN

en terre sans cercueil. Un jour, deux femmes arrivèrent au camp pour négocier la rançon d’un des leurs, un vieillard très âgé. Après avoir été retenues pendant plusieurs jours, elles furent les témoins d’une scène ignoble. Leur parent était mort! Elles virent qu’on l’emportait pour être enterré, pieds et mains liés à une perche, comme on porte parfois les porcs au marché. A une certaine époque, ce fut une scène presque journalière de voir des hommes et des femmes conduits au lieu d’exécution. Parfois, les hommes étaient nus jusqu’à la ceinture, sans bas, ni chaussures, mais toujours bien liés. Ces spectacles nous montraient à quel point la main du Seigneur retenait celle de nos gardiens et contrôlait leurs actions à notre égard.

L’oisiveté forcée, la monotonie de notre existence étaient pénibles à supporter. Un jour, je vis un prisonnier occupé à défaire une paire de chaussettes et je lui offris de lui aider. «Pourquoi faites-vous cela?» lui demandai-je. «Je désire dou­bler mes sandales. » Aussitôt, je me souvins d’une maladie de mon enfance. Pour remplir le temps de ma convalescence, ma mère m’avait appris à crocheter. Lorsque le prisonnier nous quitta, je lui demandai la laine qu’il n’avait pas employée. Je fis un crochet en taillant le bout d’un bâtonnet — que les Chinois emploient pour manger — avec le sabre du gardien. Comme nous étions sans souliers, je fis premièrement une paire de chaussons pour M. Hayman. Notre gardien observait notre travail avec étonnement. On apporta de la laine pour faire un bonnet au trompette de la compagnie. Ce fut un succès et, dès lors, je ne fus plus jamais inoccupé. On me demanda encore des bonnets, des mitaines, des jerseys, des ceintures. Bientôt, j’eus une longue liste de commandes en attente. Tout était fait au moyen d’un seul point que j’avais appris.

Le dimanche, tout le travail était mis de côté; j’observais le jour du repos. Il était facile de ne pas oublier à quelle date

UNE ÉVASION 95

nous étions en suivant la liste de prière de la *Mission à rIntérieur de la Chine,* car nous priions chaque jour pour la province indiquée. Même les soldats n’allaient pas à l’exercice ce jour-là. Us en profitaient pour nettoyer leurs fusils et pour exécuter d’autres petits travaux.

A travers la paroi, M. Hayman entendit le juge dire à quelqu’un: «Vous êtes les chiens serviles des étrangers.» «Je pense, me dit-il, que quelqu’un est venu nous secourir.» Notre espoir fut confirmé quand, le soir, on nous fit changer de chambre.

CHAPITRE IX

**LA SUPRÊME PUNITION**

Il fallut aux messagers chargés de nous rejoindre quinze jours pour atteindre le camp, se cachant et rampant pour ne pas être vus des bandits et des soldats, passant près de squelettes et de corps décapités.

Ces trois messagers volontaires avaient été envoyés par Vf. Becker le 25 janvier 1935 pour négocier notre libération vec l’armée rouge. MM. Chai, Yang et Ho savaient qu’ils risquaient leur vie. Dans les montagnes, trente centimètres de neige offraient un panorama splendide, mais rendaient la marche difficile. M. Yang eut une crise de rhumatisme, tomba en arrière et fut tenté de rebrousser chemin; mais ils prièrent et continuèrent, symboles des authentiques frères chinois tenant bon même au péril de leur vie.

Leur épuisement était si évident à leur arrivée au camp qu’on leur permit de se reposer. Ils nous virent le deuxième jour, nous remirent les lettres de nos épouses. Nous étions émus. Depuis quatre mois et demi, nous étions sans nouvelles. Nous ignorions ce qui s’était passé depuis leur départ de Kuichow. Nos pires craintes s’évanouirent et nous eûmes la confirmation de la libération de Mlle Grâce Emblen.

Notre monde nous apparut soudain d’une extraordinaire beauté. Nous manquions de mots pour exprimer notre reconnaissance à ces messagers qui avaient fait un voyage si

LA SUPRÊME PUNITION

97

périlleux. Ils virent nos pieds nus et, au moment de nous quitter, après une heure de conversation surveillée, par un acte extraordinaire de charité chrétienne, ils enlevèrent leurs chaussures, leurs chaussettes et nous les donnèrent.

Le 16 février 1935, les messagers quittèrent le camp, emportant des lettres pour nos épouses et une lettre effrayante des communistes demandant que deux canons antiaériens leur soient livrés jusqu’au 15 mars, ainsi que 100 000 dollars et beaucoup de médicaments qui devaient leur parvenir jusqu’au 14 avril, sans quoi nous serions mis à mort.

Nos épouses avaient écrit en vain, en janvier 1935, aux généraux Ho Lung et Hsiao Keh, la lettre suivante:

Messieurs,

Jusqu’ici, nous ne nous sommes adressées ni à vous, ni à vos officiers, car nous pensions que ce n’était guère convenable pour nous, femmes étran­gères, de vous écrire; mais, étant donné les cir­constances, nous nous sentons pressées de le faire. Nous sommes venues en Chine dans la seule inten­tion de faire du bien au peuple chinois et spéciale­ment d’être bons envers les pauvres. De plus, nous n’avons jamais agi contre les intérêts de quelque classe que ce fût, car notre désir est de nous montrer bienveillants envers tous. Il y a plus de trois mois, le général Hsiao Keh vint à Kuichow, au cours de ses opérations militaires et nous fit prisonnières avec d’autres personnes. Nous sommes reconnais­santes qu’il nous ait relâchées peu après, en même temps que deux enfants. Nous sommes très heureuses aussi d’apprendre, par nos maris, MM. Hayman et Bosshardt, qu’ils ont été traités avec bienveillance pendant cette période de captivité.

98

CONDUIT PAR SA MAIN

Mais nous voudrions vous rappeler que depuis des mois deux épouses angoissées attendent leur élargissement. M. Hayman a quatre fils profon­dément attristés de n’avoir pas rencontré leur père qu’ils espéraient voir pendant les fêtes du Nouvel- An. Nous n’avons aucun droit à vous demander leur libération. Nous ne pouvons pas davantage fixer le montant d’une rançon ou d’une récompense, mais nous voudrions faire appel à votre bonté, à votre générosité, à vous qui êtes aussi des pères, en faveur des femmes et des enfants, longtemps séparés de leurs bien-aimés, en vous suppliant de donner à vos officiers l’ordre de les relâcher le plus vite possible.

Et nous appellerons sur vous la bénédiction divine en retour de votre bonté.

Sincèrement à vous,

*Rhoda Hayman, Rose Bosshardt.*

Nous passions la plus grande partie de notre temps à prier et à nous rappeler des passages de l’Ecriture ainsi que des cantiques. Nous trouvâmes bientôt cinq cents versets ou parties de versets. En guise d’exercice, nous répétions autant de versets possibles sur un sujet donné: sacrifice, sainteté, amour, patience, cherchant d’abord ceux qui commençaient par la lettre *a,* ensuite *b,* etc.

Nous n’avions pas de montre, mais, grâce à un rayon de soleil qui pénétrait par une petite fente du toit dans notre pièce sombre où nous étions depuis six semaines, nous pouvions estimer le temps de 11 à 15 heures.

LA SUPRÊME PUNITION

99

La chambre du capitaine des gardes était voisine de la nôtre. Nous pouvions ainsi entendre les questions posées aux nouvelles recrues.

«Pourquoi voulez-vous devenir un soldat rouge?»

«Parce que nous n’avons pas assez à manger à la maison» était l’invariable réponse.

A la fin de mars (1935), l’armée rouge au complet se prépara à quitter Taowo où elle était cantonnée depuis plusieurs mois. Un matin, longtemps avant le point du jour, on nous apporta notre déjeuner. Après avoir à la hâte rassemblé notre maigre bagage, nous rejoignîmes les soldats qui se glissaient furtivement, tel un long serpent, dans l’obscurité, sans prononcer un mot. Etrange spectacle!

Nous arrivâmes à Lungchiachai, ville commerçante. On nous donna un grenier comme prison, si petit qu’il fallut mettre notre lit en diagonale. Par une ouverture sur la cour, nous pouvions contempler un magnifique paysage. Aprè: notre sombre prison de Taowo, cela compensait l’exiguït< du lieu.

Chaque fois que l’armée faisait une halte de quelque durée, on choisissait une pièce appelée la «chambre de Lénine», servant de bibliothèque et de librairie. Comme il n’y avait rien de convenable en cet endroit, il fallut en improviser une. Le toit était fait d’une natte posée sur huit pieux, des branches de lierre suspendues à des perches de bambou formaient les parois. Le tout décoré de verdure et de fleurs artificielles. Les portraits de Marx et de Lénine étaient placés en face de l’entrée.

Cinq jours plus tard, un messager nous fit écrire de nouvelles lettres sous sa dictée. Il nous rappela que si l’amende exigée n’était pas payée dans un mois, nous subi­rions la peine capitale. C’était la première menace officielle.

Le lendemain, il fallut se préparer à partir avec l’armée. Jusqu’alors, nous avions toujours eu quelqu’un pour porter

100

CONDUIT PAR SA MAIN

nos bagages consistant en une couverture de voyage, un drap molletonné, un couvre-pieds, une mince couverture, quelques vêtements de rechange et des chaussures. Nous- mêmes, nous étions chargés de notre havresac contenant des articles de toilette et divers menus objets utiles en cours de route. On nous avertit que dorénavant nous serions chargés de nos propres bagages. Alors, nous avons roulé chacun une couverture autour de nous et fait un seul ballot avec le reste que nous portions tour à tour. Au premier abord, il nous sembla que ce fardeau ne nous fatiguerait pas beaucoup, mais vers la fin de la journée, en gravissant péniblement une colline, je tombai presque évanoui.

«Je me sens mal.»

Un sérieux affaiblissement du cœur fut la conséquence de cet effort et, dès lors, à chaque montée, j’étais saisi d’angoisse à cause de la difficulté que j’avais à respirer. Les jours uivants, je tombai à plusieurs reprises. A ce moment-là, un irdien prit la chose au sérieux et me dispensa de porter a charge. Il se montra sympathique.

Nous avions besoin de nos lourds vêtements d’hiver la nuit, mais ils étaient trop chauds dans la journée. Finalement, comme il nous était difficile de suivre la colonne, nous avons jeté quelques effets. Voyant que je restais en arrière, le capi­taine nous attendit et m’obligea à continuer la route. «Ils n’auront pas besoin de me tuer en mai», c’est ce que je me .disais à moi-même une certaine nuit terrible alors que mon corps refusait de se reposer. Je vécus une heure horrible, j’étais au bord de la défaite. Mes jambes ne voulaient plus me porter, j’étais absolument épuisé et désespéré. Alors, je criai au capitaine des gardes de prendre son revolver et je lui dis: «Tuez-moi, tuez-moi.» La rançon demandée dépasse de beaucoup ce qu’on peut obtenir, on ne nous laisse plus qu’un mois de grâce, pourquoi ne pas en finir au plus vite? Quoi qu’il en soit, mon raisonnement trahissait une certaine

LA SUPRÊME PUNITION

101

lâcheté. Cependant, je savais que Rose et ma famille com­prendraient que la vie avait atteint un degré insupportable, et me pardonneraient.

Le capitaine ne me tua pas et les gardes devinrent plus compréhensifs, ménageant leurs expressions pour m’encou­rager à continuer la route. Une fois, je tombai. Ils me traî­nèrent dans un champ et m’y laissèrent. A demi conscient, je les entendis revenir vers moi et dire: «Il est vivant, il respire encore. » Us préparèrent une civière qu’ils firent porter par deux hommes, mais je réussis à marcher.

Nous devions nous reposer dans la demeure d’un pro­priétaire, mais à peine étions-nous installés que le juge nous rassembla tous dans la cour. Très excité, il nous annonça que les Rouges venaient de remporter une grande victoire et que nous allions partir pour rejoindre l’armée victorieuse. Notre courage allait nous abandonner quand on nous informa qu’un cheval serait mis à ma disposition et, plus tard, qu’une mule serait prêtée à M. Hayman. Je souffrais d’une forte fièvre et de douleurs aiguës au côté. M. Hayman me massa. Mon état était si critique que le gardien s’en alarma sérieu­sement et me demanda ce que j’aimerais manger. Je men­tionnai des citrons que j’avais vus dans la rue. Il m’apporta de grosses oranges, très coûteuses, des douceurs et un bol de pâté de viande.

Le jour fixé pour notre exécution approchait; M. Becker se dépensait au maximum en notre faveur.

Le 25 mars 1935, M. Yang, M. Ho et M. Hsiang partirent pour engager de nouvelles négociations. En route, ils ren­contrèrent deux fois des brigands qui ne les attaquèrent pas. Mais, à la veille d’atteindre les lignes communistes, une autre bande de brigands les lièrent, les menacèrent de mort, leur volèrent les lettres, la nourriture et les vêtements qu’ils portaient. Deux d’entre eux furent relâchés, tandis que M. Yang fut entraîné dans les montagnes d’où il ne put

102

CONDUIT PAR SA MAIN

s’échapper que le sixième jour. Mais il ne put pas nous atteindre.

M. Becker trouva un nouveau volontaire nommé Job. Vêtu comme un mendiant, portant des outils pour la réparation des souliers — il avait été cordonnier — il partit. Deux semaines plus tard, il était de retour. Des soldats soupçonneux avaient refusé de le laisser passer les lignes communistes.

Le 19 avril 1935, M. Ting arriva chez M. Becker, porteur de messages des chefs communistes et de nous. M. Becker fut en quelque sorte soulagé, parce que, quelques jours auparavant, des témoins oculaires avaient prétendu que nous étions morts et qu’ils connaissaient le lieu où se trouvaient nos tombes. Mais M. Ting apportait aussi de mauvaises nouvelles. Les lettres confirmaient la menace de mort qui pesait sur nous si l’amende n’était pas payée le 9 mai.

Le 21 avril, M. Ting revint au camp porteur d’une lettre pour les communistes disant que leur demande était impos­sible à réaliser. Il nous apportait le bulletin mensuel de la *Mission à P Intérieur de la Chine* dans lequel était relaté le martyre de John et Betty Stam. Cela nous donna à réfléchir.

Le 9 mai 1935, jour fixé pour notre exécution et qui était aussi celui de l’anniversaire du mariage des Hayman, nous avons répété avec l’apôtre Paul et le psalmiste: «A cause de Toi... on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. » (Rom. 8: 36.)

Partout, les amis de la *Mission à P Intérieur de la Chine* priaient, sachant que la distance n’est pas un obstacle pour Dieu. Un reporter du *Daily Mail,* qui assistait à la réunion de prière à *Y Union Hall* de Manchester, la veille de la date fixée pour l’exécution, écrivait: «Payer même une partie de la somme demandée signifierait que chaque missionnaire en Chine est potentiellement une source de revenus. La Mission n’ose pas prendre ce risque. Espérons que leurs menaces ne sont que de l’intimidation. Les uns après les autres, des

LA SUPRÊME PUNITION

103

membres de la congrégation se levaient et prirent la parole. Les autres restaient inclinés et priaient. Ces personnes de tous âges étaient unies par un lien commun: leur confiance en Dieu et leur amour pour M. Bosshardt. De temps en temps, on devinait un sanglot réprimé. La voix des hommes trem­blait et les femmes pleuraient.»

Tandis que beaucoup de monde priait, Dieu répondait aux prières. Le 9 mai, le juge nous dit: «C’est aujourd’hui le jour fixé pour l’arrivée de l’argent, et il n’est pas là. Nous savons que Chang-hai est loin d’ici et que, peut-être, vos femmes n’ont pas pu l’envoyer à temps. Nous reportons la date au 30 mai.»

Nos familles ignoraient cette prorogation. Cette période d’attente nous parut presque insupportable. Nous fûmes emmenés de lieu en lieu, traversant des rivières sur des bacs, des pontons ou à gué. Nous escaladions des collines. Nous étions souvent trempés jusqu’aux os. Nous étions impatients d’arriver au soir pour sécher nos habits autour d’un feu. Quelquefois, nous ne recevions pas de déjeuner, d’autres fois nous étions bien nourris.

On nous présenta le général Chang, du 41e régiment, qui avait été capturé ainsi que deux majors et un millier de soldats. Après cette victoire communiste, le général Ho Lung s’adressa du haut d’une estrade à ses hommes. Lorsqu’il nous vit, il dit à haute voix: «A moins que votre amende ne nous soit promptement payée, nous vous couperons la tête. Ne croyez pas que vos barbes vous sauveront. J’ai tué un étranger qui avait une barbe plus longue que la vôtre. » Du plat de la main, il frappa sa nuque afin d’illustrer la chose.

Nous dûmes comparaître devant ce grand rassemblement, toujours présentés comme des espions étrangers. Plus tard, il en fut de même pour le général et les deux majors.

J’avais commencé un vêtement pour le juge assistant Liu. Comme nous devions partir le lendemain, il se montra

104

CONDUIT PAR SA MAIN

inquiet, se demandant si je pourrais le terminer rapidement. Quand il vint voir où en était le travail, nos camarades prisonniers lui dirent: «C’est dimanche, il ne travaille pas.» Très fâché, il se mit à nous invectiver à cause de notre superstition, comme il disait. Si vous insistez, je le termi­nerai, dis-je. Il insista et je le terminai. Le lendemain, il le confia à un prisonnier qui s’évada; ainsi il perdit le vêtement auquel il tenait tant.

Le 30 mai passa, et nous étions toujours en vie, mais nos épouses et nos familles l’ignoraient. En mars déjà, notre mort avait été annoncée. Alors, la nouvelle de notre exécution paraissait si probable que M. Warren en fit part à Mme Hayman et à Rose à Chinkiang. Cette fin de semaine-là, nos épouses crurent qu’elles étaient veuves. Heureusement, le lundi matin, un télégramme semblait indiquer que la nouvelle était fausse. Et, quelques jours plus tard, elles en eurent la confirmation par des messagers de M. Becker qui s’étaient entretenus une heure avec nous.

Le 1er juillet 1935, le *Daily Dispatch* de Manchester eproduisait un rapport venu de Pékin:

«L’Ambassade britannique a reçu un nouveau rapport concernant M. Hayman et M. Bosshardt, capturés à la fin de l’année dernière. Le 17 juin, des Chinois ont vu deux étrangers à Lichia dans le Hupeh. Ils ont pensé que c’étaient les missionnaires.»

En fait, le 30 mai, l’armée chinoise avait autre chose à faire que de s’occuper de missionnaires fatigués. Ils étaient en train d’assiéger une ville. Nous étions dans la zone des combats, nous entendions le canon et pour échapper aux bombardements des avions, nous trouvions un refuge dans des grottes naturelles au flanc d’une colline.

Nous restâmes plus d’un mois dans cet endroit, ce qui nous permit de soigner nos pieds. Je fis un efficace emplâtre de riz chaud pour mes orteils infectés.

LA SUPRÊME PUNITION

105

Le juge était très fâché. «M. Becker se joue de moi, déclara-t-il après nous avoir fait venir. Il ne nous offre que 3000 dollars, lorsque nous demandons plus que cela pour un simple propriétaire terrien. Ecrivez-lui qu’il se hâte de recueillir le plus d’argent possible. Nous lui donnons cinquante jours pour nous le faire parvenir. » Ce n’était pas le moment de lui faire remarquer que l’offre de M. Becker ne représentait pas le paiement d’une amende, mais c’était le dédommagement pour notre nourriture et pour les ennuis que nous leur avions procurés. Après un moment, le juge dit: «Réflexion faite, nous pouvons accorder un délai jusqu’à la fin d’août. »

«Et qu’arrivera-t-il si l’argent n’arrive pas?»

Il hésita un peu et dit: «S’il ne vient pas, vous serez exécutés... au moins l’un des deux.»

Nous écrivîmes les lettres mais, quelques jours plus tard, on nous demanda d’en écrire d’autres en ne mentionnant pas de date limite, et en ajoutant que, si nos messagers revenaient sans argent, ils seraient traités comme des espions ce qui signifierait pour eux la prison ou la mort. Silencieu sement, nous primes acte de ce changement d’attitude : le pri. de l’amende n’était plus fixé et la limite du temps n’était plus mentionnée.

Alors que nous étions dans le district de Lungshan, une jeune camarade de seize ou dix-sept ans fut incorporée à la compagnie. Dans son enfance, elle avait assisté à des réunions dans une chapelle où des dames missionnaires lui avaient appris à tricoter. Je fus surpris de voir qu’elle arrivait à soigner son attitude; elle était douce en dépit de son entou­rage. Elle ne fumait ni ne jurait. Comme la femme du juge, elle semblait vouloir éviter de devenir vulgaire.

On nous annonça que nos négociateurs étaient revenus. «Ils ont apporté des lettres de vos femmes et de M. Becker», nous dit-on. Le juge nous ordonna de tout traduire en

106

CONDUIT PAR SA MAIN

chinois. M. Becker offrait 6000 dollars pour notre pension, promettant de livrer l’argent personnellement si les commu­nistes fixaient une zone neutre comme lieu de rencontre, et s’ils s’engageaient à nous amener avec eux et à nous libérer en échange de l’argent.

Ma femme avait écrit sa lettre le jour anniversaire de notre mariage, en souvenir duquel elle avait transcrit le cantique qui nous avait été chanté: «Mon cœur se repose en toi, ohl mon Dieu!» — «Dois-je traduire tout le poème?» deman­dai-je.

«Oui, tout!» fut la réponse.

Des instantanés étaient joints aux lettres et deux photo­graphies des enfants Hayman, une de ma femme, une autre de mes parents, ainsi qu’une lettre de ma mère à M. Becker. Quelle joie de revoir son écriture. Le juge garda toutes les lettres, mais nous laissa les photos.

«Payez rapidement et vous serez libres», disaient les imarades après avoir eu un aperçu de notre vie de famille.

Le juge Wu nous intima l’ordre de stipuler dans notre réponse à ces lettres les trois points suivants: 1. Nous devions admettre que nous étions des espions, que comme tels nous n’aurions jamais dû venir en Chine et que la forte amende qui nous était infligée était donc justifiée. 2. Nous avions eu tort de nous évader, ce qui avait aggravé notre situation. 3. Nous devions assurer nos correspondants que le jour où l’argent serait apporté nous serions mis en liberté. Nous devions aussi joindre une liste de médicaments que M. Becker devait acheter et livrer sans retard. Nous fîmes notre possible pour atténuer la confession qu’on nous demandait de faire à propos d’espionnage, et j’écrivis : «considérés comme espions ».

On nous permit de retourner dans nos chambres. Mais le juge me fit de nouveau appeler. La lettre à ma femme et un dictionnaire étaient ouverts devant lui. Dardant sur moi un regard mécontent à travers ses lunettes cerclées d’écailles,

LA SUPRÊME PUNITION

107

il me dit: «Traduisez la première partie de votre lettre.» Ce que je fis. «Est-ce là le vrai mot pour espion?» demanda- t-il. Je lui en donnai l’assurance, mais avant de me croire il me fit chercher ce mot dans le dictionnaire anglais-chinois. «Que signifie ceci?» dit-il en désignant les mots *considérés comme* espions. «Vous êtes des espions» déclara-t-il, et il m’ordonna de l’écrire clairement. «Je refuse d’écrire cela, car c’est faux. » Alors, sa colère éclata, terrible, et il s’écria de manière à être entendu dans toute la maison: «Vous êtes un espion. C’est évident et lors de votre jugement la preuve de votre culpabilité a été faite. Si vous n’étiez pas un espion, pourquoi donc seriez-vous en Chine?» — «J’y suis venu pour prêcher l’Evangile», répondis-je. Ma réponse augmenta sa fureur. «Si vous n’êtes pas un espion, pourquoi avez-vous un appareil photographique?» — «Je n’en ai pas.» — «Pourquoi avez-vous acheté du terrain en Chine?» — «Je n’en ai jamais acheté.» A mesure que je le contredisais, s colère augmentait. «Je vous ordonne d’écrire cette lettr comme je le veux. » — «Cette lettre est adressée à ma femme, elle sait bien que je ne suis pas un espion, même si je suis obligé de l’écrire.» — «Je ne me soucie pas de la personne à qui elle est destinée; vous devez vous conformer à mes ordres. Sinon vous serez mis à mort sur-le-champ », menaça- t-il, rempli de haine à mon égard.

Un homme de sa compagnie m’escorta jusqu’à mon logis, attendant que j’écrive la lettre. «Vous feriez mieux d’écrire ce que le juge exige, il a un mauvais caractère», me dit-il à voix basse.

«Maintenant, l’avez-vous fait convenablement?» me demanda-t-il quand je lui tendis la lettre. Heureux de mon affirmation, il la prit pour la remettre au juge.

Cet après-midi-là, nous eûmes une entrevue avec les messagers dans la maison du juge, en sa présence. L’un d’eux me dit en privé qu’il avait un exemplaire de l’Evangile de

108

CONDUIT PAR SA MAIN

Jean et me l’offrit, sachant que nous n’avions pas de Bible. Malheureusement, le juge Wu aperçut le précieux livre. «Vous devez me le donner, je veux le contrôler et je vous le donnerai moi-même», dit-il. Nous ne l’avons jamais revu.

Le juge n’était toujours pas satisfait de nos lettres. Il les rédigea lui-même en chinois et nous les fit traduire en anglais. Le lendemain, elles furent remises à nos messagers. Elles étaient enfin écrites comme il l’avait exigé.

Nous avions de longues conversations sur la foi chrétienne avec le général Chang, prisonnier, qui nous posa de nom­breuses questions. Nous lui avons confié l’espoir que nous avions d’être libérés dès que les 6000 dollars arriveraient, mais il hocha la tête.

Un soir, alors que nous étions déjà couchés, le gardien vint nous dire que le juge nous appelait tous les deux pour nous entendre chanter. En pénétrant dans la cour, nous vîmes ous les chefs communistes assis en cercle; le général Chang était aussi présent. Deux chaises vacantes nous attendaient.

«Ces hommes et ces femmes désirent vous entendre chanter, dit le juge, mais je vous préviens, nous ne voulons pas de vos chants religieux.»

«Nous ne savons chanter que nos cantiques», répondis-je. Il se fit un silence embarrassant. «Eh bien! chantez ce que vous voulez», dit l’épouse d’un des chefs. C’est ce que nous fîmes. Quand nous eûmes fini de chanter, un silence impres­sionnant tomba sur l’assistance. «Yin puh tso» (rien à dire sur l’harmonie), déclara le président Liu qui était l’un des invités du juge. Nous retournâmes dans notre chambre et jusque tard dans la nuit, nous les entendîmes rire.

«A propos, dis-je un jour à l’un de nos gardiens, qu’est-il arrivé au président Liu? Je ne l’ai pas vu depuis longtemps.»

«Ne savez-vous pas qu’il a été exécuté?»

«Pourquoi?» demandai-je.

«C’était un contre-révolutionnaire.»

CHAPITRE X

**LIBERTÉ POUR UN SEUL**

Dans une nation comptant des millions de personnes souffrant de la guerre et de la faim, notre vie n’avait pas d’importance. Le commandant local de l’armée, avec des malades et des blessés sur les bras, ne disposait que de maigres rations de vivres et de peu de médicaments. Il se serait épargné bien des maux s’il nous avait mis à mort, car notre présence produisait parfois des réactions inquiétantes. Aussi, nous considérions chaque jour comme un don de Dieu.

En regardant par la fenêtre, il me sembla reconnaître deux messagers, M. Ting et M. Tao, dans une pièce de l’autre côté de la cour. Nous nous attendions à être appelés pour lire des lettres mais les heures et les jours s’écoulèrent sans que rien ne se passât. Notre mince lueur d’espoir s’évanouit.

Nos messagers vivaient probablement dans la maison des gardiens, dans un local servant d’abri antiaérien. Nous essayâmes de nous en approcher, mais le juge nous le défendit.

Le dimanche suivant, tandis que nous chantions, nous fûmes interrompus. «Le juge Wu désire voir le plus jeune étranger», dit un gardien. Le juge était assis avec ses étudiants. M. Ting et M. Tao étaient présents, à sa droite, l’air effrayé.

«Pourquoi l’argent n’est-il pas arrivé?» demanda le juge. «Je ne sais pas, nous dépendons de nos amis», répondis-je.

110

CONDUIT PAR SA MAIN

En colère, il donna l’ordre au gardien debout devant moi de me frapper au visage. Je fus presque renversé. «Je vous dénonce comme espion, vous méritez la mort», hurla-t-il. Se tournant vers ses étudiants, il ajouta: «Nous allons punir cet impérialiste, comme les Anglais punissent notre pauvre peuple dans des endroits comme Hong Kong. »

« Déshabillez-le ! »

Je fus si rapidement saisi que les boutons de ma chemise furent arrachés. Quelqu’un, debout derrière moi, remplit sa bouche d’eau froide et m’en aspergea le dos, ce qui me fit une forte réaction. Deux camarades me tenaient chacun par un bras et l’on m’administra des coups avec un long bambou garni de nœuds. La pensée que Christ avait été fouetté pour moi, et non seulement fouetté, mais crucifié, me vint à l’esprit avant même que le premier coup m’atteignît. Je tenais la tête baissée; c’était intolérable. Je continuais à penser à la crucifixion. J’avais tellement conscience de la présence de Jésus pendant cette fustigation que pas une plainte ne 'échappa de mes lèvres.

Le juge, ne comprenant pas ce calme, s’écria: «Vous ne tapez pas assez fort. » 11 vint lui-même m’administrer quelques coups qui furent plus violents. Mon corps céda et se tordit de douleur. Je ne voulais pas crier mais je me demandais quand ce supplice finirait.

«Quand obtiendrez-vous l’argent?» demanda-t-il. «Je ne puis le dire», protestai-je faiblement. «Nous avons toujours écrit les lettres selon vos instructions.» — «Pendant mon absence, alors que vous étiez à Sangchih, vous avez écrit une lettre que je n’ai pas censurée. Dans ce message à M. Becker, vous avez sans doute dit quelque chose pour le dissuader de payer l’amende.» Nos messagers, témoins de cette scène, me conseillèrent d’indiquer une date, maintenant que M. Becker n’était plus distant que de trois étapes. Je suggérai dix jours.

LIBERTÉ POUR UN SEUL

111

Je fus renvoyé et M. Hayman fut appelé. «Ne leur per­mettez pas de se parler», ordonna le juge. Je priai pour que ce traitement brutal fût épargné à M. Hayman.

Plus tard, quand nous pûmes échanger nos expériences, je sus que M. Hayman avait été traité de la même manière que moi. On lui avait ordonné d’écrire à M. Becker, lui donnant deux semaines pour payer.

Nos dos étaient ensanglantés. J’avais lu autrefois que les esclaves, après avoir été battus, se lavaient mutuellement leurs blessures avec de l’eau salée pour en hâter la guérison. Sur le poisson qu’on nous servit ce soir-là, il y avait de petits morceaux de sel que nous fîmes fondre dans du thé chaud. Nous appliquâmes l’un l’autre ce liquide salé sur nos plaies.

L’un des gardiens qui me tenait lors de la flagellation m’apporta du maïs grillé pour me montrer sa sympathie, sans toutefois faire allusion à la bastonnade.

Le lendemain, le juge me fit traduire un article d’un journal anglais. Lorsqu’il l’ouvrit, le premier titre qui sauta à me: yeux fut: la parole de dieu: «Remets ton sort à l’Eterne et il te soutiendra. Il ne laissera jamais chanceler le juste.» (Ps. 55:23.) Nous avions été si longtemps sans Bible que cela me parut être la voix même de Dieu. Combien j’aurais aimé que celui qui avait placé ce texte dans ce journal sût comment Dieu s’en était servi pour fortifier ses serviteurs découragés.

Une semaine plus tard, on nous fit traduire une lettre de M. Becker par laquelle il exprimait sa perplexité. Bien que lui-même crût que les communistes nous libéreraient contre les 6000 dollars demandés, d’autres personnes doutaient de leur sincérité. S’il apportait 3000 dollars, est-ce que les communistes libéreraient l’un des deux prisonniers? Dans l’af­firmative, un nouveau montant de 3000 dollars suivrait immé­diatement, à la condition que le deuxième captif soit libéré.

112

CONDUIT PAR SA MAIN

En réponse à cette lettre de M. Becker, les communistes écrivirent que nous serions battus tous les jours, qu’il n’y avait pas à marchander dans cette affaire. Laisser partir un seul prisonnier était impossible pour des raisons militaires. L’argent devait être livré dans le district de Sangchih. Nous avons dû signer la lettre. Le général Hsiao nous dit qu’il était convaincu que nous pouvions trouver cette somme. Ce fut son dernier mot.

A cause des incessants bombardements par les troupes gouvernementales, le quartier général fut transféré à Sang­chih, à quelques jours de marche, au-delà des montagnes et des vallées. Nous grimpions des pentes abruptes sous le chaud soleil estival. Parmi les prisonniers, il y avait des femmes âgées dont l’une n’avançait que très lentement, peinant, accompagnée de son gardien. La soif desséchait notre gorge. Des enfants de l’endroit nous apportèrent de Veau d’un ruisseau; elle nous parut plus précieuse que Por.

A une halte, tandis que nous nous reposions, la vieille femme glissa et tomba au bas d’une pente. Son gardien la tira de toutes ses forces pour la ramener près de nous, où elle s’affaisa, cherchant à reprendre son souffle. Comme il était impossible de la traîner plus loin et qu’il restait encore une demi-journée de marche en perspective, il fut proposé et décidé à l’unanimité de l’exécuter. Trois ou quatre hommes se disputèrent le privilège de manier l’épée. Ce fut le plus âgé, de vingt ans à peine, qui l’emporta. Il emprunta un sabre bien aiguisé et, suivi d’un camarade muni d’une pioche, il traîna la pauvre femme un peu plus loin. Ils revinrent bientôt, souriants, aussi indifférents que s’ils avaient tué un poulet pour leur dîner.

Par cette chaleur, M. Hayman et moi-même nous ne nous sentions pas bien, nous souffrions de l’estomac. A Sangchih, on nous mit dans un local fermé, manquant d’air, réservé aux prisonniers. La température y était plus chaude et les

LIBERTÉ POUR UN SEUL

113

moustiques plus nombreux que lors de notre précédent passage. Lorsque l’assistant magistrat Wang nous visita, il fut si dégoûté qu’il nous procura un autre logis.

M. Hayman ne supportait pas le riz cuit à la vapeur et il était bien difficile de lui procurer une nourriture conve­nable. On lui apportait le reste du gruau laissé par d’autres prisonniers, mais il était parfois aigre. J’étais angoissé de constater que mon ami maigrissait de jour en jour. Il arrivait que nous ayons la chance de prendre un bain, luxe rare, sur le terrain d’exercices. Les camarades remarquèrent alors ses os saillants et, comme conséquence, une meilleure nourriture lui fut procurée.

Les messagers revinrent, porteurs de lettres, de journaux chrétiens et du livre de Mme Cowman: *Streams in the Desert* («Ruisseaux dans le Désert»).

On nous dit d’écrire que la rançon de 750 000 dollars serait réduite à 10 000 dollars, ce qui était une manière de faire comprendre que nous ne serions pas libérés pour 6000 dollars. Ils dirent aux messagers: «Vos amis seront certainement capables de réunir une si petite somme. » Voyant notre condition misérable, ils le promirent en disant qu’ils apporteraient l’argent aussi rapidement que possible.

Notre espoir renaissait, bien que nous n’ignorions pas qu’il y aurait certainement des périls à passer une telle somme à travers un territoire infesté de brigands.

Dans une pièce voisine de la nôtre, il y avait une femme d’une cinquantaine d’années un peu déséquilibrée. Elle avait été maltraitée et n’avait pu laver ses blessures. Elle offrait un spectacle bien triste. Une autre femme, enfermée avec vingt autres prisonniers, mit au monde un enfant mort-né. Pendant quelque temps, nous dûmes partager notre pièce avec deux autres prisonniers, M. Keng et M. Li. Es désiraient se renseigner sur notre foi chrétienne. M. Li, qui savait un peu d’anglais, apprit deux cantiques et me pria de lui écrire

114

CONDUIT PAR SA MAIN

l’oraison dominicale en chinois et il la mémorisa. Le dimanche, ils nous demandaient de leur raconter une histoire biblique. Ils avaient peut-être vu en nous un peu de cette paix que Dieu nous communiquait; c’est pourquoi ils désiraient mieux connaître l’Evangile. Us étaient certains que notre captivité touchait à sa fin.

Les messagers revinrent. Dans la lettre qu’ils remirent au juge, M. Becker promettait d’apporter les 10 000 dollars et les médicaments. Il posait des questions précises afin d’éviter, si possible, des malentendus. Nous demandâmes aux messagers d’insister auprès de M. Becker pour que l’argent arrive sans faute le 16 novembre. Nous désirions tellement être dans nos familles pour Noël.

En constatant autour de nous qu’un nouveau départ était en perspective, nos prières devinrent plus ferventes, deman­dant à Dieu d’être délivrés tout de suite, car M. Hayman tait trop faible pour entreprendre une nouvelle marche et lême trop faible pour monter à cheval.

Le 17 novembre, les messagers n’étaient pas encore revenus mais nous avions confiance qu’ils arriveraient le lendemain. Le 18, alors que nous étions assis à l’entrée de notre abri, un gardien vint me chercher. A son air, je sus que l’argent était arrivé. Tout en marchant, il causait aimablement, et, contrairement à l’habitude, il n’était pas armé. «Vous serez bientôt libérés», me confia-t-il en passant devant la maison du juge. Le juge Wu en sortait justement, mais sans me saluer me demanda de contrôler les médicaments. Là, la femme d’un docteur m’assura de notre libération. Peter Kao me confirma que l’argent avait été versé et que deux chaises à porteurs avaient été envoyées par M. Becker qui nous attendait à Yungshun, à deux jours de voyage seulement. Après avoir vérifié la liste des médicaments, je me hâtai d’aller partager cette bonne nouvelle avecM. Hayman. Il nous semblait que nous goûtions déjà les bienfaits de la liberté.

LIBERTÉ POUR UN SEUL

115

Peu de temps après, le juge Wu nous manda tous les deux; nous répondîmes avec empressement à l’appel. «Vous pourrez retourner vers vos amis et vivre comme des aristo­crates», nous dit le gardien qui nous escortait. Je portais M. Hayman sur mon dos. Ses jambes enflées ne lui per­mettaient plus de marcher, même sur une courte distance.

Pendant que nous attendions dans l’antichambre, nous priions. Le juge Wu nous fît entrer. Son expression était loin d’être aimable. Il nous remit premièrement quelques effets pour le voyage, envoyés par M. Becker, des serviettes de toilette et quelques pains d’anis.

«L’argent est arrivé, mais c’est suffisant seulement pour une personne. » Il dit ceci avec tant de conviction que, pour un instant, je le crus. «Nous avons décidé de libérer le plus âgé des deux étrangers. » M. Hayman le pria de reconsidérer sa décision, mais en vain. «Vous êtes malade, vous avez besoin de soins, vous partirez aujourd’hui. Une chaise vous attend, vous pourrez faire plusieurs kilomètres avant la nuit. »

Nous n’avions pas prévu une telle situation; nous nous regardions, atterrés. Une véritable communion s’était établie entre nous durant notre captivité.

M. Becker avait bien envoyé la somme de 10 000 dollars, et maintenant ils demandaient une nouvelle somme de cette importance. Les 10 000 dollars avaient été livrés en argent par quatre coolies, environ 180 kilos. Peter Kao me confirma que la somme entière avait été payée. De plus, n’y avait-il pas deux chaises à porteurs à notre disposition?

Je dis au juge: «M. Becker a eu beaucoup de peine à obtenir notre rançon, il n’y a pas d’espoir qu’il puisse trouver encore une fois 10 000 dollars.» Le juge remarqua: «Ce ne sont pas vos amis qui ont donné cet argent, il vient de Chiang Kai Shek et il pourra en envoyer encore une fois autant. Nous avons des espions partout et nous savons que ce sont ses hommes qui ont remis l’argent aux gardiens. »

116

CONDUIT PAR SA MAIN

(En fait, l’argent avait été donné par un Chinois qui désirait garder l’anonymat.)

La joie de M. Hayman se changea en tristesse. La voix de Dieu me murmura: «Je suis toujours avec toi, je ne te laisserai pas, et ne t’abandonnerai pas.» M. Hayman me dit: «Comment pourrai-je vous laisser seul avec ces hommes?» Je lisais la détresse dans ses yeux; je crois que, si ce n’était pour sa famille, il serait resté pour que je n’aie pas à passer seul l’hiver. Je lui dis: «Je ne serai pas seul, Dieu sera avec moi.» Je pus ainsi le réconforter de la même manière que Dieu l’avait fait pour moi.

Le juge m’avertit que si j’essayais de m’évader, je serais fusillé.

Lorsque j’arrivai dans ma chambre, les gardiens me regardèrent avec étonnement comme si j’avais été un fan­tôme.

«Vous n’êtes pas parti?» me demandèrent-ils, et soudain ils furent honteux. Ils comprirent que leurs officiers n’avaient □as tenu la parole donnée. «Que ferez-vous sans votre ami?» le répondis que j’avais un Ami qui ne me laisserait jamais, ils savaient que je parlais du Seigneur Jésus-Christ. J’eus conscience que je pouvais, sans aucun doute, avoir toujours confiance et compter sur sa présence.

M. Hayman était parti lentement dans l’allée qui conduit à la route où les coolies l’attendaient avec une chaise. On lui avait donné un passeport mais, quand on l’examina de près, on vit qu’il n’était valable que pour un jour. Le deuxième jour, des soldats essayèrent de le reprendre. Heureusement, ils arrivèrent à la route carrossable quelques minutes après lui.

M. Becker reçut par téléphone la nouvelle qu’un seul des deux prisonniers avait été libéré le 19 novembre 1935. Quel désappointement pour lui qui avait négocié pendant une année et pour les messagers chinois. Plus tard, il écrivit: «Cette nuit-là, je ne pus dormir, la déception était trop

LIBERTÉ POUR UN SEUL

117

grande. J’avais fait tout ce qu’il était possible, j’avais pris tant de précautions et, malgré tout, les communistes nous avaient trompés. Le 20, je partis à dos d’âne pour rencontrer le missionnaire, sans savoir lequel je verrais. J’avais fait 6 km. quand je vis M. Hayman et une chaise vide. Ce fut très dur pour moi de le voir seul et lui-même ne put retenir ses larmes. »

M. Becker télégraphia à la *Mission à l\*Intérieur de la Chine* à Chang-hai: «Hayman libéré et très faible, Bosshardt retenu. Je pars demain pour Changsha. »

Mme Hayman allait à Chang-hai avec le plus jeune de ses enfants lorsqu’elle apprit la nouvelle de la libération de son mari.

Rose vivait dans l’expectative, s’attendant à recevoir une même nouvelle à chaque instant. Elle avait été si désappointée lorsque les négociations avaient été rompues au mois d’août. Ce jour-là, le verset de son calendrier était: «Dieu a-t-il oublié?» Et dans son cœur les mêmes paroles revenaient. Un ami lui apporta un feuillet du calendrier daté du même jour: «Le Seigneur fera de grandes choses!» Ces versets lui revinrent en mémoire quand elle apprit la libération de M. Hayman et que je restais prisonnier. Elle pensa au psaume 43: «Espère en Dieu, car je le louerai encore; il est mon salut et mon Dieu.» (Ps. 43: 5.)

Notre journal *China Millions* relatait l’événement comme suit: «Quelle joie pour les Hayman de passer Noël en famille après avoir enduré pendant des mois des souffrances et des privations. De tout cœur, nous louons Dieu qui a entendu les soupirs du prisonnier et a préservé celui qui était destiné à mourir. Que tous ceux qui ont prié pour lui (il doit y en avoir des milliers par le monde) remercient et demandent qu’il soit bientôt rétabli dans sa santé... Mais notre Père céleste comprendra que nos actions de grâces, au reçu de cette nouvelle, n’aient pas été aussi joyeuses que nous l’avions

118

CONDUIT PAR SA MAIN

espéré. Car nous ressentions une angoisse supplémentaire à l’endroit de M. Bosshardt, le sachant privé de la présence de son sympathique compagnon. Les souffrances dans la solitude sont doublement dures à supporter. Les journaux annoncent que l’armée rouge est en marche; elle atteindra peut-être des districts où il sera plus difficile à M. Becker de maintenir le contact. Ce n’est pas rassurant, mais à Dieu tout est possible. »

M. Hayman arriva à Chang-hai le 2 décembre 1936. Mme Hayman et M. Gibb, directeur général de la Mission, lui souhaitèrent la bienvenue sur le quai. Lorsqu’il entra dans le foyer de la Mission, faible, amaigri, entouré des autres missionnaires, Rose était là. Il y eut un moment de profonde émotion. Les cœurs étaient déchirés entre la joie de revoir M. Hayman et la sympathie pour Rose. «Chantons tous la doxologie», dit-elle, rompant ainsi la tension.

Seule dans sa chambre, agenouillée devant son lit, elle s’écria: «Personne ne peut me consoler, si ce n’est Toi, ô Seigneur!» Sans ouvrir sa Bible, ces paroles lui vinrent à l’esprit: «Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.»

«Je continuerai à demander», dit-elle, bien décidée.

CHAPITRE XI

**UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE**

Je ne haïssais pas mes ravisseurs. Si je ressentais parfois de l’amertume, c’était à cause de l’angoisse de Rose et de nos familles qui était plus grande que jamais. Quand la vie me paraissait ne plus valoir la peine d’être vécue, je pensais à Rose et je reprenais courage. En regardant mes geôliers, je pensais que Christ les aimait et qu’il était mort pour eux; cela m’aidait à les aimer.

Après le départ de M. Hayman, j’ouvris le livre *Streams in the Desert* et je lus le texte du dimanche: «Entendez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard? Je vous le dis, il leur fera promptement justice.» (Luc 18: 6.)

A 4 h. du matin, le déjeuner fut servi. Nous allions encore changer de stationnement. C’était sans regret que je quitterais Sangchih qui me rappelait tant de mauvais souvenirs.

Dans l’après-midi, j’eus une crise de malaria. Il me fut impossible de garder mon rang. J’avais de la quinine et l’un des gardiens me fit prendre du sel volatil, ce qui me soulagea beaucoup. Le capitaine, me voyant réellement malade, me promit à nouveau un cheval. Cette nuit-là, il partagea avec moi une pièce près de laquelle brûlait un feu de charbon. Nous partîmes à l’aube. Le cheval qui m’était réservé portait

120

CONDUIT PAR SA MAIN

un chargement de papier; aussi, je ne pus le monter que pour une distance de 8 km. sur les 40 de l’étape.

Des avions nous survolaient, se contentant de nous observer. Le lendemain, ils passèrent et repassèrent en lâchant des bombes, tandis que nous nous mettions à couvert sous les arbres d’un verger. Les gardiens me demandèrent si j’avais peur. Je leur répondis que mon Ami invisible me protégeait. J’étais plus préoccupé de ma jambe gauche atteinte de rhumatismes que des bombes !

Le lendemain, le cheval débarrassé de sa charge de papier me porta plus longuement, mais le capitaine des gardiens, peu bien, me demanda de le lui céder pour un moment. J’y consentis volontiers car, dans de telles circonstances, pri­sonniers et géôliers partagent la lutte pour l’existence.

Le chemin était étroit et sinueux. Soudain, on entendit Trier: «Au secours.» A un tournant du chemin, je vis de ;rosses pierres dévaler la pente jusqu’à une chute d’eau au- essous de nous. Une haie épineuse bordait la cascade. Le cheval du capitaine avait glissé, il était retenu par des broussailles, ayant toujours le cavalier sur son dos. Mon gardien me fit remarquer que j’avais eu de la chance d’avoir cédé le cheval au capitaine, qu’on eut beaucoup de peine à tirer de là. J’avais eu la même pensée.

Mais, peu après, ma situation ne fut guère meilleure quand il fallut traverser la rivière. J’étais mouillé jusqu’à la ceinture. La literie attachée à la selle n’échappa pas à ce bain forcé.

Dans la ville de Supu, les camarades déchirèrent des affiches du parti du peuple et les remplacèrent par les leurs. Des propriétaires furent arrêtés, puis relâchés contre rançon. L’office postal fut pillé, les mandarines d’un verger furent partagées entre nous. D’une église catholique, les soldats emportèrent une statue du Christ crucifié, les bras étendus, une couronne d’épines sur la tête. Ils se hâtèrent de me la montrer en me disant: «Adorez-vous cela?» Je leur répondis

UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE

121

que mon Sauveur n’était plus sur la croix, qu’il était vivant. «Pourquoi a-t-Il dû souffrir ainsi? Pourquoi porte-t-Il une couronne d’épines ?» Plus tard, un groupe vint me poser sérieu­sement des questions. «Notre Seigneur était sans péché, dis-je, mais II a porté les péchés du monde, les vôtres et les miens. »

Pendant huit jours, le soir, j’exécutai des travaux de crochet qui m’étaient commandés. Le gardien était assis devant la porte de l’abri. Comme il faisait froid, il allumait souvent un feu de bois, et j’avais la permission de m’en approcher.

Un après-midi, à 16 h. 30, alors que nous attendions notre repas du soir, le juge Wu donna l’ordre de lever le camp rapidement. Ce fut le signal d’une confusion générale. Je n’eus le temps d’empoigner que mon havresac suspendu au mur, sans pouvoir emporter quoi que ce soit d’autre: périodiques, vêtements de rechange, literie ainsi que la laine destinée à confectionner des vêtements. On essaya de me faire avancer rapidement mais, à cause des douleurs que je ressentais dans les jambes, le gardien dut m’aider. Au lier de marcher en file indienne, la troupe offrait l’étrange spectacle d’une masse d’hommes et d’animaux se bousculant les uns les autres. Les criminels et les propriétaires prison­niers étaient avec nous, liés de cordes.

Nous avions échappé de justesse aux troupes gouverne­mentales qui avaient failli nous encercler. Après avoir tra­versé un pont, le sentiment de panique disparut. On nous conduisit dans un champ pour réorganiser la colonne. Le froid s’installa et sévit pendant bien des jours, le thermomètre descendait au-dessous de zéro. En une certaine occasion, tandis que nous escaladions une montagne, le chemin se trouva recouvert de glace, ce qui obligea tous les cavaliers à mettre pied à terre. Plus nous montions, plus la couche de glace était épaisse. Je demandais à Dieu de fortifier mon cheval quand il se traînait péniblement.

122

CONDUIT PAR SA MAIN

Il grésillait. Un gentil gardien me donna un vêtement chinois rapiécé mais encore convenable. Bientôt, la troupe se trouva au bord d’une rivière où les pontonniers étaient occupés à construire une passerelle. Peu de jours après, nous arrivâmes dans une grande ville où nous espérions pouvoir prendre un peu de repos.

Le secrétaire du juge me fit écrire deux brèves lettres, une à M. Becker et une à ma femme. Le but de ces missives était d’annoncer que je souffrais de rhumatismes et que, pour cette raison, il était absolument nécessaire d’envoyer les 10 000 dollars le plus vite possible.

Cet après-midi-là, un médecin chinois, prisonnier, me fit une injection et me donna des médicaments qui améliorèrent sérieusement ma santé.

Comme je dormais en plein air, mes vêtements étaient parfois gelés; le matin de bonne heure, la crinière du che­val et les rênes étaient garnies de glaçons.

Mieux valait reprendre la route, même le long de pentes abruptes et glissantes, plutôt que de rester étendu dans l’herbe, transi jusqu’aux os. Sous le ciel gris et bas tourmenté par des vents violents, les choses et les jours nous paraissaient mornes. Des camarades affaiblis tombaient, quelques-uns mouraient, exténués. Dès l’aube, des hommes tremblaient, plus par manque de sommeil que par le froid. Nos esprits étaient languissants et menaçaient de céder sous les efforts incessants qui étaient exigés de nous.

J’avais espéré que quelque chose de spécial serait organisé pour le jour de Noël. Peut-être me donnerait-on des lettres et les objets que M. Ting avait apportés quelques semaines auparavant. Mais, comme de coutume, on nous fit partir à l’aube. La journée fut claire, ensoleillée, et comme nous montions toujours plus haut, nous trouvâmes de la neige et de la glace. Aux environs de midi, le soleil était chaud. Au moment d’une halte, je profitai de contempler avec ravisse­

UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE

123

ment le beau paysage qui nous entourait. Le ciel était d’un bleu intense, les champs recouverts d’un tapis blanc et les arbres resplendissaient de glace et de neige. A mi-côte d’une colline, on apercevait une maison qu’on aurait pu prendre pour un chalet suisse. Tout à coup, cette pensée me vint: c’est ta carte de Noël, une œuvre du Seigneur.

Ce soir, notre logement était un simple hangar fait de planches brutes, assemblées de telle façon que le vent péné­trait librement à l’intérieur. Subitement, il me vint à la pensée que le Seigneur était né dans une étable. Je chantai dans mon cœur: «Oh! viens dans mon cœur, Seigneur Jésus, il y a place pour Toi dans mon cœur. »

Le lendemain, contrairement à l’habitude, on nous fit partir en plein jour, le long d’une grande route pour autos. Je n’en avais pas revu de semblables durant toute ma capti­vité. Nous avons fait une marche forcée de 16 km. parce que nous étions très exposés aux attaques aériennes.

Quelques jours plus tard, nous étions dans une partie très populeuse de la province du Hunan et il nous fallu traverser plusieurs villes importantes. Je me rendis compte que nous étions dans une contrée connue. J’avais voyagé sur cette route de Kungkiang à Yuanchow, je savais donc où je me trouvais.

Nous passâmes près d’une station de la *Mission à l\*Inté­rieur de la Chine.* Les décorations de Noël avaient été déchirées et les débris jonchaient la rue. Dans le village, les camarades se réjouissaient à la pensée que le lendemain, premier jour de l’an chinois, ils seraient probablement dans la grande ville de Yuanchow où ils trouveraient des vêtements et pourraient se rassasier de bons repas grâce au pillage.

Mais mes préoccupations étaient d’un autre ordre. Je me demandais ce qu’étaient devenus la station missionnaire, l’école de jeunes filles, l’orphelinat, l’hôpital et la grande chapelle contenant plus de mille places assises. Est-ce

124

CONDUIT PAR SA MAIN

que les missionnaires étaient restés sur place? Nous avions des nouvelles officielles selon lesquelles la ville était tombée.

A 8 km., nous apercevions la pagode de la cité. A cette vue, les gardiens s’excitèrent de plus en plus. En approchant la ville de plus près, nous entendîmes le bruit de la fusillade. Puisque je croyais que la ville était tombée, il semblait inutile de prier et cependant, mû par un sentiment très fort, je priai contre toute espérance. Lorsque nous sommes arrivés au bord de la rivière, et que nous avons pu voir la ville sur l’autre rive, une halte fut ordonnée. L’avant-garde aussi s’arrêta et se camoufla dans les maisons du faubourg. Nous attendîmes sur place.

Les membres de la Mission Liebenzell (associée à la nôtre) étaient venus à Yuanchow pour se protéger. Il y avait là, réunis, vingt-sept missionnaires, parmi lesquels M. et Mme Becker. Plus tard, j’appris qu’à ce moment même, un service de baptême était célébré et, bien qu’on entendît des coups le feu, on ne l’interrompit pas. Les communistes désiraient irdemment capturer M. Becker et c’est probablement dans cette intention qu’ils n’avaient donné à M. Hayman qu’un visa valable un jour. Il y avait aussi dans la ville plusieurs prêtres et nonnes sur la station catholique.

La ville fut assiégée pendant cinq jours. Au moment où les troupes gouvernementales décidèrent enfin d’ouvrir les portes, les communistes s’étaient retirés sans raison apparente. La prière avait triomphé et toutes ces personnes furent protégées.

Une fois encore nous avons traversé la rivière Yuan et tandis que nous marchions de villes en villages, mon plus grand désir était non pas la liberté, mais le repos: «0 Seigneur, quelques jours dans le même lieu!»

Les gardes, qui savaient que mon foyer était dans le Kweichow, me demandèrent si je connaissais Shintsien. Je

UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE 125

leur parlai alors de ses sources dont l’eau était si chaude qu’on ne pouvait la toucher. Ils ne crurent pas que de l’eau chaude puisse sortir de la terre. Quand la ville fut en vue, elle nous apparut d’une rare beauté, semblable à un joyau, blottie au fond de la gorge. Mais au lieu d’y entrer, comme nous l’espérions, on nous fit passer devant la porte et prendre la rue du Marché, toujours très animée, où se traitent la plus grande partie des affaires. Nous avons passé devant la maison d’une femme chrétienne de mes connaissances. Je cherchai à la voir, mais en vain. On nous logea tout près de la petite chapelle où j’avais souvent prêché.

Ce soir-là, M. Li et moi avons dû partager le même lit et M. Keng occupa un banc étroit en guise de lit, dans un endroit propre. Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par l’arrivée d’un prêtre catholique; nous nous sommes serré la main. M. Keng céda sa place au prêtre. Le Père Kellner, de nationalité allemande, n’avait pour tout bagage que deux couvertures de voyage. Il nous dit que ses compagnons avaient pu se sauver, mais malheureusement il avait été pri parce qu’il était resté quelques minutes de plus pour cache le trésor de l’église.

Quand il dut comparaître devant le juge, il lui dit: «J’ai autant de droit de croire en ma religion que vous de croire au communisme.» Sur quoi le juge rétorqua: «Si vous dites encore un mot au sujet de la religion, je vous tire dessus. »

Alors que nous marchions en file indienne le long de la rue menant à la rivière, je vis un groupe de personnes regardant fixement le Père Kellner qui était juste devant moi. Il se retourna et chuchota: «Ce sont quelques-uns de nos chrétiens », mais il ne fit pas mine de les reconnaître, de peur de leur créer des difficultés. Je me retournai pour les regarder encore une fois, et je vis qu’ils pleuraient.

Notre gardien les aperçut: «Que voulez-vous? Allez-

126

CONDUIT PAR SA MAIN

vous-en!» ordonna-t-il. Mais ils nous suivirent de loin et s’approchèrent ensuite lorsque nous nous mîmes en rangs au bord de la rivière.

Tout en marchant, le prêtre — qui n’était en Chine que depuis deux ans — s’aperçut que je n’avais pas de mouchoir, et comme il en possédait plusieurs, il m’en donna un en s’excusant qu’il ne fût pas propre. A moi, il me parut blanc comme neige.

Le lendemain, il faisait encore très froid et il nous arrivait d’être pris dans des bourrasques de neige. Mon cheval avait été donné à un malade. A la fin de l’étape, je me sentis épuisé. Au moment de grimper une colline escarpée, le Père Kellner m’offrit obligeamment de monter sa mule, ce qui me fut d’un grand secours.

Tard dans la soirée, une femme fut introduite dans un petit réduit de notre grenier. Un inquisiteur vint la ques­tionner mais, comme elle ne répondait pas de manière satis­faisante, il mit son dos à nu et la battit en notre présence. Z’était insupportable.

Avant d’arriver à Shintsien, je vis trois messagers envoyés par M. Becker; je repris courage. Comme ils se chauffaient près d’un feu, je leur fis signe. M. Yang me raconta comment, lors du siège de Yuanchow, les missionnaires avaient été préservés.

Ils étaient venus pour discuter des conditions de ma libération. Je saisis l’occasion de leur dire que pendant que nous étions au Hunan, sans Bible, je regardais partout dans l’espoir d’en trouver une. Un jour, une page du livre des Actes d’une édition chinoise tomba sous mes yeux. Cette portion contenait en partie les chapitres 14 et 15 des Actes et le passage qui me concernait était au chapitre 14, verset 22: «... les exhortant à persévérer dans la foi, et disant que c’est par beaucoup de tribulations qu’il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.» Quelques heures plus tard, je trouvai

UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE

127

une feuille d’une plus petite édition des Actes qui contenait exactement la même portion.

Quelques jours avant le Nouvel-An chinois, alors que nous étions à Niuchang, on nous logea dans la maison d’un homme riche où nous trouvâmes beaucoup de provisions. Des galettes de riz avaient été préparées, délicieuses une fois rôties. On trouva des blocs de sucre, au goût de sucre d’érable, volés dans une raffinerie. On nous en donna autant que nous en désirions. Nous avions un élégant lit chinois, un brasier laqué, des ustensiles de cuisine avec du charbon à profusion.

Je fus appelé devant le juge Wu auprès de qui M. Yang avait plaidé pour obtenir une réduction de l’amende. Il déclara que c’était impossible, qu’une très importante réduc­tion avait déjà été consentie. Dix mille dollars était leur dernier chiffre. Par ailleurs, ajouta le juge, nous avons quelques faveurs à demander à M. Becker; s’il y consent, nous le paierons et s’il le fait très bien, nous lui ferons une importante réduction.

Les quatre exigences étaient: premièrement, M. Becke doit s’excuser, au nom de la *Mission à P Intérieur de la Chini* pour la lettre sévère qu’il leur avait écrite dans laquelle h prétendait qu’ils avaient manqué à leur parole en ne relâchant qu’un prisonnier. Deuxièmement, quand les messagers reviendront avec l’argent, ils devront être accompagnés du délégué du général Chang. Troisièmement, deux lettres devront être remises à deux personnes influentes au Kwangsi, et leurs réponses apportées par les messagers. Enfin, qua­trièmement, M. Becker doit acheter quelques articles dont la liste est jointe à la lettre. Si le montant dépensé à se les procurer dépasse celui de l’amende, l’excédent sera au crédit du compte du Père Kellner.

On nous remit un brouillon en chinois avec l’ordre de le traduire pour M. Becker. Je me retirai déçu et attristé car

128

CONDUIT PAR SA MAIN

il était évident qu’il serait impossible de donner satisfaction aux exigences de mes ravisseurs.

Le prêtre qui avait été convoqué en même temps que moi était aussi déprimé. Nous écrivîmes cependant les lettres et les messagers s’en allèrent.

A Tsatso, on nous logea dans une auberge où la pro­priétaire nous traita comme des hôtes et non comme des prisonniers. Elle me reconnut car j’avais déjà logé une fois chez elle... dans de meilleures circonstances.

A Kiensi, le photographe de l’endroit fut mis à contri­bution pour prendre différents groupes de nos. gardiens. J’avais auparavant emprunté le stylo de l’un d’entre eux, qui s’empressa de me le redemander, estimant que cet objet précieux était indispensable pour la réussite de la photo!

Alors que nous avancions en direction de Tating, plusieurs prisonniers, y compris des femmes et des jeunes filles, vinrent grossir nos rangs. En arrivant dans la ville, on nous conduisit dans les bâtiments de la Mission catholique où nous fûmes provisoirement logés, puis, de là, dans une maison voisine ù d’agréables surprises nous étaient réservées. Nous avions me chambre bien meublée. Un jour, une jeune fille m’apporta un exemplaire de *Notre Magnificat,* qui est le rapport de la *Mission à P Intérieur de la Chine,* et me le prêta. Soudain, un gardien fit irruption dans la chambre et me remit un paquet envoyé de Kweiyang, qui contenait une paire de chaussettes de laine, un chandail, des tablettes de chocolat, des cubes de bouillon, du lait condensé et un petit paquet de café. Le Père Kellner partagea ma joie.

Ensuite, nous fûmes transférés dans un temple. Un jour, j’appris avec surprise qu’un messager était arrivé pour me voir. Un des serviteurs du juge l’escorta et je fus enchanté de reconnaître Josué, une de mes vieilles connaissances de Kweiyang. C’était la première fois que je rencontrais quel­qu’un que j’avais connu avant ma captivité. Son domicile

UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE 129

était à 50 km. environ de Tating. C’était un fidèle chrétien. J’étais fort heureux d’avoir des nouvelles des amis de Kweichow.

CHAPITRE XII

**LIBRE**

Je n’avais cessé de penser à ma libération. Quand enfin on me l’annonça, j’en reçus comme un choc. Les semaines précédentes ne m’y avaient pas préparé.

Nous étions à peine installés dans notre nouveau station­nement qu’on nous donna l’ordre de rassembler nos bagages et l’on nous conduisit dans la prison régulière du Yamen, bâtiment de briques, aux fenêtres à barreaux. Pour plus de sûreté, une espèce de cage avait été construite à l’intérieur des murs. Le père et moi-même étions dans un enclos plus petit; cela ressemblait à une cage dans une cage plus grande.

Je me souvins alors des prisons de Chenyuan, où j’allais tous les dimanches après-midi avec l’autorisation de prêcher l’Evangile. Que de fois n’ai-je pas dit à ma femme: «Comment ces pauvres prisonniers peuvent-ils vivre dans de telles conditions? Pour ma part, je ne le pourrais pas. » Maintenant, j’étais le prisonnier du Seigneur et, par sa grâce, je pouvais l’accepter.

Le prêtre avait été malade et ne pouvait plus supporter le riz. Il avait préparé des hommes à affronter la mort et maintenant il se sentait dans son ombre. J’avais pris un sérieux refroidissement quand nous avions dû passer une nuit en plein vent sur une colline. J’étais tourmenté par

LIBRE

131

une toux persistante; le docteur venait nous voir occa­sionnellement et nous envoyait du café.

Au cours de cette *Longue Marche,* pendant que les hommes se battaient, luttaient pour survivre, une fillette naquit dans le camp. Quand le général Ho Lung prit l’enfant dans ses bras, son propre enfant, il se montra aussi doux qu’une femme. Il envoya un homme m’apporter de la laine de bonne qualité, de marque allemande, provenant probablement du pillage d’une mission. Il y en avait de plusieurs couleurs, noire, brune, verte, chinée. Je pouvais choisir les couleurs et faire les vêtements pour le bébé dans le style que je désirais. Je demandai un modèle, on m’en remit deux: une courte robe chinoise et un long manteau à demi étranger. Je fis un patron en papier et, avec un magnifique crochet en acier brillant, je me mis à l’œuvre.

On me demandait parfois: «Pour qui faites-vous cela?» Quand je disais que je travaillais pour le général, mon prestige augmentait. Mon travail était souvent arrêté par le' alertes aux avions nous obligeant à chercher un abri; ce était désagréable.

On vint me demander si je pourrais terminer mon trava pour le lendemain, ce qui me fit supposer que nous allions partir. Je travaillai tard ce soir-là, assis près de la lampe (un bol d’huile où trempait une mèche improvisée). Vers minuit, je dus cesser sans avoir terminé mon habit. A la toux qui me tourmentait vint s’ajouter une forte fièvre, et je fus agité jusqu’au réveil. Je me sentais incapable de me remettre en route.

Vers 4 h., tandis que nous prenions notre déjeuner, le messager vint chercher les vêtements non achevés, je les lui remis avec la laine qui restait et je n’en entendis plus parler.

On nous rassembla dans la cour et, encore une fois, nous étions prêts à partir. Ce jour-là et le suivant, j’eus une grosse fièvre accompagnée d’une douleur lancinante au lobe

132

CONDUIT PAR SA MAIN

inférieur du poumon droit; c’était probablement une pleu­résie. La douleur était si vive que je ne pouvais pas me retenir de gémir. Je ne pouvais plus dormir, j’avais de la peine à respirer, je devais rester assis. Le prêtre, bien que plein de sympathie, ne pouvait rien pour moi.

Dès lors, comme il m’était difficile de faire quelques pas, je dus monter un cheval. Bien que les gardes et les otages prédisaient constamment la mort prochaine de la «noble créature», Dieu me garda debout. Je priais beaucoup, je mangeais peu. Le juge Wu fit appeler un docteur qui me prescrivit un médicament chinois composé d’écorce d’orange séchée et cuite dans de la liqueur.

Dans une petite ville située sur une montagne, juste au-delà de la frontière du Yunnan, nous passâmes la nuit dans un grenier. La lumière filtrait à travers les fentes des parois et du plafond. Le plancher était couvert de petites sommes de terre que la maîtresse de maison nous autorisa consommer si nous le désirions.

Le lendemain, nous traversâmes une contrée sauvage, il nous fallut une demi-journée pour arriver au sommet d’une colline que nous pensions ne jamais atteindre. Impossible de décrire ces rochers nus aux arêtes vives. Le prêtre, absolument épuisé, n’avait plus d’appétit et devint si faible qu’il ne put même plus monter sa mule. Les gardiens, après avoir essayé en vain de le mettre en selle, improvisèrent un brancard. Six prisonniers, choisis parmi les plus forts, le portèrent à tour de rôle. Durant trois jours, ces pauvres hommes sous-alimentés eurent beaucoup à souffrir.

L’étape à travers cette rude contrée, dans la neige et la glace, dura une semaine et nous conduisit jusqu’à la ville frontière que nous avions occupée la semaine précédente. Journellement, nous étions harcelés par les avions et nous devions nous mettre à couvert. Souvent, la nuit tombait avant que nous ayons pu nous arrêter pour nous reposer,

LIBRE

133

ce qui signifiait que, souvent, nous devions nous coucher sans souper. Plusieurs jours consécutifs, nous n’avons eu qu’un seul repas de maïs.

Le 21 mars, premier jour du printemps et aussi anniver­saire de ma mère, nous étions encore dans les montagnes, entourés de neige. Enfin, nous descendîmes jusqu’à une plaine magnifique où des champs de sénevé d’un jaune vif alternaient avec des cultures de haricots et de blé. Les arbres fruitiers étaient en fleurs: pêchers, poiriers, pruniers. J’aurais aimé pouvoir envoyer chez nous un tableau de ce splendide panorama, accompagné des vœux pour un heureux anni­versaire. Je me mis à fredonner une strophe de cantique à la gloire de Dieu, créateur de cette nature merveilleuse.

Nous nous sommes arrêtés dans la ville de Yangchang dont le nom signifie «marché aux moutons». La certitude que nous nous trouvions dans un district méthodiste me fut confirmée parce qu’on me demanda de traduire quelques journaux et l’un d’entre eux était un journal méthodist' anglais. Les nouvelles qu’il contenait m’intéressaient bea coup mais quand je demandai de pouvoir le garder, on r le refusa.

Douze fois par jour au moins, nous devions mettre pie à terre à cause des raids aériens, attendant le signal de fin d’alerte pour remonter à cheval.

Un jour qu’il faisait beau temps, le général Hsiao Keh, m’apercevant, se dirigea hâtivement vers moi, accompagné de son garde de corps, et me dit: «Comment allez-vous maintenant?» Je lui répondis que je toussais un peu moins, mais’ que je n’avais aucune force dans mes membres.

«Dorénavant, poursuivit le général, nous avons décidé de faire une distinction entre les étrangers. Vous êtes un citoyen suisse et nous savons que la Suisse n’est pas un pays impérialiste. Vous n’avez pas de traité injuste envers la Chine, vous n’y avez pas de concessions exterritoriales ; aussi, nous

134

CONDUIT PAR SA MAIN

avons décidé de vous libérer demain. » Puis, se tournant vers le prêtre, il ajouta: «Nous ne relâcherons pas le prêtre. Il est du pays de Hitler qui n’est pas un ami des commu­nistes. »

Le Père Kellner s’approcha et me félicita. Je lui dis qu’une fois déjà ils avaient manqué à leur parole envers moi; aussi, je ne voulais pas me réjouir avant d’être libre.

«Avez-vous saisi ce que le général a dit?»

«Oui, en grande partie», répondit-il en me serrant la main.

Je compris mieux à ce moment-là ce qu’avait pu ressentir M. Hayman lorsqu’il fut libéré et qu’il m’avait laissé pri­sonnier. Je ne faisais guère confiance aux paroles du général qui avait si traîtreusement agi à mon égard. Mais, après tout, n’avait-il pas parlé en présence de ses hommes, à portée de voix des gardiens et des prisonniers ? On m’avertit de ne pas prendre à la lettre le mot *demain,* qui pouvait aussi bien signifier *sons peu.*

Le lendemain, des rumeurs nous laissaient supposer que nous allions partir en direction de Kutsing, où la *Mission à P Intérieur de la Chine* avait eu jadis une station, qui devait être inoccupée depuis quelques années. J’avais donc l’espoir qu’aucun missionnaire ne serait en danger.

L’étape fut longue et pénible. Un vent violent soufflait, nous avions de la peine à nous tenir en selle. Même dans les vallées, il y avait des tourbillons de poussière qui obligeaient les camarades à se protéger le visage avec des mouchoirs. Cette province mérite sûrement sa réputation, car les Chinois parlent du vent du Yunnan, de la pluie du Kweichow et du soleil du Szechwan.

Nous restâmes un jour dans le village populeux de Chungkiai. Un soir, un messager vint nous annoncer que le général Hsiao Keh nous invitait à souper. Il nous conseilla de faire un brin de toilette. Une invitation royale ou prési-

LIBRE

135

dentiellc n’aurait pas été pour nous plus étonnante. Mais nous n’avions pas de problème de protocole! Je fis remarquer au messager que nous n’avions que les vêtements sales que nous portions. «Vous savez, nous dit-il, nous autres com­munistes, nous ne faisons pas de cérémonies », puis il partit.

On vint nous chercher à la tombée de la nuit. A notre arrivée, le général nous fit simplement un petit signe de la tête en nous disant de nous considérer comme à la maison. Nous primes place sur un banc, autour d’un brasier, atten­dant que le repas soit servi sur une table basse carrée. D’autres invités arrivèrent, y compris le général Chang.

Le général posa des questions au prêtre sur la tactique militaire allemande. Il avait peine à croire que le Père Kellner, en sa qualité d’ecclésiastique, n’avait pas été astreint au service militaire. Se tournant vers moi, il me dit: «Puisque la Suisse n’a pas d’armée permanente, vous n’avez naturelle­ment pas reçu d’instruction militaire. » Cette réflexior m’épargna l’ennui de donner une explication qui aurait pi être mal interprétée.

Vers la fin du repas, le général Hsiao Keh m’annonça qu’on me libérerait le lendemain. Un autre officier, nommé Wang, assis près de moi, me dit en privé: «Ce ne sera peut- être pas demain, mais à la première occasion.»

Quand nos gardiens vinrent nous chercher pour nous reconduire dans notre prison, nous avons salué l’assistance et remercié notre hôte. Cette invitation avait considérable­ment augmenté notre prestige et les gardiens se montrèrent pleins de déférence.

Durant deux nuits, nous nous sommes déplacés au clair de lune. Le jour, nous nous mettions souvent à l’abri. Lorsque nous marchions, nous risquions les bombardements, et lorsque nous nous arrêtions, nous craignions l’infanterie gouvernementale qui nous poursuivait. Dès que les avions disparaissaient, nous reprenions les positions que nous

136

CONDUIT PAR SA MAIN

devions parfois abandonner quelques minutes plus tard pour retrouver des abris improvisés. Nous avons croisé plusieurs groupes de soldats rouges qui devaient ralentir l’avance de l’ennemi, tandis que le gros de la troupe, dont nous étions les prisonniers, pouvait se retrancher dans un endroit sûr. Nous avions l’impression de piétiner, car nous entendions toujours le bruit des combats non loin de nous.

Lors des alertes aériennes, il fallait rapidement mettre pied à terre et ensuite se remettre en selle. A cause de la faiblesse de mes jambes, j’avais de la peine à le faire rapidement. Une fois, pour gagner du temps, on conduisit mon cheval sous un arbre, mais il était tellement bas que je dus me coucher sur la croupe!

Le 11 avril, nous arrivâmes en vue du village de Tawan. Une magnifique plaine, embellie de plantations de pois et de haricots, nous en séparait. Pour l’éviter, nous avons dû rendre des sentiers étroits séparant les rizières établies sur es niveaux différents. Nos bêtes avaient beaucoup de peine se maintenir en équilibre, et mon cheval tomba, me pro­jetant dans la boue. Après cette expérience, je voulus marcher, mais on insista pour que je remonte en selle pour ne pas perdre le contact avec la troupe. Alors que nous approchions du village, un messager vint à ma rencontre et me dit: «Vous allez être libéré, le juge Wu désire vous parler.» Il me conduisit vers la maison où la troupe s’ap­prêtait à prendre du repos. Il était midi. Le juge et sa femme venaient d’arriver. Ils s’amusèrent en voyant avec quelle difficulté je mettais pied à terre. Mon conducteur allait se retirer quand le juge lui dit: «Conduisez-le dans sa chambre afin qu’il se repose un peu. Quand je serai prêt, je le convo­querai. »

Dans une maison voisine, on me fit monter, une échelle pour parvenir au grenier où je retrouvai le prêtre assis sur son lit. A 14 h., le gardien nous apporta le repas de midi et,

LIBRE

137

une heure plus tard, le juge me fît appeler. Plein d’espoir, je me mis à rassembler ce que je pouvais emporter, mais le gardien me conseilla de ne rien prendre.

Le juge avait quelque difficulté à se servir d’une lampe à alcool, aussi me demanda-t-il, en souriant, de lui traduire les instructions d’emploi de cette lampe qui figuraient sur l’emballage, en anglais, français, allemand et italien, mais pas en chinois. La difficulté provenait de ce qu’il employait une huile qui ne convenait pas. La lampe fut mise de côté.

Le juge envoya alors son ordonnance inviter le général Hsiao Keh, le général Chang et le vieux M. Chou. Je compris qu’on préparait une fête. Le chef Wang était de nouveau placé à côté de moi.

«Quand vous enverrez des rapports à vos journaux, me dit aimablement le juge, vous n’oublierez pas que nous sommes amis. Vous avez pu constater que nous sommes bons pour les pauvres, que nous agissons selon des principes et que nous ne sommes pas de vulgaires bandits comme on nous dépeint faussement. Nous serons heureux d’avoir de vos nouvelles, si vous voulez bien nous écrire.» Le général ajouta qu’il n’avait aucune objection à ce que je reste en Chine, en qualité de touriste, qu’il m’autorisait même à ouvrir une école pour autant que je m’abstienne d’empoi­sonner le peuple par notre croyance en Dieu. Toutefois, il pensait que ce serait préférable que je retourne dans mon pays.

Lorsque le général et les autres invités se furent retirés, je m’enhardis à adresser au juge une requête en faveur du prêtre: «Si vous désirez qu’il reste en vie jusqu’à ce que le beau temps revienne, il faudrait qu’il fût mieux soigné. Ne pourrait-on pas lui donner une ordonnance comme vous l’avez fait pour le général Chang? Un homme qui lui four­nirait de l’eau pour boire et pour se laver, du combustible pour son feu, de la paille pour son lit?» — «Ce n’est pas

138

CONDUIT PAR SA MAIN

possible, répondit le juge, mais nous chargerons un sous- officier de veiller à ce qu’il soit mieux soigné. » Trois d’entre nous devaient être libérés. Le juge nous dit: «Ce soir, vous serez conduits dans la maison d’un bourgeois où vous resterez jusqu’à l’aube, après quoi vous serez libres de partir. Nous, nous partirons peu après minuit, mais il ne vous est pas permis de vous en aller avant l’aube. »

Après nous avoir fait ces recommandations, il me lut un papier contenant les conditions de mon élargissement. Ce document m’accusait d’avoir prêché l’Evangile; j’étais remis en liberté à la condition de ne plus recommencer. Une fois de plus, on disait que ma libération était basée sur le fait que la Suisse n’était pas un pays impérialiste. Il ne me demanda pas de signer un engagement, ni de promettre verbalement quoi que ce fût.

Je lui dis que je ne savais absolument pas où nous nous rouvions. Il m’informa que nous étions à environ 25 km. l’une ville qui, elle-même, était à une étape de la capitale du /unnan. «Vous pourrez arriver là en deux jours.» On me remit 10 dollars pour les dépenses du voyage. Puis, le juge envoya un gardien pour me raccompagner dans mon grenier et inspecter ce que j’emporterais avec moi. Il était 22 h., le Père Kellner dormait déjà. Je le réveillai pour lui dire ce qui venait de se passer. Nous prîmes congé l’un de l’autre en nous embrassant, nous confessant et nous pardonnant mutuellement nos manquements. Je lui promis de faire tout mon possible pour hâter sa libération.

Je quittai le grenier et dans la rue je rencontrai les délégués et le gardien qui nous conduisit à la maison qui nous avait été désignée pour y passer la nuit. Après un court instant, nous entendîmes du bruit; c’était le camp qui se réveillait déjà. Ce fut l’appel au clairon des diverses compagnies, le bruit de pas pressés derrière notre porte, des voix venant de différents côtés. Le calme revint. Combien nous étions

LIBRE

139

heureux de pouvoir rester couchés. Je ne dormis guère cependant, mon cœur chantait des louanges à Dieu.

A l’aube, nous fûmes effrayés lorsque la porte s’ouvrit et que deux hommes de l’armée rouge entrèrent silencieuse­ment. Tremblants de peur, ils me supplièrent de leur per­mettre de m’accompagner à la capitale.

Wang et les fugitifs prirent les devants et je suivis lente­ment avec Josué. Wang était le messager du général Chang, prisonnier, et Josué était une ancienne connaissance, un chrétien qui suivait l’armée rouge et qui m’avait rendu de précieux services. C’était un beau matin ensoleillé. La route suivait un ruisseau et, à notre droite, se trouvait une colline boisée. Josué me dit qu’il n’avait cessé de prier pour moi. Il me fit le récit de ses expériences lorsqu’il traversa h territoire occupé par les Rouges. On l’avait suspecté d’êti un espion, sa vie avait été en danger. Je lui exprimai rr gratitude, mais il faisait peu de cas de ses difficultés, regrettan même de n’avoir pu faire davantage pour moi. Voyant que j’étais à bout de forces, il me dit de m’asseoir et d’attendre là pendant qu’il irait chercher des hommes pour me transporter.

«Avant de vous éloigner, Josué, dites-moi si vous savez quel jour nous sommes?»

«Non, répondit-il, est-ce dimanche?»

«Oui, et un dimanche spécial, dis-je en souriant. C’est Pâques. N’est-ce pas merveilieux ? Ces hommes qui m’ont si souvent raillé, qui disaient que Jésus était mort, qu’il ne pouvait pas venir à notre aide, ces hommes qui disaient encore qu’ils ne me relâcheraient pas avant que soit versé le dernier sou de la rançon, ce sont eux qui, sans le savoir, viennent de me délivrer en ce beau matin de Pâques.»

Nous nous sommes réjouis ensemble. Quoi d’étonnant à ce que les oiseaux chantent I C’était Pâques, le matin de la résurrection, Jésus pour toujours vivant!

Josué se hâta d’aller vers une ferme où il espérait trouver

140

CONDUIT PAR SA MAIN

une chaise. J’étais seul au bord de la route. C’était délicieux d’être délivré de la surveillance de gardiens.

Ayant trouvé chaise et porteurs, Josué revint et me 1 persuada de me laisser porter sur son dos jusqu’à la ferme pour y déjeuner.

Nous nous mîmes enfin en route. J’étais très conforta­blement installé dans cette simple chaise. Comme je n’avais guère que la peau et les os, mes porteurs ne se fatiguèrent pas trop. Vers la fin de l’après-midi, nous arrivâmes en vue de la ville. A la porte de la cité, nous rencontrâmes un groupe de soldats gouvernementaux qui nous questionnèrent et inspectèrent nos bagages durant presque une heure. Nous avons été conduits auprès d’un officier qui parut prendre Josué en aversion et qui nous envoya sous bonne escorte armée auprès du général à travers les rues de la ville. Avec ma barbe, les gens pensaient que j’étais un espion russe. On nous fit franchir l’imposante porte du temple et nous sommes arrivés vers le général au moment où il était à table avec ses officiers.

En me voyant, il s’avança vivement vers moi: «Oh! vous êtes le gentleman suédois qui a été captif si longtemps», me dit-il en me saluant. «Suisse», rectifiai-je, en faisant un signe d’assentiment.

«Je veillerai à ce que vous soyez conduit demain en sécurité à la capitale. Mais, pour ce soir, il faut trouver un endroit où vous loger. » Quelqu’un suggéra qu’il y avait la possibilité de me loger à la salle évangélique.

Nous fûmes conduits à la Mission pentecôtiste. Malheu­reusement, la maison était remplie de soldats et la personne qui était en charge de la station dit qu’elle ne pouvait pas nous offrir l’hospitalité, vu que les soldats rouges avaient tout pillé la veille. Ils avaient même pris les souliers qui étaient aux pieds de sa petite fille. Toutes les pièces étaient occupées, même la cuisine. Au bout d’un moment, elle se calma et me

LIBRE

141

parla de ses ennuis. Le gardien qui nous avait amenés la pria de lui donner une attestation disant qu’il avait fidèlement exécuté sa mission. Comme elle ne savait pas écrire, quelqu’un voulut bien le faire à sa place. Elle trouva ensuite une gerbe de paille et nous conduisit dans une pièce qui servait de bûcher où nous avons fait notre lit par terre.

A l’aube, nous étions debout. Pour nous laver, nous avons partagé un seau d’eau avec les soldats. Un messager vint de la part du général pour nous inviter à déjeuner. Après le repas, on me demanda comment je désirais voyager, à cheval ou en chaise à porteurs. Je choisis la chaise pour ce dernier voyage d’une cinquantaine de kilomètres. Avec la chaise et les coolies, on m’attribua un garde de corps.

En même temps que nous, des soldats se dirigeaient vers la capitale. Plusieurs d’entre eux s’approchèrent pour me parler. Pas un ne s’avisa de m’appeler «diable», «chien» ou «impérialiste». A mi-chemin, on nous offrit un excellent repas. Arrivés à environ 8 km. de la ville, nous nous sépa­râmes de la troupe après qu’un officier m’eut informé que les coolies avaient reçu leur salaire et qu’un détachement de soldats était chargé de nous escorter jusqu’au bout du voyage.

J’arrivais à ma dernière étape sur le chemin du retour. Je ne connaissais pas personnellement les missionnaires de la capitale et, naturellement, personne n’avait pu être prévenu de ma libération, si soudaine, si inattendue. Je pensais qu’en arrivant je demanderais à être conduit au Foyer de la *Mission à P Intérieur de la Chine.* Ainsi, comme Pierre délivré de sa prison, je surprendrais une Rhode (Actes 12: 13).

Nous n’étions plus qu’à 6 km. de la ville lorsque je vis trois étrangers à cheval venant dans notre direction. Comme c’était le lundi de Pâques, ces personnes profitaient sans doute de ce jour de liberté pour faire une sortie à la campagne. Mais, en arrivant près de nous, ils mirent pied à terre, ayant tout à fait l’air de s’attendre à nous rencontrer. Je descendis

142

CONDUIT PAR SA MAIN

de ma chaise. M. Glastone Porteous me saisit la main, se présenta, suivi de M. Metcalf et de M. Albert Allen. Ils m’apprirent que sur la route, un peu plus loin, d’autres amis nous attendaient. Ils m’offrirent un de leurs chevaux et m’aidèrent à me mettre en selle.

J’étais curieux de savoir comment ils avaient appris que j’avais été libéré. Ils me dirent alors que les autorités mili­taires de la capitale avaient reçu un message téléphonique annonçant mon arrivée avec une escorte de soldats gouver­nementaux.

Au sommet d’une petite côte, j’aperçus les amis venus à ma rencontre. Us étaient nombreux mais M. Porteous m’expliqua qu’ils auraient été encore plus nombreux si les autorités militaires n’avaient pas insisté pour que les femmes restent à l’intérieur des murs de la ville, par mesure de sécurité.

Tandis que nous approchions, ils se mirent à chanter un cantique de louange. Puis on me demanda de rester sur le cheval, pour prendre une photo (voir hors-texte).

Mon cœur était joyeux, ma faiblesse semblait disparaître. La présence de Dieu m’était sensible. Je venais des ténèbres, mais la lumière m’avait toujours accompagné. J’eus le senti­ment intérieur que cette liberté que je venais d’obtenir, je devais la consacrer tout à nouveau à Dieu.

Ce furent alors des échanges de salutations, de poignées de mains et l’expression d’une grande joie. Il n’y avait pas que des amis européens, mais aussi des Chinois: M. Ting et M. Yang, les négociateurs venus du Hunan, qui paraissaient stupéfaits de me voir en liberté.

Immédiatement après avoir établi mon identité, M. Jack Graham, sans même descendre de cheval, fit demi-tour et galopa vers la ville pour télégraphier à Chang-hai. Quel­qu’un me tendit un mouchoir pour remplacer mon chiffon bleu tout sale ; on m’offrit de la limonade et du chocolat. Le

LIBRE

143

lendemain, le Dr Yu m’ausculta et le consul anglais me conduisit dans son auto à l’hôpital de la *Church Missionary Society.*

Une semaine seulement après ma libération, ma chère Rose était auprès de moi. Autrefois, ce voyage aurait néces­sité des mois, mais il ne fallut qu’un jour et demi par la voie des airs. Cela semblait être un miracle. Notre joie était complète, notre coupe débordait.

CHAPITRE XIII

**AU FOYER DES STAM**

«Les dix-huit mois de séparation nous parurent appartenir à un autre monde, il nous sembla que nous n’avions jamais été séparés», écrivait Rose. «Aucune parole ne peut exprimer notre joie lorsque nous nous sommes retrouvés, et du fond de notre cœur la louange s’éleva vers Dieu qui a fait infini­ment au-delà de ce que nous pouvions demander ou penser. Magnifions le Seigneur, exaltons ensemble son saint nom.»

Rose se trouvait à Chang-hai pendant les derniers mois de ma captivité. A la Mission, en cette semaine de Pâques, on méditait le chapitre 12 des Actes. Quand ils lurent le récit de la délivrance de Pierre, Rose fut frappée par ces mots: «C’était au temps de la Pâque.» Les jours suivants, à plusieurs reprises, elle répéta: «Seigneur, c’est le temps de Pâques, fais-le encore.» Le jour de Pâques et le lendemain passèrent sans qu’elle reçut de nouvelles. Mais le mardi matin, à l’heure du déjeuner, un messager remit un télégramme. M. Griffin consulta le code et vit tout de suite le signe «libéré», signe qu’il s’attendait à trouver dans chaque télégramme qu’il recevait. Il reconnut aussi le numéro de code de mon nom. Il l’annonça à Rose qui, craignant un nouveau désappointement, lui dit: «Etes-vous bien certain que cela ne veut pas dire *non-libéré^ »*

Lorsque le télégramme entier fut décodé, Mme Griffin

AU FOYER DES STAM

145

dit: «C’est vrai, chère Rose, c’est vrai!» Elles ne purent retenir leurs larmes lorsqu’elles l’annoncèrent à Mme Gibb et aux autres personnes de la Mission. L’après-midi, un service d’actions de grâces fut organisé, juste avant le départ de M. Gibb pour l’Angleterre.

Deux jours plus tard, un autre télégramme suggérait que Rose vienne auprès de moi à l’hôpital, vu que mon état exigeait un traitement immédiat et prolongé. Le voyage serait trop long par la route et par bateau, aussi, on lui conseilla l’avion. Rose n’en fut pas enchantée, l’aviation n’en était qu’à ses débuts en Chine et elle n’avait encore jamais volé. Le petit avion traversa un violent orage mais, lorsqu’elle franchit la porte de l’hôpital de la *Chtirch Missionary Society,* elle n’y pensait déjà plus, tant son bonheur était grand.

A la fin de mai elle écrivait: «Vous comprendrez combien la délivrance de mon mari est arrivée à temps car, d’après le diagnostic du médecin, il n’aurait pu survivre encore dix jours. Il doit garder le lit, le repos étant le seul remède qu puisse aider son cœur malade. C’est la septième semaine ei nous ne savons pas combien de temps cela va durer, aussi, nous ne faisons aucun plan pour l’avenir. Il n’avait plus que la peau et les os ; maintenant il a retrouvé son poids normal. Il a souffert de bronchite, de pleurésie, de béribéri, mais cela va beaucoup mieux.»

Quatre semaines plus tard, le docteur me permit de faire quelques pas dans ma chambre. Pendant ce temps d’inaction, Rose me fit part de ses expériences durant notre séparation. Le martyre de John et Betty Stam lui avait causé un grand choc. Les journaux avaient donné un bref récit de cet événement, de la mort triomphante de ces jeunes mission­naires, mais Rose n’avait pas osé lire un autre journal qui livrait de plus tragiques détails. Elle avait consacré aux enfants Hayman le premier Noël, entourée de la sympathie de tous, aidant Mrae Hayman à préparer les cadeaux.

146

CONDUIT PAR SA MAIN

Ce ne fut qu’à la fin de l’été que j’eus la permission de retourner en Europe. Nous sommes arrivés à Marseille le 2 octobre 1937. Nous allâmes tout d’abord à La Côte-aux- Fées où toute la famille réunie nous attendait, la mère de Rose, ses douze frères et sœurs et leurs conjoints. Quelle récep­tion! Il y eut des larmes, des larmes de joie; le monde nous parut de nouveau merveilleux!

En Angleterre, notre retour fut l’occasion d’une grande joie dans ma famille. Je reçus de nombreuses invitations mais, ayant devant moi une longue période de convalescence, je ne pus y répondre autant que je l’aurais aimé.

Notre première réunion publique eut lieu à Manchester, le 6 novembre 1937, présidée par le pasteur Aldis, directeur pour l’Angleterre de la *Mission à l’Intérieur de la Chine.* Il dit que de nombreuses personnes se demandaient pourquoi Dieu avait permis cette longue captivité. A cette question, trois réponses peuvent être données: premièrement, afin ju’il y ait un témoin de l’Evangile dans les camps commu- listes; secondement, afin que la grâce de Dieu se manifeste par l’endurance et la fidélité de ses enfants; troisièmement, afin que la puissance de Dieu soit reconnue par la délivrance qu’il a accordée. M. Aldis rendit ensuite justice à M. Becker pour ses efforts infatigables en vue de ma libération, par des négociations difficiles. Reconnaissance aussi envers les messagers chinois qui risquèrent souvent leur vie, sans oublier Su En-Lin qui avait volontairement partagé la captivité de Mlle Grâce Emblen, offrant même d’être prisonnier à sa place.

Le Conseil chinois de la *Mission à ! Intérieur de la Chine}* lors de sa 79e session à Chang-hai, exprima sa reconnaissance à M. Becker. La lettre qui lui fut remise, imprimée en cou­leur sur velin, en forme de livre, était rédigée comme suit:

«A M. Hermann Becker qui, avec une foi constante en Dieu, a cherché, pendant plus de douze mois, par tous les moyens possibles, à secourir nos frères Hayman et Bosshardt,

AU FOYER DES STAM

147

avec l’approbation des autorités provinciales du Hunan, a négocié les conditions de leur libération, refusant de se laisser détourner de son objectif par des délais ou des dés­appointements, mais par ses messagers suivant les troupes communistes de lieu en lieu, avec habileté, n’a négligé aucun moyen en son pouvoir pour arriver à ses fins.»

Des réunions publiques qui attirèrent de grandes foules furent organisées dans plusieurs villes d’Angleterre.

Un journal local rendit compte en ces termes d’une ren­contre à laquelle j’avais été invité par un groupe missionnaire de laïcs méthodistes:

«Après un repos forcé de quelques mois au foyer de sa sœur, à Chorlton, M. Bosshardt nous a paru être un homme différent de celui que nous avions vu à son arrivée à Manchester, hagard et les nerfs brisés. Parlant des Chinois, soldats de l’armée rouge, de leur foi et de leurs espoirs en un monde nouveau, il dit que leur zèle était étonnant. Ils estimaient être des partenaires de la révolution mondiale. L’armée rouge, qui comptait vingt mille soldats, en majorité de moins de vingt-cinq ans et la plupart peut-être en dessous de vingt, était composée de jeunes pleins de zèle pour leur cause. M. Bosshardt les admirait et aurait souhaité qu’ils soient ainsi pour la cause de Christ. Ils n’avaient pas peur d’affirmer qu’ils étaient communistes. Ils ne traversaient pas un seul village, si petit soit-il, sans y laisser leurs slogans. »

Les journaux titraient à la une: «M. Bosshardt pense retourner au pays de sa captivité.» C’était vrai, mais les médecins me retenaient.

En 1938, nous étions à nouveau en Suisse où nous avons eu l’occasion de nous adresser à quelques auditoires. Je me sentais assez bien pour explorer les belles forêts de sapins du Jura neuchâtelois et jouir de la vue sur les Alpes.

Pendant que nous étions à La Côte-aux-Fées, un cyclone ravagea la forêt au nord du village et abattit un millier

148

CONDUIT PAR SA MAIN

d’arbres en un instant. A part un toit arraché, le village fut épargné. Nous étions sortis et bientôt le ciel s’assombrit et devint menaçant. A peine étions-nous de retour à la maison que l’ouragan se déchaîna. Quelques minutes plus tard, le calme était revenu, mais quel spectacle! Des géants déra­cinés ou brisés jonchaient le sol. La tempête s’était frayé un chemin à travers la forêt, elle avait tout saccagé sur son passage.

Nous avons pu assister à des conférences: la Conférence biblique internationale à Thoune, la Convention chrétienne à Morges et les réunions missionnaires annuelles des Assemblées évangéliques de Suisse romande, où Rose et moi avons eu l’occasion de prendre la parole. Puis nous retour­nâmes en Angleterre où, durant le mois de décembre, nous fîmes une tournée de conférences organisée par les secré­taires écossais de la *Mission à VIntérieur de la Chine.* Les fêtes le fin d’année se passèrent chez mes parents et en janvier ious nous trouvions encore une fois en Suisse.

Ce fut émouvant pour moi de parler à Winterthour, la ville que mon père avait quittée cinquante-sept ans aupa­ravant, et de passer quelques heures à Oberuzwil, le village natal de ma mère.

Le dimanche 11 juin, nous assistions au culte de l’Eglise évangélique libre de La Côte-aux-Fées. Des bannières chinoises de satin rouge et noir, des broderies de différentes couleurs étaient suspendues en vue de la réunion missionnaire du soir. Une décoration florale donnait un air de fête.

Au cours du service, à notre grande surprise, l’ancien qui présidait nous appela, Rose et moi, et nous fit asseoir sur un banc devant l’auditoire. Il informa la communauté que c’était l’anniversaire de notre mariage et, comme c’était le premier que nous passions dans notre village, il convenait, dit-il, de nous adresser quelques paroles d’exhortation. Il descendit de la chaire, nous donna l’accolade et nous remit

AU FOYER DES STAM

149

un livre (en place de la Bible de famille que l’on offre d’habitude aux époux à l’occasion de la cérémonie).

Après quelques jours passés en Belgique, nous nous rendîmes en Angleterre pour faire nos adieux à Manchester. Des adieux non pas pour la Chine, puisque le docteur ne nous avait pas permis d’y retourner, mais pour l’Amérique. Ainsi, nous serions à mi-chemin.

Nous arrivâmes à New York le 17 octobre 1939, ayant une longue liste d’engagements. A cause de la guerre en Europe, nous avions quitté l’Angleterre toutes lumières éteintes. La traversée de l’Atlantique se fit en zig-zags afin d’éviter les attaques ennemies. Ce fut un voyage pénible. Mais le port de New York étincelait de lumières. En silence, nous nous tenions, là, bien près l’un de l’autre.

Notre première visite fut pour la famille de John et Betf Stam, dans le New Jersey. Après avoir appris la tragédi en Chine, M. Stam nous avait écrit: «Nos chers enfants John et Betty, sont auprès du Seigneur qu’ils aimaient. Ils l’ont servi et maintenant ils sont avec Lui. Peut-il exister un sort plus glorieux? Il est vrai que la manière dont ils ont quitté ce monde a été un choc pour nous tous, mais quelles qu’aient été leurs souffrances, elles sont finies maintenant, et ils sont tous deux infiniment bénis et jouissent des joies célestes. Quant à ceux d’entre nous qui sont restés en arrière, nous pensons à un télégramme reçu d’un ancien camarade d’école de John: «Rappelez-vous que vous avez donné John » et Betty à Dieu et non à la Chine. » Nos cœurs, bien que courbés par la tristesse, ont répondu: *Amen!* Nous sommes certains que le Dr et Mme C. E. Scott, parents de Betty, se joignent à nous en disant: «Le Seigneur a donné, le » Seigneur a repris, que le nom du Seigneur soit béni ! »

Tandis que notre train arrivait à Paterson, nous avons prié pour que nous soient données les paroles que nous devrions prononcer. Mais les mots ne furent pas nécessaires.

150

CONDUIT PAR SA MAIN

Jacob, frère de John, était sur le quai, grand, aimable, un homme de Dieu. Arrivés au foyer des parents, dans la vieille ville, la mère de John nous souhaita de tout cœur la bienvenue. Peter Stam, le père de John, était à l’hôpital. Nous avons pu le visiter et partager nos impressions. Il était le fondateur de la *Star Hope Mission,* où nous avons tenu des réunions. M. Stam père était aimé de toute la ville pour son ministère parmi les pauvres, les personnes âgées et les prisonniers. Durant notre captivité, il avait organisé des réunions de prière pour nous. Nous avons dormi dans la chambre où naquit John.

Pourquoi ont-ils dû mourir? Pourquoi Dieu nous a-t-Il délivrés des communistes, M. Hayman et moi-même, et non John et Betty? Mais ces questions ne furent pas posées par la famille. Les parents parlèrent de l’infinie bonté de Dieu, de sa sagesse, de sa volonté, et des sept cents étudiants qui s’étalent levés pour consacrer leur vie à l’œuvre missionnaire lors du service commémoratif célébré à l’*Institut Biblique Mooày.*

Nous avons pris congé des Stam, enrichis d’une nouvelle expérience.

Notre séjour aux Etats-Unis et au Canada dura presque une année. Nous nous installâmes premièrement à Phila­delphie pour quelques mois. Après avoir fait des visites et des conférences au Canada et dans plusieurs Etats des Etats- Unis, Los Angeles devint notre centre pour quelques mois. A Alberta, je rencontrai mon frère adoptif que je n’avais pas revu depuis qu’il avait émigré au Canada à l’âge de dix-neuf ans, alors que je n’en avais que sept.

Notre rencontre eut lieu au Tabernacle. J’avais terminé mon exposé quand le président se leva et dit: «Je pense que le frère de M. Bosshardt est ici. Puis-je le prier de s’avancer, s’il vous plaît?» Du fond du hall, il s’avança, et ce fut un moment émouvant lorsque nous nous serrâmes la main devant ce grand auditoire.

AU FOYER DES STAM

151

Le 16 septembre 1940, quatre-vingtième anniversaire de mon père, nous étions à bord de *Y Express of Russia,* avec une cinquantaine de missionnaires en route pour Chang-hai. Après une brève escale au Japon, nous arrivâmes à Chang-hai où M. et Mme Arnolis Hayman nous invitèrent à séjourner dans leur appartement.

Le premier dimanche, tout de suite après le déjeuner, Arno­lis et moi, nous nous rendîmes à la prison, dans la section des condamnés à mort, où se trouvaient trente hommes. Chaque cellule s’ouvrait sur un long corridor. Tout était très propre, sans intimité naturellement, et chaque prisonnier ne disposait que d’un seau de toilette et de deux couvertures. M. Hayman commença à un bout du couloir et moi à l’autre, ce qui nous permit de nous entretenir avec chacun en parti­culier. La plupart d’entre eux, appuyés contre les barreau de leur cellule, paraissaient contents de nous voir. Bien qt condamnés, plusieurs attendaient depuis longtemps lei exécution. Un homme qui s’était converti en prison passais son temps à lire la Bible.

Quelques missionnaires partirent pour l’intérieur de la Chine par une route du nord afin d’éviter les Japonais qui occupaient de vastes régions du pays. On ne nous permit pas de nous joindre à eux. Le Séminaire biblique de Kiangwan avait besoin temporairement d’un couple missionnaire pour diriger le foyer pour hommes. Nous fûmes invités à saisir cette occasion. Ma première réaction fut de dire que nous ne désirions pas commencer un travail qui nous empêcherait de retourner à l’intérieur, mais nous y consentîmes quand on nous assura que ce serait pour deux mois seulement.

Je continuai mes visites à la prison de Chang-hai. Un garçon de dix-huit ans, accusé de meurtre, ne me quittait pas du regard pendant que je lui parlais. Je crois qu’il a saisi que le salut était un don de Dieu. Un autre prisonnier déclara: «Le Sauveur n’est que pour ceux qui ont de l’argent,

152

CONDUIT PAR SA MAIN

ceux-là peuvent aller au ciel. » Je lui racontai la parabole de l’homme riche et de Lazare. Lorsque je le revis, la semaine suivante, il m’attendait, attentif et désireux d’en savoir davantage.

Le jour de Noël, nous nous rendîmes à l’Eglisc chrétienne libre de Chang-hai où prêchait l’évêque Houghton, le nouveau directeur général de la *Mission à l\* Intérieur de la Chine.* Après le service, Arnolis s’approcha et me serra la main; nous avions eu la même pensée: «Emmanuel!» dit-il. Les anges chantaient, le ciel se réjouissait, mais pas davantage que ce jour de Noël passé en captivité.

Notre plus beau cadeau de Noël fut de recevoir la nouvelle que nous pourrions nous joindre à un groupe de missionnaires sur le point de partir pour l’intérieur, en janvier.

Quelle émotion! Revoir les montagnes du Kweichow, entendre parler le bon mandarin, pouvoir nous mêler aux gens du peuple, être un avec eux comme ce n’est pas possible ailleurs. Nous devions apporter une quantité de marchandises aux missionnaires de l’ouest, coupés de la côte depuis si longtemps.

Nous avons voyagé par bateau, train et autobus, accom­pagnés de missionnaires du Yunnan. Nous prîmes tous la route de Birmanie. Le docteur avait posé certaines conditions après m’avoir examiné. Je devais être à proximité d’un médecin; être dans un endroit où il y aurait des aliments nourrissants et, enfin, ne pas prendre de responsabilités trop grandes. La station de Mlle Kohler à Tungchow remplissait ces conditions: altitude, climat, jardin potager, verger et vaches. De plus, MUe Kohler avait autant d’expérience, et peut-être plus, que bien des médecins.

Nous nous embarquâmes à Chang-hai pour Rangoon. A la frontière birmane, nous eûmes d’ennuyeuses formalités à remplir. Quatre camions chargés de nos bagages furent retenus quelques semaines à la douane de Birmanie.

AU FOYER DES STAM

153

On s’attendait à ce que Chang-hai tombât aux mains des Japonais. La Mission préparait son quartier général de guerre à Chungking. A Rangoon, nous logeâmes à la Mission baptiste. On apprit que la route birmane était bombardée. Nous priâmes à genoux, demandant à Dieu de nous permettre de passer en sécurité.

Après un long arrêt à la frontière, nous pûmes reprendre la route et dès lors notre avance fut rapide. Nous étions sept dans les camions. Après avoir passé un pont au pied d’une colline, nous nous sommes retrouvés en Chine libre. Comme c’était merveilleux d’être de retour! Les formalités prirent une demi-journée; les douaniers chinois se mon­trèrent très bien disposés. Après avoir traversé la rivière Salween, notre route en épingles à cheveux nous mena à Tali où se trouvait une station de la *Mission à V Intérieur de la Chine.* Nous étions couverts de poussière et avons apprécié de pouvoir nous rafraîchir.

Le jour de Vendredi-Saint, à Kunming, la première alerte d’un raid aérien fut donnée pendant que nous étions en trair de prier, ce qui nous fit courir hors de la ville pour chercher un abri dans la campagne. La fin de l’alerte sonna trois heures plus tard. Hélas! nous étions à peine rentrés, en plein repas de midi, que nous entendîmes le vrombissement des avions ; ils étaient vingt-sept en parfaite formation. Ils lar­guèrent leurs bombes ; en voyant la fumée monter de la ville, nous étions à peu près certains que notre chapelle avait été touchée. Nos biens et nos provisions s’y trouvaient. Arrivés sur place, nous eûmes l’agréable surprise de voir notre chapelle indemne, mais la maison d’en face brûlait.

Au lieu de nous rendre à la station de Mlle Kohler, c’est à Panhsien, nouvelle station, privée de missionnaire depuis un an, que nous avons été dirigés, ceci contrairement à ce qui avait été prévu. Les quatre chrétiens baptisés de l’endroit avaient besoin d’être entourés et enseignés. Cet endroit ne

154

CONDUIT PAR SA MAIN

répondait guère aux exigences du docteur, et nous fûmes profondément déçus de ne pouvoir passer au moins une année avec Mlle Kohler.

Nous prîmes le train à Kunming, sur une voie nouvelle­ment ouverte. On nous délivra des billets de quatrième classe, la seule classe existante, ce qui signifiait que nous devrions nous asseoir sur nos bagages dans un wagon vide. Je me rappelai alors que quelqu’un ayant demandé à Hudson Taylor pourquoi il voyageait en troisième classe, il avait répondu: parce qu’il n’y a pas de quatrième!

A Kuching, nous avons pris un autobus, mais avant d’ar­river dans le Kweichow, le volant cassa et le véhicule dévala un ravin. Nous sommes sortis par une fenêtre, heureux d’être en vie.

Le Kweichow est une belle province. Ses vallées sont étroites, mais les flancs des montagnes sont couverts de leurs, de roses sauvages, d’azalées et de buissons fleuris. A un arrêt, un employé de l’Ambassade britannique nous vit et nous offrit de poursuivre notre route dans sa nouvelle voiture. Il venait de la Birmanie et se rendait à Chungking. Rapidement, nous avons traversé Tsingchen où nous avions passé notre lune de miel. Il nous déposa à la station de Kweiyang.

Notre visite à Mlle Kohler était une sorte de consolation. Cette missionnaire était en Chine depuis 1898 et elle résida dans le Kweichov pendant cinquante ans. Elle ne prit qu’un seul congé. Entre 1908 et 1951, elle ne quitta jamais la Chine. Elle était impatiente d’avoir des nouvelles de ses parents et de ses amis en Suisse. A notre arrivée, elle était en train de soigner des malades, malgré l’heure tardive. Elle avait à cette époque soixante et un ans, elle travaillait seule. Sa maison était l’une des sept merveilles de la province du Kweichow! Elle en avait fait les plans, surveillé la construc­tion et l’avait payée de ses propres deniers et de dons

AU FOYER DES STAM

155

spéciaux. Elle avait acheté le versant d’une colline dont elle en fit niveler une partie pour y placer sa maison. Le terrain contenait beaucoup de pierres qui furent employées pour les constructions (maison, dépendances, clôtures). L’immeuble contenait quatorze pièces et, à côté, des dépendances, une chapelle, un dispensaire et une librairie. Son jardin produisait toutes sortes de fleurs, de fruits et de légumes provenant en grande partie de graines envoyées de Suisse par son frère.

Les Chinois l’appelaient grand-mère et vénérable ensei­gnante. Grâce à ses talents, des familles entières lui devaient la vie. Avec elle, nous avons visité le cimetière chrétien. «Ceux des miens qui sont au ciel sont plus nombreux que ceux qui sont sur la terre», nous dit-elle.

Quelques-unes des tombes étaient celles de chrétiens mis à mort. Son fils adoptif fut assassiné en plein jour, près de sa maison, un jour de marché, parce qu’il s’était insurgé contre le mal. Plus tard, le fils unique de ce dernier, Koh Chi-En, fut exécuté par les communistes après des mois de détention. Pas une des balles de la première salve ne l’atteignit pendant qu’il chantait les louanges de Dieu; il tomba sous la seconde rafale.

Il est parfois plus difficile d’accepter de grandes épreuves que de petits désappointements. Nous avons pris ma capti­vité comme étant la volonté de Dieu; c’était plus difficile d’accepter de ne pouvoir rester avec Mlle Kohler.

CHAPITRE XIV

**PANHSIEN**

Rose ne put maîtriser son émotion quand vint le jour de prendre congé de Mlle Louise Kohler qui nous avait si chaleureusement reçus. Elle avait fait confectionner des chaussures en velours brodées pour Rose et en drap pour moi. Elle nous combla de choses qui lui étaient même nécessaires. Elle nous fit accompagner par un jeune Chinois.

■4ous avions intensément joui de son accueil.

Dieu ouvrit le chemin et lorsque nous arrivâmes à inhsien, en juin 1941, nous trouvâmes une maison préparée. jos voisins M. et Mme Leslie Lyall, missionnaires, se trouvaient à sept étapes de nous.

Le premier dimanche, une cinquantaine de personnes remplissaient le hall ; quelques-unes restèrent après le service pour des entretiens. Il n’y avait pas de chapelle, aucun de nos membres n’était riche ou influent, la plupart étaient au contraire très pauvres; mais l’œuvre de Dieu n’a jamais dépendu de la richesse de l’homme.

C’était bien agréable de reprendre la tâche après cette longue absence du pays et des gens que nous aimions, et de savoir que bientôt nous serions entourés d’une communauté, que de nouveaux visages nous deviendraient précieux et familiers. Nous achetâmes des chèvres et trouvâmes un berger chrétien, encore illettré. Il allait aussi chercher de l’eau à la rivière et au puits, l’eau potable étant à une certaine

PANHS1EN

157

distance. Nous vivions près de nos voisins, notre porte leur était ouverte, ils s’intéressaient à tout ce que nous faisions et à tout ce que nous possédions.

L’église ne comptait que quatre membres, et de nombreux sympathisants. Après l’évacuation de nombreux mission­naires de Chine en 1927, nous eûmes la conviction que la tâche primordiale des missionnaires était de former une église autochtone indépendante. Dix ans paraissaient néces­saires pour atteindre cet objectif: organiser, développer, encourager, instruire et, ensuite, se retirer pour recommencer ce même travail ailleurs. Panhsien semblait être une base idéale pour mettre à l’épreuve cette manière de travailler, bien que nos quatre membres ne paraissaient pas représenter un potentiel prometteur de réussite. Mme Koh Lai avait soixante-dix ans lorsqu’elle se convertit; elle était aveugle et illettrée. Elle devint néanmoins un puissant témoin de Christ. Huan San Niang avait quarante ans; elle apprit à lire avec beaucoup de persévérance et fut capable de suivre la lecture de la Bible lors des réunions. M. Tu et M. Kao savaient lire plus ou moins couramment, ayant suivi l’école durant deux ans. Ils avaient aussi quarante ans. Dieu les avait appelés, mais il leur fallut beaucoup de temps jusqu’à ce qu’ils assument ce que Dieu demandait d’eux et qu’ils prennent leurs responsabilités. Pendant une année passée sans missionnaires, ils avaient lutté seuls. Maintenant, ils préféraient rester à l’écart, nous laissant faire toutes les suggestions. C’est au cours de rencontres administratives que se développa en eux l’esprit d’initiative.

A cette époque, j’écrivis chez nous: «Combien nous aimerions que vous veniez nous visiter I Quelle chaleureuse bienvenue vous serait réservée par nos chrétiens. Tout marche normalement. Satan travaille, plusieurs de ceux qui suivent les réunions sont persécutés par leurs familles. Parfois, des femmes sont battues par leurs maris incroyants.

158

CONDUIT PAR SA MAIN

Une vieille femme de la campagne a été chassée de son foyer; son fils lui a volé ses champs et ne veut plus la nourrir. Nous avons douze réunions par semaine, y compris le culte de famille quotidien auquel assistent nos voisins. La semaine passée, pour la première fois, nous avons employé un flanellographe. J’ai visité le premier magistrat de la ville, un alerte jeune homme. Il a lu en partie l’Ancien et le Nouveau Testament, mais il n’est pas chrétien. Il ne m’a pas accordé la permission de visiter les prisons. Il a refusé, poliment, me disant que nous avions assez à faire en prêchant à ceux qui sont en liberté.

» Beaucoup de soldats passent par Panhsien, mais nous ne connaissons pas leur destination. Leur présence ici fait monter les prix. Tandis que je vous écris, Rose est entourée de nombreuses femmes qui écoutent l’Evangile. Nous vendons beaucoup de Bibles, et chaque jour il y a des occasions de témoigner pour Christ.»

Panhsien s’agrandit. Cette ville est admirablement bien située dans une région montagneuse; elle est plus grande que nous ne l’avions imaginé. Elle se développe davantage hors des murs qu’à l’intérieur. Notre foyer est simplement meublé. Dans le jardin croissent des fleurs et des légumes; nos dahlias sont splendides. Nous avons parfois des visiteurs. Le dimanche, notre hall est si rempli que, lors d’une réunion administrative, un membre de l’église a proposé que nous ayons des moments de prières spéciales pour «notre chapelle». Cette suggestion trouva un écho favorable, et il fut décidé d’avoir trente minutes de prière chaque dimanche, entre le service de communion et la prédication. Nous n’avions pas de ressources matérielles, mais notre foi fut encouragée par ces réunions.

Peu de semaines après vint la réponse. Un pharmacien, dont la fille était chrétienne, nous offrit d’occuper l’un des étages de son beau bâtiment situé au centre de la ville, au-

PANHSIEN

159

dessus de son magasin, accessible par un escalier extérieur. Des soldats de passage l’occupaient; notre présence les en empêcherait. Le prix de la location était très bas; nous pensions qu’il avait été fixé au ciel!

Cet homme insista pour que nous commencions dès le lendemain nos réunions. Comme cela n’était pas possible, il nous demanda la permission de mettre notre enseigne sur le bâtiment, attestant ainsi que le logement était réservé. Les membres de l’église acceptèrent avec joie et reconnaissance cette décision.

Le lundi matin, nous étions quelques-uns pour nettoyer et meubler le local. A peine avions-nous commencé notre travail que nous entendîmes des pas dans l’escalier. Quelques soldats entrèrent précipitamment. La situation aurait pu être tendue, mais je leur expliquai calmement que c’était notre lieu de réunion et je leur demandai de chercher à se loger ailleurs. Ils rebroussèrent chemin; quant à nous, nos cœurs débordaient de joie et de louange.

On parla beaucoup dans la ville de cette chapelle reçu en réponse à la prière.

Au début, cette salle parut trop grande, nos quelque, bancs s’y trouvaient perdus, mais peu à peu on en mit d’autres, d’abord quatre, puis huit et d’autres encore, tous payés par les chrétiens de la ville. Un de nos membres sculpta une magnifique table de communion sur laquelle on pouvait lire la traduction en chinois des paroles du Christ: «Faites ceci en mémoire de moi. » Le dessus était noir laqué comme un miroir. Cette table fut offerte en mémoire du premier pasteur de cette église, tué dans un accident de la route.

Pour le premier Noël, la chapelle fut décorée. Après le service religieux, nous descendîmes ensemble jusqu’à la rivière, suivis d’une foulé de curieux. Cyril Willer dirigeait le chant avec son accordéon, tandis qu’un homme et trois femmes étaient immergés dans l’eau du baptême. J’officiai

160

CONDUIT PAR SA MAIN

parce qu’aucun évangéliste chinois n’était présent. Après cette cérémonie, nous retournâmes à la chapelle où une collation fut servie. Nous avons chanté des hymnes de Noël et, le soir, nous avons eu une autre réunion. Le dimanche suivant, les nouveaux baptisés furent reçus à la table de communion.

A cause de la guerre mondiale, nos lettres mettaient jusqu’à neuf mois pour parvenir à nos familles, et leurs nouvelles étaient rares. Le coût des aliments et des vêtements montait, cependant nous n’avons manqué de rien.

En 1945, Rose reçut la permission de visiter la prison des femmes, et moi celle des hommes. Elles étaient misérables et sales à vous en donner la nausée. Ceux qui n’avaient ni parents ni amis pour leur apporter à manger étaient affamés. Quelques-uns faisaient des sandales de paille ou attendaient un peu de nourriture de la part des privilégiés qui pour­voyaient eux-mêmes à leur nourriture. La situation des plus jauvres était si effrayante que je priai le magistrat de me donner l’eau dans laquelle on avait cuit le riz et qu’on jetait. Cette eau avait une valeur nutritive ; on put leur en distribuer deux seaux chaque jour.

Quand des soldats américains passèrent par Panhsien, leurs cuisiniers achetèrent du riz glutineux qu’ils apprêtèrent comme du riz ordinaire et qui brûla. Ils allaient le jeter quand je demandai à leur officier si je pouvais en disposer pour les prisonniers. Il ne pouvait croire ce que je lui disais; alors il voulut s’en rendre compte par lui-même. Les hommes tendirent leurs bols entre les barreaux, craignant qu’il n’y en eût pas assez pour tous. Lorsque je me tournai vers l’officier, il avait les yeux pleins de larmes. «Je n’aurais jamais cru que ce fût possible», dit-il.

Les années passèrent, notre ministère se poursuivit paisi­blement. De nouveaux missionnaires se joignirent à nous, parcourant les districts. Mlle Grâce Emblen passa six semaines

PANHSIEN

161

chez nous avant de partir en congé. Une conférence réunit trente-six missionnaires à Kweiyang.

En automne 1945, nous avons baptisé Samuel T’ang, un jeune étudiant de valeur. Son père avait été évangéliste au Yunnan, et était venu habiter Panhsien avant qu’il y eût une église en ce lieu. Malheureusement, il devint esclave de l’opium, et ne fut plus un témoin de Christ. Cependant, il enseigna la voie du salut à ses trois filles et à son fils Samuel. Lorsque notre Mission commença son œuvre dans cet endroit, sa femme et son fils Samuel se joignirent à l’église, mais pas lui.

Tout d’abord, Samuel, influencé par ses camarades, montra peu d’intérêt. Par la mort de son père, il devint seul descendant masculin de la famille et se trouva ainsi être le chef de la maison. Un soir qu’il était couché, lisant à la lueur d’une chandelle, les rideaux de son lit prirent feu et il fu grièvement brûlé. Il venait deux fois par jour chez nous pou renouveler ses pansements. Mme Tan non seulement soigna ses blessures, mais lui parlait de Jésus. Le résultat fut qu’i. se convertit et fut complètement transformé. Il adopta une position ferme devant ses camarades d’école. Il continua à croître dans la foi; chacun s’en rendait compte et voyait en lui un futur responsable dans l’église. Il avait réellement entendu l’appel de Dieu.

En 1946, je fus aumônier dans un camp américain, hors de la ville, assurant des services le dimanche, écrivant des lettres et présidant des services funèbres. Pendant plusieurs mois, en attendant que leur mess fût construit, nous avons eu douze hommes chez nous, chaque jour pour le repas du soir.

Cette même année, alors que nous étions en vacances à Kweiyang, on nous offrit le transport gratuit jusqu’à Tsunyi où nous n’étions pas retournés depuis ma captivité. Nous y fûmes reçus avec beaucoup de gentillesse. M. Lui, le diacre, qui était avec moi au temps de la famine, se montra toujours

162

CONDUIT PAR SA MAIN

le même, chaleureux et cordial. Ce fut une grande joie de constater les progrès de l’église, bien qu’elle ait été sans missionnaire depuis un certain temps.

Le 3 août 1947, la mère de Rose allait fêter son quatre- vingt-dixième anniversaire. Le congé auquel nous avions droit fut avancé pour nous permettre d’assister à cette journée de fête, en Suisse. Nous avons traversé l’Inde; de Bombay un bateau nous emmena jusqu’en Angleterre. Après une brève visite à Manchester, nous arrivâmes à La Côte- aux-Fées trois jours avant l’anniversaire. Quelle journée! Tôt le matin, les enfants vinrent chanter à son domicile, les bras chargés de cadeaux. C’était dimanche, tout le monde se trouva réuni pour le culte à la chapelle. Plusieurs membres de la famille prirent la parole. M. Luc Piaget présida la cérémonie, qui se termina par la Sainte Cène.

Chaque maison était remplie de parents venus de l’exté­rieur pour le repas de midi. L’après-midi, toute la nombreuse ’amille se réunit dans une petite forêt que Mme Piaget ossédait et où se trouvait un chalet pourvu de chaises ongues et de paillasses. Quatre générations étaient repré­sentées. Quatre-vingt-seize membres de la famille étaient présents et une trentaine absents. La forêt retentit du chant des cantiques, de la joie et des rires de tous. Au milieu de tout ce monde, Maman Piaget, comme une reine, était émue et paisible, jouissant de chaque instant de cette rencontre de famille. Ce fut la dernière, car elle mourut une année plus tard, des suites d’une chute qui provoqua la fracture de la hanche.

Quelques mois plus tard, en 1948, mon père mourut, et ma mère, toujours si forte et active, commença à donner des signes de faiblesse; elle avait quatre-vingt-six ans. Nous nous demandions si nous devions rester plus longtemps auprès d’elle. Les événements qui suivirent nous prouvèrent que nous avions eu raison de ne pas retarder notre retour à

PANHSIEN

163

Panhsien, car le temps était déjà compté pour le séjour des missionnaires en Chine.

L’église aida Samuel T’ang à faire des études dans un séminaire biblique à Chungking, dirigé par Marcus Cheng, pasteur bien connu et respecté. Nous pensions qu’au terme de ces trois années de séminaire Samuel pourrait revenir à Panhsien et après avoir passé un certain temps avec nous, pourrait, si l’église le lui demandait, être pasteur. Nous projetions de nous installer dans une ville voisine, pas trop éloignée de lui, afin qu’en cas de besoin nous puissions être à sa disposition et aussi l’aider dans l’enseignement biblique. Ces projets ne devaient pas voir le jour.

Avant que Samuel eût terminé ses études, les communistes prirent Chungking. Le séminaire continua d’exister, mais il y eut de profonds changements. Les missionnaires étrangers et leurs moyens financiers ne furent plus désirés. Marcus Cheng était persuadé qu’un chrétien devait être un citoye loyal envers l’autorité quelle qu’elle fût, si cela était possib sans compromettre l’Evangile. Pour un certain temps, sembla que cela pût être le cas.

En 1950, une conférence missionnaire fut convoquée à Kweiyan. Nous étions préoccupés par l’avance de l’armée rouge et par l’incapacité du gouvernement central de l’arrêter. Notre Mission informa tous ses membres qu’ils étaient libres de quitter la Chine s’ils le désiraient. Une lettre spéciale nous fut envoyée parce que nous avions déjà souffert de la part des communistes. Après avoir prié, nous avons eu la convic­tion que tant que la Mission resterait en Chine, nous resterions, nous aussi.

Les habitants de notre ville étaient dans la crainte de ce qui allait arriver sous le régime communiste. Aussi, ce fut une surprise pour moi de faire partie du comité de bienvenue! Ceci n’avait pas été prévu.

Depuis trois jours, nous étions sans autorités; elles

164

CONDUIT PAR SA MAIN

s’étaient retirées dans le Yunnan. Le soir où l’arrivée des communistes était prévue, on me demanda de prêter ma lampe à pression, car les troupes arriveraient certainement de nuit. Je ne désirais pas céder une chose aussi précieuse que ma lampe, aussi je l’accompagnai. Nous attendions sur une colline. La route, un peu plus bas, était bordée d’écoliers disciplinés et de représentants du peuple. Quand les soldats arrivèrent, des révérences et des salutations furent échangées. Les nouveaux maîtres s’installèrent à Panhsien sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Tandis que nous formions un cortège pour entrer dans la ville, les communistes se mirent à hurler un chant violent contre Chiang Kai Shek, chant qui nous serra la gorge.

Le nouveau gouvernement fit coller des affiches dans la ville pour remercier le peuple de son bon accueil.

A l’église, nous continuions de mettre au point le pro­gramme de Noël.

L’excellente tenue de la troupe, la bonne volonté qu’elle mettait à aider aux travaux domestiques, l’intérêt qu’elle montrait pour les faibles et les personnes âgées et le fait qu’elle payait ce qu’elle devait diminuèrent nos craintes.

Les premières personnes qui souffrirent furent les pro­priétaires terriens. Le nôtre, par exemple, qui partageait avec nous son terrain, fut contraint de donner le tas de riz qui s’élevait au centre de notre cour. Malgré la perte qu’il en subit, il ne se plaignit pas, trouvant cela supportable.

L’église put fonctionner comme auparavant; les chrétiens qui s’étaient préparés à être persécutés étaient surpris. La petite école fut autorisée à continuer son enseignement et nos réunions en plein air attiraient de grandes foules, des soldats rouges écoutaient à distance. Une visite des autorités se passa cordialement. Nous fûmes cependant avertis qu’aucun changement ne devait s’effectuer sans leur per­

PANHSIEN

165

mission. Nous pûmes donc poursuivre notre travail comme par le passé, avec de plus grands auditoires.

Ces bonnes conditions durèrent quelques mois.

La première restriction fut un ordre de ne pas propager notre foi hors de la chapelle. Ce fut la fin des réunions en plein air et des visites aux familles. Ensuite, notre école fut fermée. Son directeur et celui de l’école catholique furent convoqués à la police, où un officier irascible déclara que ces écoles n’étaient pas efficientes. Les directeurs protestèrent en offrant de démontrer que leurs écoles pouvaient rivaliser avec n’importe quelle autre école, sur n’importe quel sujet. Cette offre fut refusée. Plus tard, nous avons vu là la main de Dieu car, si les écoles étaient restées ouvertes, nous aurions dû employer des livres et des enseignants commu­nistes.

Les mendiants de la ville furent rassemblés, reçurent dt vêtements, puis on en fit des espions. Ils devaient faire de rapports sur tout ce que les gens mangeaient, disaient et su. les lieux où ils se rendaient. Quand on n’eut plus besoin d’eux, ils furent déclarés improductifs, sans valeur.

La terreur s’étendit à toute la ville. Les accusations se généralisaient et personne ne savait plus à qui se fier. Les emprisonnements se multipliaient et les suicides étaient journaliers. En deux semaines, douze jeunes filles de vingt ans environ se donnèrent la mort. L’une d’elles était la fille du propriétaire de notre chapelle: elle avait suivi l’ensei­gnement de notre école et elle allait être baptisée.

Des espions assistaient à nos réunions. Mme Lou, chré­tienne zélée, aveugle, avait prié au sujet des «temps terribles» que nous traversions. Elle fut suivie jusque chez elle par deux camarades qui lui ordonnèrent de ne plus prier ainsi.

On demanda à des chrétiens de renier leur foi. Mme Li, membre fidèle de l’église, fut effrayée quand son fils adoptif, soldat de l’armée rouge, déchira son livre de textes bibliques.

166 CONDUIT PAR SA MAIN

Il l’endoctrina, lui faisant valoir le programme communiste contre la religion. Elle abjura. Elle fut la seule des soixante- dix membres de l’église à le faire.

Lors du recensement de la population, nous nous deman­dions combien tiendraient bon. Nous avons appris que deux cents personnes avec leurs familles avaient déclaré être chrétiennes.

CHAPITRE XV

**LE RÉGIME COMMUNISTE**

Durant les dix-huit mois vécus à Panhsien sous le régime communiste, nous avons célébré trois services de baptêmes. Les deux premiers se passèrent sans difficulté. Pour le troisième, onze candidats s’étaient présentés. Nous avions demandé l’autorisation pour ce service aux autorités. N’ayan reçu aucune réponse, nous décidâmes à l’unanimité de passer outre et de nous rendre au bord de la rivière pour la céré­monie.

Par un jour ensoleillé de février, une foule se rassembla. Sur la rive opposée, il y avait trois soldats rouges. Après les baptêmes, un ancien en donna la signification. A ce moment- là les soldats ne cachèrent pas leur mécontentement, sautèrent sur leurs vélos, se dirigèrent vers le pont qu’ils atteignirent au moment où nous nous dispersions. Les deux Chinois qui avaient pris part à la cérémonie, l’ancien et le prédicateur, furent, arrêtés. Comme je protestais, je fus saisi et emmené pour être interrogé. Nous fûmes introduits dans une pièce remplie de soldats, tous vêtus du même uniforme. Je ne pouvais pas distinguer les officiers des soldats lorsque l’un ou l’autre me questionnait. Soudain, un homme étendu sur un lit s’assit et, d’un ton bourru, ordonna que je fusse conduit auprès d’une autorité supérieure.

168

CONDUIT PAR SA MAIN

Escorté par un soldat qui dirigeait son revolver contre mon dos, nous traversâmes les rues de la ville. Des fonc­tionnaires fouillèrent dans mon passé, prenant note de tout ce que je disais. On me demanda s’il était sage de plonger les candidats au baptême dans l’eau froide de ce jour d’hiver. Je répondis que depuis notre arrivée dans cette ville, soixante-dix personnes avaient été baptisées sans qu’elles en eussent subi le moindre dommage.

Après cette discussion, je reçus la permission de rentrer chez moi. A peine avais-je quitté le bâtiment du gouverne­ment que je rencontrai Rose munie de vêtements et de nourriture. Le soir approchant, elle craignait que je ne fusse retenu malgré les prières des croyants de la ville. Les autres chrétiens avaient aussi été relâchés, mais notre reconnaissance était mêlée de sentiments de crainte pour l’avenir.

Peu de temps après le deuxième Noël sous contrôle communiste, nous reçûmes l’ordre, ainsi que le prêtre catholique, de nous présenter devant le principal magistrat, avec nos passeports. L’ancienne courtoisie avait disparu; maintenant nous étions des intrus, des indésirables, un fardeau pour la société. Nos papiers furent saisis et l’on nous donna l’ordre de ne plus quitter la ville.

A cette époque, un jeune couple canadien vivait chez nous. Albin Douglas était déjà avec nous avant son mariage. Sa jeune femme, enceinte, eut une crise d’éclampsie un dimanche matin. Nous passâmes toute la nuit à son chevet. Elle eut plus de vingt convulsions avant, pendant et après la naissance du bébé, mort-né et, durant deux semaines elle ne reconnut personne. Avant cela, nous avions projeté de transporter Anna à l’hôpital de la Mission à Anshun, mais les autorités gardaient nos passeports et le voyage était donc impossible. L’infirmière appelée par téléphone se vit refuser son permis de voyager. Toute la responsabilité tomba sur Rose, mais Dieu lui donna la force et grâce à Lui, Anna guérit.

LE RÉGIME COMMUNISTE

169

Au début de janvier 1951, nous reçûmes une lettre de notre quartier général qui nous bouleversa. Nous devions demander la permission de quitter la Chine, sans délai. La Mission était arrivée à la conviction que la présence des missionnaires en Chine allait créer des ennuis aux chrétiens chinois. Nous n’étions pas d’accord. Mais la lettre précisait de ne pas regarder à la situation locale qui variait d’une province à l’autre. Lorsque nous annonçâmes la nouvelle aux chrétiens, ils nous prièrent de rester. Nous pensions que si les citoyens anglais et américains devaient partir, notre situation en tant que Suisses était meilleure. Mais bientôt nous arrivâmes à la conclusion que la Mission savait mieux que nous ce qu’il fallait faire et que sa décision avait certai­nement été prise en recherchant la volonté de Dieu. Nous avons donc demandé la permission de partir. Nous ne nous doutions pas qu’il nous faudrait attendre cinq mois avant que les autorités communistes nous remettent nos passeports suisses.

Chaque personne devait suivre des classes d’endoctrine ment, plusieurs heures par semaine. Les membres de l’église un mois après avoir eu connaissance de la communication de notre quartier général, et, mieux informés sur l’attitude officielle des communistes à l’endroit des étrangers et des missionnaires, nous dirent: «Oui, c’est préférable que vous vous en alliez, c’est mieux pour vous et mieux pour nous. »

Le prêtre catholique, un Belge, d’une profonde spiritualité et d’une entière consécration, dit qu’il resterait quelles qu’en soient les conséquences. Il n’avait pas trente ans. Quelques mois après notre départ, il fut accusé, arrêté, expulsé et escorté jusqu’à Hong Kong.

Nous étions encore à Panhsien quand Samuel revint du séminaire biblique de Chungking. Il était bien résolu à rester fidèle à Christ et préparé à souffrir pour Lui. Nous avons passé ensemble quatre semaines merveilleuses. Au séminaire,

170

CONDUIT PAR SA MAIN

on lui avait enseigné à travailler autant que possible avec les communistes. Il fut élu pasteur et il offrit à l’église de travailler à plein temps si l’on pouvait subvenir à ses besoins (il avait trois enfants). Sinon, il chercherait un emploi à mi-temps. Il fit placer une boîte près de la porte de Féglise’dans laquelle les offrandes volontaires pourraient être déposées, ne voulant pas connaître qui contribuerait à son entretien.

Lors de son installation, il parla de la probabilité que les réunions soient interdites et de l’éventualité de tenir des réunions secrètes dans les maisons. Toutefois, la première chose à faire était de remplir les conditions pour que l’église puisse être enregistrée. La plupart des membres étaient déjà enregistrés en tant que chrétiens individuels, ce qui leur donnait la liberté de se réunir. Pour l’église, c’était plus difficile: son histoire devait être écrite, tout apport étranger de n’importe quelle nature était interdit et ses comptes étaient contrôlés.

Samuel fut très surpris de l’attitude des autorités qui >arfois flattaient, parfois donnaient des conseils, parfois proféraient des menaces. Elles essayèrent de le prendre au piège sans y réussir. Samuel fut certainement guidé par le Saint-Esprit.

Notre petite clinique fut lourdement taxée. Les exécutions devinrent courantes. Le propriétaire de notre maison, qui avait toujours répondu scrupuleusement à toutes les demandes, fut dépouillé de ses biens. On ne cessait de le presser de donner «volontairement» pour différents projets du gouvernement, et il fut sévèrement condamné parce qu’il ne put payer. Un de ses locataires fit signer une pétition par les voisins assurant que cet homme avait été honnête. Ce locataire fut enfermé une journée et il lui fut signifié de cesser de soutenir un propriétaire. Les autorités organisèrent un jugement public contre lui. Personne ne pouvait le croire. Il leur fut dit: «N’est-il pas mieux vêtu que vous? Ne

LE RÉGIME COMMUNISTE

171

mange-t-il pas mieux? Ne vous a-t-il pas opprimés?» Mais ses locataires rappelèrent ses bonnes actions durant les années de famine, au temps de la moisson, et la fête de trois jours qu’il avait donnée lors du mariage de sa fille, et comment ils étaient logés chez lui lorsqu’ils visitaient la ville.

Manquant de preuves suffisantes pour le condamner à mort, la police vint le surprendre chez lui après minuit, traîtreusement. On l’accusa d’avoir falsifié des actes de propriété. Il le nia, mais il fut arrêté et on ne le revit plus. Sa maison fut confisquée et quand les autorités eurent pris ce qui leur plaisait, elles appelèrent la populace de la rue qui ne laissa même pas un bol, ni une paire de baguettes. La femme du propriétaire vint nous voir, très déprimée. Personne n’osait lui montrer ouvertement de la sympathie, mais seulement secrètement de nuit. La consoler était chose bien difficile.

Avant ces événements, M. Tu — ce propriétaire — venait souvent nous faire visite. Il possédait une Bible et la lisait tout en étant un disciple de Confucius. Sa fille avait épousé un chrétien. Une fois, il m’avait dit: «Avant que les commu­nistes aient pris le dessus, je croyais que le diable était une invention. »

Mme Liu était membre de notre église. Son mari avait acheté un stock de médicaments pour ouvrir une pharmacie-, mais il tomba malade et mourut avant d’avoir pu ouvrir son magasin. Mme Liu avait donc ces médicaments dans sa maison quand arrivèrent les communistes. Elle enseignait dans notre école, mais quand celle-ci fut fermée elle fut privée de son gagne-pain. Il lui fallut trouver un emploi qui lui permît de nourrir sa mère et son petit garçon. Elle ouvrit une petite boutique pour vendre les habits de son mari et, en attendant les clients, elle tricotait des chaussettes et des écharpes dont elle avait reçu commande. Les autorités lui dirent qu’elle n’avait pas le droit d’être à la fois commet-

172

CONDUIT PAR SA MAIN

çantc et artisane, qu’elle devait choisir de gagner sa vie soit dans les affaires, soit en travaillant de ses mains. Plus tard, lors de la fouille de toutes les maisons, elle déclara les médi­caments. Elle fut accusée par un inconnu de les avoir volés, elle ou son mari. Un certain temps lui fut accordé pour réfléchir à cette affaire et, tout angoissée, elle vint me demander conseil. Elle m’affirma que cette marchandise n’avait pas été volée, que son mari n’aurait jamais fait cela. Je lui conseillai de s’en tenir à la vérité, de ne pas mentir, et nous avons prié. Huit fois, on voulut lui arracher une confession. Finalement, on lui envoya deux femmes qui prétendaient être des amies. Elles la pressèrent d’avouer que ces médica­ments avaient été volés. Qu’est-ce que cela pouvait bien faire à un mort si on l’accusait de vol? Si vous n’acceptez pas notre proposition, disaient-elles, vous serez jetée en prison et qu’adviendra-t-il de votre mère de quatre-vingts ans et de votre petit garçon de huit ans? Ces femmes s’en allèrent en colère, prétendant avoir fait de leur mieux pour ui éviter le risque de croupir dans un cachot.

Peu après, un officier arriva, la menaçant de son pistolet: «Qu’est-ce que ce non-sens? Voici une déclaration établis­sant la faute de votre mari, signez-la!» — «Il n’a pas volé, je ne veux pas mentir.» — «Signez.» C’était un ordre, que pouvait-elle faire? Le cœur battant, elle cria à Dieu: «Que dois-je faire? Seigneur, aide-moi!» Tranquillement, elle demanda à l’officier quand son mari avait volé. L’officier lui dit: «Il y a deux ans et demi.» — «Mon mari est mort il y a trois ans et demi, je puis vous conduire sur sa tombe où la date est gravée sur une pierre. » Sans un mot, l’officier remit son arme dans sa poche et quitta la maison. Mme Liu, le visage radieux, vint me raconter ce qui venait de se passer et loua Dieu qui répond à la prière et fortifie ses serviteurs.

Quelques mois plus tard, sa mère âgée désira retourner dans son village natal pour y retrouver les bonnes sœurs

LE RÉGIME COMMUNISTE

173

allemandes qui l’avaient amenée à la foi, et y mourir. Cette pauvre dame ne pouvait plus marcher et il était défendu de voyager en chaise à porteurs sans permission. Elle lui fut non seulement accordée, mais on mit aussi à sa disposition des coolies. Il fallut naturellement les payer, ce qui fut possible grâce à la vente des médicaments qui auraient été confisqués si sa fille n’avait pas dit la vérité.

Anna Douglas, maintenant en convalescence, désirait s’en aller, mais les mois passaient sans que les autorités prennent sa demande en considération.

En prévision de notre départ, nous avions pensé vendre au marché les effets que nous ne pourrions pas emporter, mais cela ne nous fut pas permis. Un officier nous informa qu’il nous était défendu de les vendre, de les donner, ou de les laisser sur place. Quel dilemme ! Cet officier nous dit que les autorités désiraient avoir le vélo en bon état et le beau chien policier. Samuel nous conseilla de leur offrir tout ce que nous ne pouvions pas emporter. Quand le magistrat reçut notre lettre à ce propos, il ne put cacher sa joie à la pers­pective de ce qu’il allait recevoir. Notre lettre se terminait en rappelant aux autorités que nous attendions nos passeports depuis plusieurs mois. Lorsqu’il lut ce paragraphe, son attitude changea, il jeta la lettre par terre et nous demanda si nous avions l’intention d’acheter nos passeports. H me dit d’écrire une autre lettre si nous désirions vraiment que les autorités acceptent nos biens et, dans ce cas, nous devions l’exprimer clairement en spécifiant que nous les offrions de bon cœur. Cela fut fait et notre attente continua.

Un jour, la nouvelle nous parvint que les missionnaires de Tsunyi avaient reçu la permission de quitter la Chine. Peu après, je fus convoqué au bureau de l’administration, pour le lendemain à 7 h. 30. L’officier n’était pas encore levé quand j’arrivai. On me traita poliment, et tandis que j’atten­dais on m’offrit du thé. L’officier arriva, l’air endormi, les

174

CONDUIT PAR SA MAIN

cheveux ébouriffés. Il me parla tout en se lavant. «Vous désirez retourner dans votre pays, nous quitter», dit-il. Je lui dis que nous avions fait la demande des passeports il y avait cinq mois. Il ajouta: «Quand désirez-vous partir? Je vous donnerai une lettre pour le magistrat de Kweiyang qui vous rendra vos passeports. » Cela me parut trop facile, j’eus des doutes. Je savais que tout missionnaire quittant le pays devait annoncer son départ par la voie d’un journal, à trois reprises. L’officier m’assura que sa lettre suffirait. Cependant, je restais persuadé que je devais avoir une ga­rantie autre que cette lettre. Mais il m’expliqua qu’une séance avait eu lieu à notre sujet et que chacun avait dit que nous étions de braves personnes. Ces gens étaient donc nos garants.

Si nous avions dû annoncer publiquement notre départ, nous savions par expérience qu’il se serait trouvé quelqu’un pour déclarer que nous avions violé les conditions de notre ibération en continuant de prêcher l’Evangile. Dieu avait )ien dirigé toutes choses.

Le magistrat en chef nous fit une visite amicale. Après nous avoir quittés, il délégua quelqu’un qui nous fit com­prendre que si nous désirions réellement partir et récupérer nos passeports, nous devions laisser notre marmite à vapeur et notre machine à hacher la viande. «Le magistrat va revenir et, quand il s’apercevra que ces objets ont été mis de côté, vous aurez vos passeports. Cela doit être gardé secret.»

Effectivement, le magistrat revint, porteur de la précieuse lettre. Lorsque je lui demandai s’il désirait vérifier ce que nous emportions, il souleva le couvercle d’une boîte et dit: «Ce sont vos effets personnels, vous n’aurez aucun ennui.»

Le lendemain matin, un camion se trouva devant notre porte à 7 h. Une heure auparavant, six prisonniers étaient venus prendre nos meubles. Ils nous laissèrent assez de vaisselle pour notre déjeuner. Ce que nous devions donner était relevé sur une liste établie en cinq exemplaires.

LE RÉGIME COMMUNISTE 175

Enfin, nous étions en route. A un poste de contrôle, le chauffeur nous avertit que nos bagages seraient examinés. Nous avons dû attendre jusqu’à 13 h. La police arriva et déchargea tout sur la route. Une foule s’était assemblée pour voir de quelle manière on traitait les étrangers. Quand tout fut minutieusement contrôlé, il fallut tout remballer et recharger. La pluie commença à tomber, il était 16 h. quand nous pûmes reprendre la route. Au cours de ce voyage jusqu’à Hong Kong, de telles inspections se répé­tèrent huit fois. A la gare de cette ville, les membres de la *Mission à /'Intérieur de la Chine* nous attendaient avec l’évêque Houghton. «Loué soit Dieu, dit-il, vous êtes ici sains et saufs. Nous avons été anxieux pour vous. Maintenant, nous pouvons enfin respirer. »

CHAPITRE XVI

**NOUVELLES OCCASIONS**

La Chine d’où nous avions été expulsés était l’objectif de notre vie. Comme des centaines d’autres missionnaires, nous nous en remettions à Dieu pour connaître où serait notre nouvel engagement. Nos corps avaient quitté la Chine, mais pas nos cœurs. «Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre» (Mat. 10:23), furent les paroles de Dieu pour nous. Parmi les pays voisins, nous avons pensé au Laos, situé au sud de Panhsien. Il n’y avait là aucun témoin de l’Evangile parmi les Chinois. Avec la permission de la *Mission à ! Intérieur de la Chine,* la *Mission évangélique au Laos,* une œuvre des Assemblées évangéliques de la Suisse romande nous invita à se joindre à elle.

Nous nous sommes installés à Paksé, où nous avons travaillé quinze ans. Comment envisager avec sérénité et détachement la nécessité de recommencer à défricher un nouveau champ, ne sachant même pas quel dialecte chinois on y parlait?

Nos expériences au Laos rempliraient un nouveau livre. La jeunesse en général parlait assez bien le mandarin appris à l’école, ce qui nous épargna l’étude d’une nouvelle langue. Nos premiers auditeurs furent des enfants que nous réunis­sions chaque dimanche et dont le nombre augmentait régulièrement. Or, un certain dimanche, aucun d’eux ne se

NOUVELLES OCCASIONS

177

présenta. Que s’était-il passé? Croyant que nous étions des espions envoyés par des Français pour leur rapporter les paroles et les actions des Chinois, parents et instituteurs avaient empêché les enfants de venir à nous. La suspicion avait la vie dure!

Notre premier encouragement nous vint d’un homme d’affaires chrétien de Phnom-penh, au Cambodge, qui, entendant un jeune garçon chanter: *Je sais que Jésus m’aime,* lui demanda où il avait appris cela. C’est ainsi que M. Loh fit notre connaissance. Ses affaires le conduisaient fréquem­ment à Paksé, où il restait souvent un mois, ce qui lui permettait de nous réserver beaucoup de temps. Les adultes étaient plus réticents que les enfants. Nous les visitions et les invitions à assister à nos réunions mais, lorsque quelques- uns vinrent et se rendirent compte que la salle était presque vide, ils ne s’y aventurèrent plus.

Puis, une délégation de jeunes gens me demandèrent d leur enseigner le français et l’anglais. La confiance s’établi: sait. Nous organisâmes des cours journaliers suivis de 1 lecture de la Bible, de chants et de prières. Ce fut le commen­cement d’une communauté.

Dans les débuts de notre séjour, nous avons reçu une lettre du pasteur David Yen, offrant de nous aider le dimanche. Il était un descendant direct d’un disciple favori de Confu­cius, soixante-seize générations auparavant. En cette qualité, dans son enfance, il était honoré et conduit dans une chaise à porteurs au temple sacré confucéen, participant aux pro­cessions des jours de fête. Lorsqu’il se convertit, il entendit l’appel de Dieu pour prêcher l’Evangile aux pauvres. Il fréquenta l’Ecole biblique de Béthel et, plus tard, s’installa dans le Kweichow, qui était une des plus pauvres provinces de Chine. Nous l’avions rencontré à Panhsien, et ensuite à Hong Kong lorsque nous avions dû quitter la Chine.

Il arriva pour un mois un jour de Noël. Il fut ému en

178

CONDUIT PAR SA MAIN

voyant la petite communauté, et le programme de la soirée lui plut. Il pensait que tous les étudiants étaient convertis parce qu’ils chantaient des cantiques et qu’ils avaient quelques connaissances bibliques. Cependant, aucun n’avait encore confessé sa foi et demandé le baptême. David estimait qu’ils n’en étaient pas loin, mais rien ne changea lors des réunions spéciales. Ailleurs, il avait été le moyen de réveils ; aussi fut-il triste de s’en aller sans qu’il y ait eu des baptêmes. Il déclara que le Laos était le territoire le plus dur qu’il ait rencontré dans tous les voyages en Chine, à Hong Kong, aux Philip­pines et en Thaïlande, mais son ministère ne fut pas oublié et il porta des fruits plus tard.

Aujourd’hui, David est la tête de la *Christian Faith Mission* (Mission de la foi chrétienne) à Hong Kong, mission qu’il a fondée et qui accueille cinq mille enfants dans diverses écoles, orphelinats, écoles secondaires, pour garçons et filles déshérités.

Trois ans plus tard, nous partions en congé, et revenions Paksé pour nos noces d’argent, en 1956. A cette occasion, l’église de Kweiyang nous offrit quatre bannières en satin rouge, un passage de l’Ecriture brodé de fils d’or sur chacune d’elles. Nous les avons suspendues dans la chapelle en ce jour anniversaire.

J’écrivis: «Les vingt missionnaires qui étaient avec nous il y a un quart de siècle sont maintenant dispersés à travers le monde, et quelques-uns sont auprès du Seigneur. Que la Chine d’aujourd’hui est différente! Si un prophète s’était levé alors pour nous dire ce que les années suivantes allaient nous apporter, il nous aurait bien surpris. Que les portes de la Chine nous seraient fermées, que nous travaillerions au Laos... L’avenir nous était voilé et il l’est encore. Mais nous prenons courage au moment de commencer un nouveau séjour, car «Dieu est avec nous.»

Malgré le plaisir évident que les Chinois manifestèrent

NOUVELLES OCCASIONS

179

à notre retour, il n’y avait pas foule pour entendre l’Evangile. Le terrain était toujours aussi dur. Quelques-uns de ceux sur lesquels nous avions compté pour former le noyau de l’église avaient quitté Paksé. Mme Wang, chrétienne baptisée, enseignait à Donghcn, bien loin de nous. Quelques anciens étudiants étaient retournés en Chine pour y poursuivre leur formation. Bientôt, nous eûmes chaque jour neuf classes d’anglais qui nous rapprochèrent des étudiants, dont la plupart possédaient une Bible.

Depuis le retrait des missionnaires de Chine, notre Mission avait changé de nom. Elle s’intitulait maintenant: *Union missionnaire d\* outre-mer* (Overseas Missionary Fellowship). Son magazine en langue chinoise, *Dengta* («Le Phare»), publié par la *Christian Witness Press* à Hong Kong, destiné aux 20 millions de Chinois vivant hors de Chine, dépassa notre attente et se comparait très favorablement à d’autres périodiques illustrés chinois. Nous avions parcouru la ville pour trouver des souscripteurs, ce qui nous procura l’occa­sion de faire de nouvelles relations. Nous fîmes une centaine d’abonnés.

En 1957, notre Mission envoya au Laos une équipe chargée de faire une enquête sur la situation, en particulier dans une contrée non encore évangélisée, allant de village en village, de tribu en tribu. J’aurais aimé retenir ces enquê­teurs à Paksé pour le service du dimanche, mais ils étaient décidés à aller de l’avant sans délai, aussi je n’insistai pas. Après cette enquête, le Laos devint officiellement un champ de *V Union missionnaire d\* outre-mer.*

Les fêtes de Noël et de Nouvel-An rassemblèrent un nombre record de participants aux divers services: lecture de la Bible, présentation d’images de la naissance et de la vie du Christ. Un arbre garni de bougies illuminait la salle. Cet arbre passa ensuite chez des chrétiens, puis à la léproserie située à 24 km. de chez nous.

180

CONDUIT PAR SA MAIN

Henry était l’un des étudiants les plus sérieux. Il eut comme devoir de faire une composition; la voici:

*Je vis dans une ville du Laos appelée Paksé, mais je suis né à Cholon, au Vietnam. Lorsque j’étais enfant, ma famille déménagea à Paksé. J’ai dix-sept ans maintenant etje parle le laotien parce qu’il y a longtemps que je suis ici. Une rivière traverse Paksé, elle vient de Chine et son nom est le Mékong. Mon foyer est tout près du pont, ainsi moi et d’autres personnes prenons souvent un bain dans cette rivière. Paksé n’est qu’une petite ville d’environ vingt mille habitants, comprenant des Laotiens, des Chi­nois, des Français, des Suisses, des Indiens, des Américains, des Vietnamiens. Ce sont les Chinois qui sont les plus nombreux... Ici, nous apprenons l’anglais chaque jour avec un pasteur suisse de notre église. Il nous enseigne cette langue en utilisant une grammaire et la Sainte Bible. Ainsi, nous savons que Jésus nous sauve du péché. Ce matin, à 9 heures, je suis allé faire une visite à notre professeur. D'habitude, nous commençons la leçon à 7 h. 15, mais aujourd’hui je ne suis pas allé pour étudier parce que notre professeur est malade, il a pris froid. J'espère qu'il va mieux maintenant. Je crois qu'il a été content de me voir ! Mmt Bosshardt n'était pas à la maison, il était tout seul. Nous avons beaucoup parlé, surtout de la Bible et de la Suisse, son pays.*

Henry demanda à être baptisé. Tout d’abord, la lecture de la Bible n’avait pas eu beaucoup d’influence sur lui, mais peu à peu il s’y intéressa. Nous étions en train de déjeuner lorsque sa sœur vint nous demander si c’était vrai qu’Henry allait être baptisé. Sur ma réponse affirmative, elle nous dit que ses parents ne le lui permettaient pas. M. Loh, qui parlait le même dialecte que leurs parents, alla les trouver

NOUVELLES OCCASIONS

181

pour discuter de la chose. Us étaient fort en colère et défen­dirent à leur fils de nous revoir. La Bible et toute littérature évangélique furent confisquées ou brûlées, mais Henry resta fidèle et, après un certain temps ses parents lui permirent de reprendre les cours de langues et, plus tard, d’assister à nouveau à des réunions. Il croyait qu’il devait obéir à ses parents et attendit d’avoir vingt ans pour demander à être baptisé. A cet âge, il estima qu’il devait obéir à Dieu plutôt qu’aux hommes. La cérémonie se passa sur les berges de la rivière, en présence de ses camarades, mais ses parents l’empêchèrent d’assister au service de Sainte Cène où il aurait été reçu membre de l’église.

La conversion d’Henry marqua vraiment le début de l’église de Paksé.

Chaque jour, jusqu’à cinquante jeunes suivaient les réunions d’enfants et, le dimanche, on comptait une trentaine de personnes au culte. D’autres baptêmes furent célébrés. L’étude biblique du mercredi soir, moins bien suivie, intéressait tout de même une douzaine de personnes.

M. John Kuhn avait été désigné comme directeur de la Mission pour le Laos. Lors de sa première visite, quarante jeunes gens vinrent l’écouter.

En 1963, nous partîmes pour notre dernier congé. Rose subit une sérieuse opération dans un hôpital de Londres. Elle se remit si rapidement que le docteur, qui avait prié avant l’opération, lui dit: «Dieu vous a guérie, vous pouvez retourner au Laos.»

En fait, nous avions atteint l’âge de la retraite, soixante- cinq ans, mais nous avions demandé de pouvoir partir encore une fois. M. Oswald Sanders, notre directeur général, nous répondit que la Mission non seulement nous en donnait la permission, mais qu’elle désirait vivement nous voir repartir, .car elle n’avait personne pour nous remplacer.

Environ deux ans plus tard, Rose eut une petite attaque

182

CONDUIT PAR SA MAIN

qui la laissa handicapée un certain temps. Elle s’en remit graduellement, réapprit à écrire et à enseigner. Quelque temps après, elle dut se rendre dans un hôpital à Saigon pour un traitement du foie; elle en revint fortifiée. Ensuite, elle passa plus de deux mois chez nos chers amis M. et Mme Bernard et Hélène Félix, sur le plateau de Thateng, où elle reprit des forces, grâce aussi à l’air plus frais. Rentrée à la fin d’avril 1965, elle se sentit bien pendant quelques jours seulement, puis l’extrême chaleur et l’humidité commencèrent à l’incommoder. Le docteur conseilla de ne pas rester beaucoup plus longtemps sous les tropiques. Nous ne pouvions ignorer cet avertissement, bien que notre séjour ne fût pas encore arrivé à son terme.

Elle fit un effort pour faire une dernière visite à la lépro­serie et, par la même occasion, revoir en passant une chère et fidèle amie souffrant d’une hanche et atteinte de tuber­culose. Mais le trajet pour atteindre cette maison, sur une colline, fut un effort trop grand pour elle. En regagnant la voiture, elle se sentit mal. Le samedi soir, l’instituteur Liu organisa une fête chinoise. Il y avait une dizaine d’invités. Rose resta couchée sur un lit de camp alors que les convives étaient à table. Elle jouit pleinement de tout, mais elle mangea très peu. Lorsque nous avons pris congé de nos hôtes, vers 9 h. du soir, elle devint subitement très malade.

Le lendemain matin, son état était si alarmant que je fis appeler le médecin qui nous rassura et nous dit de la laisser absolument tranquille. Il promit de revenir l’après-midi, mais fut retardé dans sa visite par une opération à l’hôpital. Lorsque enfin il arriva, il repartit hâtivement pour chercher de l’oxygène. Mais c’était trop tard. A 8 h. du soir, Rose s’éteignit doucement; son esprit avait rejoint son Seigneur qu’elle avait ardemment aimé et fidèlement servi.

Henry alla annoncer la triste nouvelle aux chrétiens. Quand ils entrèrent dans la chambre, ils tombèrent à genoux, priant,

NOUVELLES OCCASIONS

183

remerciant Dieu pour cette vie vécue au milieu d’eux, et qui était maintenant dans la maison du Père.

Le car, qui devait nous conduire le lendemain au train partant pour Bangkok, première étape vers notre patrie, fut décommandé. Les chrétiens chinois furent merveilleux. Lorsqu’ils surent que je désirais que Rose demeurât au milieu des Chinois dans sa mort comme elle l’avait été dans sa vie, ils allèrent au nouveau cimetière, à 6 km., pour choisir un emplacement et faire des préparatifs. La cérémonie fut annoncée pour 8 h. du matin. Les gens arrivèrent longtemps avant.

Je parlai des trente ans que ma chère épouse avait passés en Chine et des quatorze années au Laos. Pour illustrer ce que je voulais dire, je pris le passeport de Rose. «Ceci est le passeport de ma femme, tout y est en ordre, il est timbré officiellement, elle aurait pu passer par la Thaïlande et l’Italie jusqu’en Suisse. Il n’y aurait eu aucune difficulté pour y entrer. Maintenant, elle est partie pour un autre pays, ’ patrie céleste. Ses papiers pour ce pays ont été préparés quar son nom a été inscrit dans le *livre de vie.* Votre passepo pour le ciel est-il en ordre?» Le trajet jusqu’au cimetièr fut une procession victorieuse, accompagnée de chants.

J’écrivis à la maison: «Normalement, nous aurions dû embarquer aujourd’hui pour l’Europe, mais le Seigneur avait d’autres plans pour nous. Rose était si faible qu’elle doutait de revoir ses bien-aimés. La seule raison qui nous avait fait préparer notre départ était la santé de ma chère Rose. Je n’ai donc plus de raison de quitter le Laos pour le moment. Nous avons tellement prié pour que quelqu’un puisse continuer l’œuvre, mais les ouvriers sont rares. Maintenant, Dieu me demande de reprendre le travail pour un peu de temps.

» Mardi matin, Calvin, l’un des nombreux étudiants chrétiens baptisés, vint me montrer un carnet sur lequel

184

CONDUIT PAR SA MAIN

étaient inscrits les noms de ceux qui avaient contribué aux dépenses de l’ensevelissement; le surplus, qui représentait une importante somme, me fut remis. Je dis que je prierais pour savoir à quoi utiliser ce montant, mais quelqu’un suggéra que ce soit pour que je puisse me reposer.»

La pierre funéraire fut placée sur la tombe le 1er mai de l’année suivante. Le verset de l’Evangile de Jean 3: 16 y est gravé en chinois et en français. Une croix nue la surmonte rappelant que Christ est ressuscité.

Peu de temps après, j’allais retourner au pays. Ce ne fut pas facile de quitter ces chers amis après quinze ans passés parmi eux. J’en connaissais plusieurs depuis leur enfance. Personne ne s’était encore annoncé pour me remplacer. Comme il était bon de pouvoir remettre toutes choses dans les mains de Dieu qui est sagesse et amour. Cette année-là, le temps fut extrêmement chaud et éprouvant. Tout était imprégné d’humidité. Ma chère Rose en aurait beaucoup souffert; j’étais reconnaissant de savoir que la chaleur du soleil ne la frappait plus.

De retour en Europe, je me retrouvai pour un mois à La Côte-aux-Fées, au sein de la famille Piaget. En octobre, j’étais en Angleterre, croyant avoir dit adieu aux Chinois que je sentais plus proches et plus chers à mon cœur que mes propres concitoyens. Je me trompais.

Durant mon absence, des centaines de Chinois étaient arrivés à Manchester comme étudiants, infirmières, proprié­taires ou employés de restaurants, et tout près de chez nous se trouvait la *Chinese Christian Fellowship* (Communauté chrétienne chinoise). Mary Long, directrice de la *Chinese Overseas Christian Mission* (Mission chrétienne chinoise d’outre-mer), a parlé dans deux de ses livres de ce ministère qui se poursuit dans le monde entier L

1. *Tbe Chinese Church That Will Not Die* («L’église chinoise qui ne mourra pas»), *Stephen tbe Chinese Pastor* («Stephen le pasteur chinois»).

NOUVELLES OCCASIONS

185

Je me sentais désespérément fatigué, mon foie me causait des ennuis. J’étais astreint à un régime sévère, j’étais aussi mal en point qu’un poisson hors de l’eau. La *Communauté chrétienne chinoise* fut pour moi un véritable réconfort, une aide précieuse. Je ne pouvais guère faire davantage que de suivre les réunions et occasionnellement y prendre la parole. Puis on me demanda d’être conseiller dans leur comité. Ma contribution fut modeste en regard de l’excellence de la direction chinoise, mais quelle joie de constater leur puissant témoignage. Ils sont *mon* peuple.

*U Union Hall,* d’où je suis sorti pour aller en Chine, n’avait cessé de prier pour Rose et pour moi et de nous aider, ainsi que d’autres missionnaires. Le pasteur et les membres de l’église me souhaitèrent la bienvenue avec affection. Le zèle, le dévouement, la foi que j’avais rencontrés dans ma jeunesse y régnaient encore.

J’ai pensé à nouveau à John et Betty Stam qui ont donné leur vie pour leur foi sur une colline en Chine, tandis que nos vies ont été épargnées. Lorsque ce jeune couple a été tué, certaines personnes ont pensé que ces deux vies avaient été perdues. Quarante ans plus tard, nous savons que cette appréciation n’était pas juste. Bien que nous ayons consacr de nombreuses années au service de Dieu, et que nous ayor vu une moisson, notre influence a été petite comparée à 1 leur. Cette tragédie a été l’occasion de faire jaillir des sources de foi et d’amour. Ces sources coulent encore aujourd’hui. Actuellement, à l’ouïe de ce récit, des jeunes comprennent que c’est un privilège de se sacrifier et de souffrir pour Christ. Nous avons été appelés à vivre pour Lui, eux sont morts pour Lui.

Tandis que j’écris ces lignes, je lis dans un supplément du *Times* de Londres, consacré aux relations commerciales avec la Chine, que ce pays, fermé aux Occidentaux depuis plus de vingt ans, ouvre lentement ses frontières. Je cite le journal:

186

CONDUIT PAR SA MAIN

«Quiconque demande un visa de touriste a la chance de l’obtenir et les hommes d’affaires qui peuvent offrir des marchandises dont les Chinois ont besoin ne rencontreront aucune difficulté. »

Qu’en est-il des missionnaires? Ils ont certes un rôle à jouer, mais l’avenir appartient aux jeunes chrétiens chinois disséminés dans le monde qui, un jour, pourront se joindre aux touristes et aux hommes d’affaires et apporter la Bonne Nouvelle de Christ à leur propre peuple. Stephen Wang, fondateur de la *Mission chrétienne chinoise d'outre-mer,* disait: «Si la Chine doit être évangélisée, elle devra l’être par des Chinois.» Ils connaîtront sûrement, comme moi, la main de Dieu qui conduit.

Puis-je douter de ses tendres soins, Lui qui, tout au long de ma vie, a été mon guide?

*Imprimé en Suisse*

**TABLE DES MATIÈRES**

PRÉFACE 9

I LES CORBEAUX EN CHINE 13

1. [UN MONDE NOUVEAU 24](#bookmark14)
2. [A L’INTÉRIEUR 34](#bookmark20)
3. [LA FAMINE 43](#bookmark26)
4. UNE JEUNE SUISSESSE 52
5. [CAPTIFS 61](#bookmark35)
6. ESCORTÉS PAR UNE ARMÉE 69
7. [UNE ÉVASION 82](#bookmark44)
8. LA SUPRÊME PUNITION 96
9. LIBERTÉ POUR UN SEUL 10P
10. UNE CARTE DE NOËL SPÉCIALE 119
11. LIBRE 130
12. AU FOYER DES STAM 144
13. PANHSIEN 156
14. LE RÉGIME COMMUNISTE 167
15. NOUVELLES OCCASIONS 176

LISTE DES OUVRAGES DES EDITIONS G. M.

**LA PAIX .AVEC DIEU *Billj Graham***

**LE SECRET DU BONHEUR *Btllj Graham* LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES *Bill) Grabam* UN MONDE EN FLAMMES *Billj Graham* DIEU N’EST PAS LOIN *Btllj Grabam* FUITE, iMcssages de L’Heure de la Décision *Btllj Graham* JEUNESSE, Messages de L’Heure de la Décision *Billj Graham* TRACTS de Billy Graham, N°» 1 à 20 VIE DE HUDSON TAYLOR *Howard Tajlor* LA FIEVRE DE LASSA *D’S. Salzmann* COUTU M ES ET CU LTU R ES *Eugène A Nida* L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE *Michael Green* SOUFFLE DE VIE — Histoire de la Mission du Ruanda *Patricia St John* DE TOUTE TR 1 BU ET DE TOUTE LANGUE *Es bel Emilj Wallis tt Mary Ange la Bennett* AU PAYS DESJIV/XROS *Frank et Marie Drown***

**COUREZ AVANT LA NUIT *W. Harold Fuller* MISSION CHRÉTIENNE DANS LE MONDE MODERNE . . *John Stott* FIXANT LES YEUX SUR CHRIST *John Stott* LAISSEZ TOMBER VOS PETITES AMBITIONS *Michael Griffiths* ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST, LÈVE-TOI POUR TA MISSION . . *Michael Griffiths* CONDUIT PAR SA MAIN *Alfred Bassbardt* KIM: JE CHANGERAI LES TÉNÈBRES EN LUMIÈRE *Hugh Steven arec Kim Wickes* GRAIN DE RIZ, Mmka et Margaret *PhjHis Thompson* IVRES AVANT L’AURORE *Sbirlej Lees* N’OUBLIEZ PAS LE CAMBODGE *Helen Penfold* MISSION RENOUVELÉE** ***J.etM. Blandenier, A. Heintger et W. Scbultbess* PAGES CHOISIES *Adolphe Monod***

**LES ADIEUX *Adolphe Monod***

**SOUVIENS-TO1 *Eugène Bersier* PRIÈRE *O.HaUesbj* LA PASSION DES ÂMES *D' Oswald Smith* TÉMOIGNAGES *Divers auteurs* A TOUTE CRÉATURE, *Bootb, Coillard, Studd, Tajlor MarcelBlandenier* JÉSUS FIT ROUTE AVEC LUI — Léonard Bréchet *Claire-Lise de Benoit* ÉPOPÉE AU CONGO *David W. Trubj* LACROIX DE JÉSUS-CHRIST ET L’ÉVANGÉLISATION. . . . *Ruben Saillent* LE SAINT-ESPRIT *Gustave Tophel* DIEU A PARLÉ *Textes btbltques* L/\ PAGE IMPRIMÉE *George Verwer* L’ÉPÎTRE DE JACQUES — Etude *Frank E Gaebeletn***

**Ouvrages épuisés:**

**TOUS UN EN CHRIST (Convention chrétienne de Morges) .... *Divers auteurs* OFFENSIVE A NEW YORK *Curtis Mitchell* BILLY GRAHAM, évangéliste du XXe siècle *Boris Decon et* SAINT PAUL, cinq discours *Adolphe Monod* LA BIBLE ET LE PLAN DE DIEU *Dr André Lamorte* AMBASSADEURS DE CHRIST *Cable et Frencb* VICTOIRE SUR L’IMPOSSIBLE *Philippe Decorvet* LA MISSION DE L’ÉGLISE DANS LE MONDE *Harold LindseU* PARDONNE-LEUR  *J. E Cburcb* PASSION POUR L’EXTRAORDINAIRE *Leslie T. Ljall* L’AVENTURE DE LA FOI**

**Biographie abrégée de Hudson Taylor *Howard Taylor***

**ACHEVÉ D’IMPRIMER  
LE 13 J UILLET 1983  
SUR LES PRESSES DE  
L’IMPRIMERIE TYPOFFSET  
À LA CHAUX-DE-FONDS  
(SUISSE)**

4000/1983

ALFRED BOSSHARDT  
âgé de quatre-vingt-cinq ans  
vit maintenant à Manchester

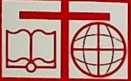
J’ai pensé à nouveau à John et  
Betty Stam qui ont donné leur vie  
pour leur foi sur une colline en  
Chine, tandis que nos vies ont été  
épargnées. Lorsque ce jeune couple  
a été tué, certaines personnes ont  
estimé que ces deux vies avaient  
été perdues. Quarante ans plus tard,  
nous savons que cette appréciation  
n’était pas juste. Bien que nous  
ayons consacré de nombreuses an-  
nées au service de Dieu, et que  
nous ayons vu une moisson, notre  
influence a été petite comparée à  
la leur.



« Quiconque demande un visa de touriste a la chance de l'obtenir et les hommes d’affaires qui peuvent offrir des marchandises dont les Chinois ont besoin ne rencontrent aucune difficulté. »

(« The Times », Londres)

Qu'en est-il des missionnaires ? Ils ont certes un rôle à jouer, mais l'avenir appartient aux jeunes Chinois chrétiens disséminés dans le monde qui, un jour, pourront apporter la Bonne Nouvelle de Christ à leur peuple. Stephen Wang, fondateur de la **Mission chrétienne chinoise d’outre-mer,** a dit: «Si la Chine doit être évangélisée, elle devra l’être par les Chinois.» Ils connaîtront sûrement, comme moi, LA MAIN DE DIEU QUI CONDUIT.



ÉDITIONS DES GROUPES MISSIONNAIRES CH-2117 La Côte-aux-Fées (Neuchâtel) Suisse